MOIS DE MAI
A LONDRES
1851
PAR
JULES JANIN

6

5

Edouard Dubufe 1851

R.J. LANE, A.E.R.A. LITH. M & N HANHART IMP^T

C. F. E.

Jules Janin.

4177

LE

MOIS DE MAI

A LONDRES

ET

L'EXPOSITION DE 1851.

PAR

JULES JANIN.

..... "In quodam apparatu vidi totas opes Urbis, cælatas et auro et argento, et his quæ pretium auri argentique vicerunt; exquisitos colores, et vestes, ultra non tantum nostrum, sed ultra finem hostium advectas..... et alia, quæ, res suas recognoscens, summi imperii fortuna protulerat." *(Sénèque, Lettre CX.)*

..... "J'assistais, l'autre jour, à l'une des expositions solennelles des richesses de Rome; là je vis des merveilles, des chefs-d'œuvre d'or et d'argent, et d'une forme plus précieuse que l'or ou l'argent; il y avait aussi des étoffes et des teintures exquises, des costumes venus de plus loin même que les frontières romaines.....Je vis, en un mot, d'un œil ébloui, toutes les magnificences qu'étalait, dans sa fastueuse revue, la fortune éclatante du peuple-roi."

Londres:
CHEZ J. MITCHELL, 33, OLD BOND STREET;
ET
W. SAMS, 1, ST. JAMES'S STREET.
Paris:
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1851.

E 2
1606

A

LORD CARRINGTON,

CE LIVRE,

ÉCRIT NON LOIN DE SA DEMEURE HOSPITALIÈRE ET SAVANTE DE WHITEHALL,

EST DÉDIÉ,

EN SOUVENIR DE MON PREMIER VOYAGE A LONDRES,

ET COMME UN FAIBLE TEMOIGNAGE DE MA RECONNAISSANCE,

ET DE MES PROFONDS RESPECTS.

JULES JANIN.

Paris, 1er Août 1851.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lemoisdemailondr00jani

LETTRES DE LONDRES,

AU

RÉDACTEUR DU JOURNAL DES DÉBATS.

I.

Le Départ—Calais—Douvres — Le Passeport—Londres—Hyde Park—Le Palais de Cristal—La France—L'Angleterre—L'Amérique — Athènes — Le Turc-martyr — La Reine des Français et la Marseillaise—M. Paxton—La chanson de Mai—Les Emigrants.

Londres, le 30 Avril, 1851.

Ce voyage à Londres, en ce moment, dans cette foule, dans ce bruit, dans ce *tohu-bohu* affairé et ambitieux de tous les peuples de l'univers, est certainement la plus glorieuse entreprise que puisse tenter un galant homme, amoureux du bruit et de l'agitation heureuse des peuples civilisés, quand ils s'abandonnent librement à la verve, au génie, à l'inspiration du travail. Voilà enfin une émeute qui mérite à la fois les contemplations de la terre et les

sourires de là-haut ! En voilà des révolutions excellentes, dignes de nos sympathies et de nos respects ! On se bat avec les armes les plus courtoises. On dresse, l'un contre l'autre, des barricades de chefs-d'œuvre ; on n'entend retentir, dans ces peuples en travail, que le bruit du marteau frappant sur l'enclume, ou le gémissement de la vapeur, attelée à son char enflammé. Ecoutez ! ce bruit pareil au canon qui renverse les villes, c'est le bruit des métiers qui se fait entendre d'un bout du monde à l'autre ; c'est l'effort généreux des grandes nations qui ne veulent pas être vaincues dans cette lutte immense. Regardez ! tout au loin, sur tous les chemins, dans tous les sentiers, à travers les océans et les mers, du nord au midi, du lever au couchant, par les montagnes et par les abîmes, par le soleil et par les glaces, du sein des chartes et du pied des trônes absolus, de la sueur blanche et de la sueur noire, du soc de la charrue et du plus léger duvet que file le ver à soie à sa dernière heure, vous voyez surgir des armées de travailleurs, occupés à nourrir, à parer, à défendre, à protéger, à agrandir, à illustrer ce monde voué aux disputes, ce monde livré au hasard, ce monde abandonné si longtemps aux lâches théories, aux évangiles incendiaires, aux évangélistes oisifs, aux prédicateurs vagabonds, aux misérables qui voudraient changer ces outils en poignards, ces flammes laborieuses en torches avides, ces ouvriers en émeutiers. Lâches flatteurs des plus viles passions des cœurs ignorans, laissez-les faire, ils vont faire de ces espérances, de ces gloires, de ces contentemens, autant de calomnies, de blasphèmes, de parjures, de menaces, de conspirations !

Oui, Monsieur ! et quand on a passé, comme nous y avons passé,

à travers ces menaces, et quand on vit, comme nous y vivons, au milieu de ces paradoxes, et quand on assiste, à chaque instant de sa vie, au travail souterrain du mensonge, roi de l'univers bouleversé et dégradé à plaisir, c'est une joie immense de se trouver transporté tout d'un coup, et par enchantement, dans ce palais! dans ce bazar! dans ce jardin! dans cette fabrique! dans cette forge!—Dans le palais s'élève un trône; dans le jardin, les vieux chênes montent hardiment à ces voûtes splendides, sans les toucher; dans ce bazar sont étalées, avec la profusion des nations elles-mêmes, toutes les richesses de la nature, mêlées à la fortune des beaux-arts; dans cette fabrique et dans cette forge on entend tous les bruits, on suit tous les mouvemens de l'industrie humaine! Ah! que de fer, ah! que de cuivre et d'acier, et que de roues et de rouages, que de machines infatigables et de chevaux invisibles! Que d'événemens, combien de miracles, quel avenir!

Essayons cependant de mettre un peu d'ordre et de suite dans mon récit. C'est beau, la confusion dont l'esprit humain s'empare en un clin d'œil; mais l'esprit français est ami de l'ordre, il ne s'arrange pas longtemps de l'enthousiasme, il aime les explications, et dans l'admiration la plus légitime il a besoin de se reconnaître et de savoir où se retrouver.

Donc, nous sommes partis de Paris le dimanche 27 avril, à sept heures et demie du soir, par une pluie et un brouillard d'assez mauvais augure; on va vite, et l'on arrive à Calais si tard que l'on peut dire qu'il n'a jamais été plus matin; ici, pour peu que vous ayez la prétention de prendre le paquebot à l'instant même, ami voyageur, je vous signale un double danger: vous

perdez vingt minutes à obtenir une *passe* à l'aide de votre passeport ; vous perdez vingt minutes à retrouver vos effets dans la confusion de l'arrivée ; et si, en fin de compte, vous êtes bien servi par le hasard, allez vite, hâtez-vous ; au bout de la jetée, et la distance est bonne, une petite barque vous attend pour vous transporter au bateau, dont la fumée monte en silence et s'en va du côté de l'Angleterre ! Quand je dis que cette barque inhospitalière vous *attend*, je dis mal, on n'attend personne à cette heure du ciel voilé et de l'Océan grondeur ; sur cette plage menaçante on vient chercher, non pas une vingtaine de voyageurs dont on n'a que faire, mais bien les bruits, les mouvemens, les agitations, les désespoirs et les colères de la France de chaque jour ! Que vous arriviez ou que vous n'arriviez pas à temps, peu importe à ce vaisseau anglais qui compte les minutes dans ces eaux françaises : il est envoyé par un peuple avide des nouvelles venues de Paris, afin de rapporter au plus vite, ce que disait, ce que pensait Paris ce matin même ! Et voilà pourquoi, ses dépêches obtenues, le vaisseau anglais s'en va, emportant à peine un ou deux d'entre nous, et laissant le reste de la caravane un pied dans l'eau !

Vous voyez d'ici l'impatience et la colère de mes compagnons d'infortune ; vous entendez les exclamations, les interjections, les malédictions contre d'Angleterre, et l'appel au gouvernement français ; car en toutes choses nous appelons le gouvernement à notre aide, comme un enfant appelle sa *bonne* à son secours. Les plus sages avaient déjà pris leur parti de cette hâte du courrier de Londres ; assis sur la plage, ils écoutaient, comme fait le prêtre d'Apollon, *le gémissement de la mer profonde*, ils

songeaient à tous les événemens, à tous les coups de foudre que ce courrier avait emportés déjà, à travers le flot gémissant!

Il pleuvait; nous sommes entrés à Calais par un long sentier parqueté, et d'un effet pittoresque. L'*Hôtel de Paris,* qui est habitué à ces accidens, et qui ne s'en plaint pas, avait tout préparé pour bien recevoir ces voyageurs naïfs qui croyaient partir, en dépit du vent, de la marée et du courrier de Londres. Peu à peu les colères s'étant apaisées, nous nous sommes reconnus les uns les autres, et nous avons compris que le mieux et le plus simple, c'était d'attendre patiemment l'Océan et le bateau du lendemain. On s'est mis à table, on a causé; tous ces voyageurs étaient attirés à Londres par l'Exposition universelle, et même le plus grand nombre se composait de fabricans et d'ouvriers qui s'en allaient rejoindre le travail de leurs mains. Si vous saviez, Monsieur, quel admirable bon sens anime en ce moment ces esprits si divers; quel profond sentiment de leurs devoirs, quel besoin d'ordre et d'obéissance, avec quel mépris et quelle indignation ils s'exprimaient, les uns et les autres, contre les fauteurs de nos discordes, et de quelles haines vigoureuses ils poursuivent les misérables qui ont poussé la France à ces abîmes, vous resteriez persuadé, autant qu'on peut l'être, que la France ne peut pas mourir une seconde fois, quoi qu'il arrive, et que du sein de ces travailleurs s'élèverait un cri de *haro* irrésistible! Ces hommes, sages et braves, ne demandent au ciel qu'un peu de sa paix et de sa bienveillance; ils demanderont tout le reste à leur travail! Ils sont contens s'ils ont devant eux quelques années de repos; et si profonde, hélas! est la blessure de la France, que les plus ambitieux n'osent pas espérer

dix années exemptes de fièvres et d'insomnies ! Rien que dix années de calme travail, voilà pourtant à quoi se réduit toute l'ambition de ce grand peuple. O misère ! ô vanité de tant de grandeurs !

La conversation allant toujours, j'admirais à part moi le zèle et l'ardeur de ces artisans, animés de tout le feu et de toute l'ambition de l'artiste ! Il y avait autour de cette table d'auberge, des teinturiers qui nous expliquaient avec l'enthousiasme de Marengo ou d'Austerlitz, leurs conquêtes récentes sur l'indigo ; leurs batailles, leurs triomphes, leurs défaites contre la pourpre d'Orient ou le bleu de Prusse. Il y avait des filateurs, fanatiques de leur art, qui nous racontaient, à la façon d'un poëme épique, les diverses transformations du coton et de la laine ; celui-ci excellait à donner sa forme et sa grâce au tissu de celui-là ; cet autre, avec l'acier de son voisin, produisait des œuvres d'une précision inimitable ; les uns et les autres, à la veille de ce grand débat qui allait s'ouvrir, ils se sentaient pris de l'émotion et du tremblement qui s'emparent du poëte tragique, au moment fatal où, les trois coups étant frappés, se lève le rideau en frissonnant !

La nuit se passa ainsi à causer, chacun de son art, et sans un mot de politique ; au soleil levant, nous allâmes saluer, sur le bord de l'Océan, les traces effacées de tant de rois et de tant de monarchies qui ont foulé ces sables mouvants, soit au départ, soit au retour ; et quand enfin l'Océan consentit à nous prendre, il arriva que le ciel se montra si doux et la mer si clémente, si vaste l'horizon et si claires ces côtes de France et d'Angleterre, que chacun se félicita d'assister à ce merveilleux spectacle de l'eau, du ciel et de la terre, en si parfaite harmonie ! On est

arrivé déjà, que c'est à peine si l'on était parti.—Voici Douvres, et ici je vous signale encore en embarras de paquets et de passe ports. Oui, de passeports, à Douvres. C'était naguère un triomphe de l'Angleterre sur l'étranger venu de France; on ne lui demandait pas *ses papiers!*—Tu as des papiers, mon ami, tant mieux pour toi; quant à nous, nous n'avons rien à y voir: va, viens, arrive et va-t'en, tu es le maître. Or, ceci soit dit entre nous, le Français, au fond de l'âme, était fort humilié que l'Angleterre ne lui demandât pas à voir ses papiers.

Cette fois enfin le voyageur, venu de France, ne sera plus exposé à cette humiliation de ne pas montrer son passeport; on le demande, et même on le contrôle, on le copie sur un registre, on vous fait signer ce registre, et l'on vous donne un certificat que vous devez remettre, en quittant l'Angleterre, à l'officier de la douane, *au port d'embarquement;* ainsi le veut l'*alien act*, et il n'y aurait pas grand mal à tout ceci, si la cérémonie du certificat et la cérémonie de la douane n'étaient pas si longues à subir. Pendant que vous signez, que vous ouvrez votre malle et que vous la refermez, le chemin de fer, qui n'attend personne, fait entendre son sifflet impérieux, et vous, accourant à perdre haleine, vous arrivez, juste à temps pour voir le convoi qui s'évanouit dans le lointain! C'est la loi de la douane et de la vapeur; il faut la subir! Vous partez de Douvres à six heures du soir, pour arriver à Londres à dix heures, ce qui vous donne un total de: une nuit, un jour et une demi-nuit pour un voyage de dix heures, en prenant, comme vous l'avez fait, avec une précaution très louable, sinon très habile, le chemin que prend le courrier. Il en est des *prospectus* comme des revolutions;

il ne faut pas toujours s'y fier ; la promesse est belle et vaste, le résultat est médiocre ; mais enfin une fois à Londres, et en possession de ce maudit bagage, que Jules César appelle avec raison un empêchement, *impedimentum*, on se console facilement des tromperies du prospectus.

Je ne vous dirai pas ma stupeur, disons mieux, mon épouvante aussitôt que je me suis vu plongé dans cette immensité et dans ce tumulte, dans cette fumée et dans ce brouillard ! Toutes ces choses errantes et ce bourdonnement d'une si grande cité me produisaient l'effet d'un songe ; il me semblait que je dormais, les yeux ouverts. Cependant, chose étrange ! je n'ai pas été pris par ce profond désespoir qui s'est emparé de moi, toutes les fois que je me suis vu seul et abandonné à moi-même, dans une ville étrangère ; et soit que la maison française où j'ai trouvé un bienveillant asile, soit que l'intérêt de la passion de ce que j'allais voir m'aient protégé et défendu contre ce désespoir de premier abord, je n'ai pas été trop mécontent de mon attitude intime.—Et le matin venu (c'était hier), une pâle et sombre aurore, qui portait encore dans ses cheveux négligés, quelques flocons de la neige tombée la veille, je suis sorti bravement de ma niche, et j'ai parcouru quelques uns des longs sentiers de la ville endormie. Elle dormait, fatiguée d'ambition et de travail, ivre de sa fumée et de sa gloire ; elle dormait du sommeil profond de ces nations heureuses qui sont sûres de retrouver à leur réveil les lois, les mœurs, les croyances, les habitudes et la fortune de leurs pères ! Dieu seul, et quelques policemen veillaient sur la ville endormie, et cependant de chaque côté de ces fermes, de ces marais, de ces jardins arrivaient les provisions

de la journée. Encore un instant, et tout ce peuple va se réveiller et se remettre en marche comme un seul homme ; ici on ne s'arrête jamais, et chacun se dit à soi-même ce que disait M. Arnaud à M. Nicolle, qui lui conseillait un peu de repos avant la mort : " Nous reposer, disait M. Arnauld, y pensez-vous, Monsieur ? nous avons l'éternité pour nous reposer ! "

Sur le midi, et par un assez beau rayon de soleil, nous sommes arrivés enfin, à travers ce merveilleux Hyde-Park, à ce fameux palais de cristal qui est en ce moment le rendez-vous général de l'univers. Malgré soi, quand on approche de ce solennel rendez-vous de tant de labeurs, on se sent pris de cette angoisse sérieuse qui s'empare de l'âme humaine à l'approche de quelque événement considérable. Un grand poëte—j'ai nommé M. Victor Hugo—a dit très bien que c'était déjà un spectacle de contempler une muraille derrière laquelle s'agite un de ces procès qui occupent l'attention du genre humain ; à plus forte raison, toutes les forces de votre regard et de votre esprit, sont-elles portées sur ces murailles éclatantes qui abritent, de leur ombre diaphane, ces vieux arbres étonnés de leur rôle nouveau. Vous voyez de très loin, pour peu que le soleil vous y convie, une espèce de Louvre, semblable à ce palais du Soleil que chante le poëte des *Métamorphoses :*

Regia Solis erat sublimibus alta columnis !

Autour de ce palais des fées s'étend le gazon de ce parc enchanté, et déjà s'annoncent à votre regard charmé, ces grandes merveilles. Vous entrez ; vous êtes reçu en ces lieux de féerie par un orme séculaire, (*Courbez-vous, ô arbres très dédaigneux !*

dit Shakespeare, à ce propos) un orme, contemporain de la reine Elisabeth, et jamais plus digne gardien ne s'est rencontré à la porte d'un plus grand temple. Du haut de ce vieil arbre, dont chaque branche a abrité une génération nouvelle, tombe la lumière, et soudain vous vous rendez compte, à vous-même, de ces grandeurs à peine entrevues. Vous voilà—d'un pas—au milieu de ce transept glorieux, pareil à la voûte du Panthéon, mais d'un Panthéon dont le faîte éclairé se perd au plus haut des cieux, laissant pénétrer dans l'enceinte qu'il abrite, tous les feux du jour. De chaque côté de cette voûte aérienne, à votre droite, à votre gauche, sur votre tête, à vos pieds, se présentent les zones, les latitudes, les espaces, les déserts, les sables et l'oasis de ce chaos de machines, d'entreprises, de miracles, où peu à peu l'ordre se fait jour. L'industrie, elle aussi, a pris son mot d'ordre et son point de départ; dans ces abîmes, elle a dit de sa voix souveraine : " Que la lumière soit faite," et la lumière s'est faite ; et dans ces caravanes, accourues de toutes les parties de la civilisation universelle, s'est établie une règle, une disposition, une loi uniforme, un ensemble, si parfait, que vous diriez des diverses parties d'un grand poème, éclos dans la tête d'un seul homme ! *Fervet opus !* L'œuvre avance et marche à pas de géans. Vous avez vu, par ces pluies tièdes du mois de mars, l'arbre dépouillé se couvrir, d'un jour à l'autre, de ses feuilles naissantes, et véritablement on voit pousser la verdure. Eh bien ! au palais de cristal, on voit pousser sur les monts, dans la plaine, à l'angle de chaque avenue, au coin de chaque carrefour, une moisson de belles œuvres que recouvraient, il n'y a qu'un instant, la toile et le papier de l'emballeur. On dirait d'un coup

de baguette, et c'est surtout dans le quartier français que s'accomplissent le plus facilement ces coups de baguette. A la place vide tout à l'heure, si vous repassez l'instant d'après, vous rencontrez...la France ! Elle a attendu le dernier moment, c'est son habitude, et elle est allée en avant ! A cette heure encore (et j'en sors), rien n'est fait de notre côté, rien n'est prêt, et cependant personne ne s'inquiète, tant chacun de nous est convaincu que nous serons prêts demain ! C'est notre force ! Et c'est notre devise : *Toujours prêts !* L'Exposition la plus avancée jusqu'à ce jour, c'est l'Exposition américaine ; elle est complète, elle est largement et solidement établie. L'ordre règne dans l'Exposition américaine, seulement on pourrait dire que la marchandise y manque ! Les Américains ont envoyé, entre autres produits, je ne parle pas des produits bruts, et pour cause, un grand nombre de perruques et de chapeaux de feutre ; entre autres chapeaux, on se montrait avec un vif intérêt, le fameux chapelier Genin, célèbre dans tout l'univers, pour avoir acheté, au plus haut prix possible, le premier billet du premier concert de Jenny Lind ! Voilà la gloire...un grand nom ! Un grand nom, pour 1,200 fr., voilà le bonheur !

Je ne parle pas de l'Exposition anglaise ; elle est à l'œuvre, elle est à son poste ; elle est représentée par une foule de machines déjà formidables au repos. Il y a des presses à tirer vingt mille exemplaires à l'heure, et l'on s'étonne à l'avance de pareils résultats pour l'avenir !—Une nouveauté digne d'intérêt, c'est que toutes ces machines, encore immobiles, marcheront au premier signal ! Ces puissances sont posées sur un plancher, sous ce plancher circule l'âme puissante de ces roues inanimées,

et le même souffle leur aura bien vite indiqué le travail à venir. — Ce qui est d'un effet très nouveau à mon sens, c'est le nom de chaque nation, écrit dans la langue nationale du peuple accouru à ces grandes joûtes. La Russie et la Pologne cette fois ne parlent pas le même langage ; l'Allemagne et l'Espagne ont employé l'alphabet qui leur est propre ; on peut lire en belles lettres grecques, l'inscription des fabricans d'Athènes. Athènes commerçante et fabricante ! O dieux et déesses ! Athènes envoyant ses tissus et ses écharpes aux mêmes lieux où languissent, sous un ciel de nuages, les marbres impérissables du Parthénon ! Qui eût dit cela de la patrie d'Homère et de Phidias ?

Non loin du *commerce* grec se tient *l'art* des Turcs. Le Turc est en effet un artiste ! Il parle aux yeux ; il recherche avant tout l'éclat et la richesse des produits ; il laisse l'utile à l'Angleterre, et la grâce à la France ! Il croit à la broderie, à la pourpre, aux diamans et aux perles ! Il donnerait tout le charbon de l'Angleterre, pour le fameux diamant, pour le *Koh-i-nor*, la Montagne de lumière !—Je l'ai vu, ce bonhomme de Turc, assis mélancoliquement dans sa petite enceinte d'ambre, de musc et de tapis, les yeux à demi fermés, et dans l'attitude de la résignation. Sans doute il se demandait ce qu'il était venu faire parmi les infidèles, entre les chrétiens, les protestans, les juifs, les idolâtres, les renégats, les nouveaux prophètes et les prophètes anciens de chaque peuple d'hier et d'aujourd'hui ? A quoi bon l'amener dans cette lutte ?...Il ne veut lutter avec personne ! A quoi bon lui montrer nos inventions et nos machines ? Il n'en veut rien voir, il n'en veut rien prendre ; il nous laisse nos

métiers, nos marteaux, nos enclumes et les besoins que représentent tous ces labeurs ! A quoi lui peut servir la vapeur ?... Il a le soleil ! Le vin ? Il a l'opium ! Le journal ? Il a le rêve ! La poésie ? Il a le tabac !

Hélas ! le digne homme ! il est privé, en ce moment, de la fête éternelle de sa pensée et de sa vie ! L'étiquette et l'usage ont arraché de ses mains sa compagne fidèle, sa machine élégante à l'odorante vapeur, sa conseillère et son amie hospitalière, sa pipe !...*On ne fume pas ici :* telle est la loi de ce caravansérail de l'industrie humaine ; et afin que chaque nation soit la bien avertie, on a écrit en toutes les langues : *On ne fume pas ici !— No smoking allowed !—Non e permitto di fumare !* et ainsi jusqu'à la fin, et—le pauvre Turc !—il a été forcé d'obéir ! Dieu le veut ! l'Anglais le veut ! Si l'Exposition de l'industrie a ses martyrs, en voilà un !

Ce palais de cristal a été porté là, *porté*, c'est le mot, et chaque partie ajustée au morceau voisin par un homme de génie, un jardinier de M. le duc de Devonshire, nommé M. Paxton. Ce M. Paxton avait passé une partie de sa vie entre les fleurs les plus rares et les plus délicates de la création ; l'expérience lui avait appris le grand art de mettre en belle lumière ces frêles chefs-d'œuvre du bon Dieu. Il employait tour à tour, dans ses jardins, l'ombre et le soleil, et il savait l'influence toute-puissante d'un beau jour sur ces plantes venues des tropiques ! Quand le bruit de l'Exposition universelle commença à remplir l'Angleterre, à l'heure où tous les esprits en ébullition s'inquiétèrent de cette idée admirable, le grand obstacle à résoudre fut celui-ci : Où trouver un emplacement convenable ? et, l'emplacement

trouvé, quel édifice donner à cette place choisie ? et l'édifice, pour le construire, comment se passer d'une armée de manœuvres ? et quels matériaux choisir, pour être délivré du plâtre et du bois, de la pierre et de la brique ? et si nous trouvons, en notre chemin, quelqu'un de ces vieux arbres, l'orgueil de nos parcs et les témoins des vieux âges, que ferons-nous de ces vieux arbres ? Autant de questions ! autant de problèmes ! En vain le concours était ouvert, on ne trouva dans ce concours, pour tout résultat, que des palais pour tout de bon, des édifices éternels, des constructions impérissables, des œuvres de la haute école d'architecture ; on n'avait pas trouvé le monument éphémère, la muraille légère et diaphane, le toit clair et réjouissant, la contrée dont parle Gœthe en sa chanson : *Connais-tu la patrie où fleurit l'oranger ?* Bref, on n'avait pas démontré..... ce qu'il fallait démontrer ; seul peut-être entre les concurrens, notre compatriote, M. Horeau, esprit inventif et passionné, avait approché des volontés et des inspirations du programme, mais le malheur était que le programme même ne savait pas au juste ce qu'il voulait.

Dans cette circonstance difficile, et serré de près, par le temps d'abord, et par tous ces problèmes envahissans, M. Paxton fut frappé d'un projet qui devait répondre à toutes les exigences de l'œuvre, et renverser, que dis-je ? et tourner tous les obstacles.— Ce n'est pas une maison qu'il faut ici, s'est dit Paxton, c'est une serre ! On portera ma serre dans Hyde-Park à la plus belle place, et les chênes seront respectés et traités comme des fleurs ! Tout sera fer ou vitrail, et mon fer viendra ici, tout forgé, et mes vitres viendront ici, toutes posées, et mon œuvre, une fois dressée à cette place heureuse, se montrera brillante, légère, aérienne,

et parée à la fois de sa beauté extérieure et de sa magnificence au-dedans ! Aussitôt (on dit même le jour et l'heure où il decouvrit son Amérique ; c'était un vendredi, le 14 juin 1850, à deux heures de l'après-midi) voilà notre homme qui se met à l'œuvre, et qui indique, d'un trait vif et rapide, sa volonté et son espérance !—Et le lendemain de ce fameux jour du 14 juin, on vit arriver M. Paxton portant dans sa tête et sur un morceau de papier tout ce palais, destiné à contenir pendant un jour cette œuvre aux cent mille têtes intelligentes ; et telle est la force de la vérité, et si grande est la splendeur du vrai, *splendor veri*, qu'aussitôt montré, aussitôt le projet de Paxton est adopté avec ce transport calme qui n'appartient qu'aux grandes nations, également capables de comprendre les grandes choses, et dignes de les accomplir.

Je voudrais en vain vous décrire ce bruit, ce tumulte, ces cris, cet empressement, cette activité, ce zèle ! A la tour de Babel on parlait autant de langues différentes, on était loin de s'entendre aussi bien. Pas de rivalités entre ces nations diverses, et chacune, au contraire, de s'entr'aider de son mieux ! Tout le jour la maison est ouverte aux visiteurs, et les curieux, mêlés aux hommes qui travaillent, ne gênent rien et personne. Les policemen prêtent la main à l'étranger ; les soldats du génie, les seuls qui soient admis dans ce lieu pacifique, sont occupés à déballer tous ces ballots qui arrivent en toute hâte. On cloue, on décloue, on déploie, on attache, on ajuste, on tend, on peint, on frotte, on polit, on imprime, on écrit des étiquettes, on se hâte ! A la plus belle place du transept, entre les deux ormes, dans un massif de rhododendrons et de roses nouvelles, s'élève le

trône de S. M. la reine. De chaque côté du trône, un jet d'eau jaillit et retombe dans un bassin de marbre ; une rangée de statues sert d'avenue et de cortége ; un amphithéâtre de gradins, recouverts en velours, attend les spectateurs de cette fête qui va signaler le mois de mai ; le mois de mai, si cher à la joyeuse Angleterre ; ce mois, fêté plutôt, j'imagine, par amitié que par reconnaissance. On aime ici le mois de mai comme nous aimons ces beautés de l'esprit et de la jeunesse que nous n'avons jamais vues et qui nous sourient dans le lointain des siècles : Aglaé, la plus jeune des grâces ; Laïs, Lasthénie, Tyndaride, et ces trois grâces printanières que le poëte Horace, au printemps, voyait danser sous les douces clartés de la lune de mai, et que le poète Thackeray chantait dans le *Times*, ce matin même :

Gratia cum Nymphis, geminisque sororibus, audet
Ducere nuda choros.....

Demain viendra la reine, entourée, autre merveille ! de tout l'éclat du trône et de toutes les majestés d'une couronne séculaire ! Elle viendra, et nous entendrons retentir l'hymne glorieux que les nations heureuses adressent *aux fils des dieux*, comme disait La Bruyère. Hier, déjà, la reine est venue incognito ; et sans autre appareil, ainsi est venue à l'Exposition, l'autre jour, une autre reine, et reine de ce grand peuple français qui l'aimait à l'adoration et qui cependant l'a laissée partir, elle et ce roi, son époux, et ses enfans, et les enfans de ses enfans. O reine auguste ! elle est restée, et elle sera jusqu'à la fin, notre reine ! Chacun l'a saluée à son passage ! Tous les fronts s'inclinaient devant cette majesté bienveillante et devant ce courage plus

qu'humain ! On dit cependant que dans la foule, une ou deux voix enrouées par le gin ont voulu murmurer quelques couplets de *la Marseillaise !* L'indignation les a fait taire et le mépris les a châtiées.

Hier aussi, une réunion de ces malheureux émigrans, qui chaque matin abandonnent la patrie et s'en vont chercher leur pain dans les terres lointaines, s'est présentée aux portes de l'Exposition ; les portes se sont ouvertes, et ces vieillards, et ces enfans, et ces misères, et ces larmes, et ces haillons, et ces jeunesses errantes, auront pu du moins entrevoir, avant de quitter le sol natal, ce monceau de merveilles que pas un de nous, les vivans de ce siècle épuisé, ne reverra jamais.

Etait-ce bienveillance, était-ce cruauté de montrer à ces infortunés le spectacle éblouissant de tant de grandeurs, à l'instant même où ils vont murmurer, sur les bords de quelque Euphrate inconnu, l'élégie plaintive où le cœur saigne, où les yeux pleurent parce qu'*on se souvient de Sion ?*

Telle est la première impression qu'a produite en moi-même le spectacle de ces grandes choses ; je les écris comme j'ai l'habitude d'écrire à ce public qui me lit et qui se fie à moi, parce que s'il m'a trouvé souvent en défaut d'exactitude, il m'a toujours trouvé vrai et sincère.

Je vais demain à la cérémonie d'*investiture* de l'industrie, et je vous la raconterai demain à mon retour !

II.

Marche! Marche!—Le Palais de Cristal, à minuit—La Reine Victoria et le printemps — Le Roi Louis-Philippe, à l'Exposition de 1844*—Inauguration de l'Exposition universelle, par la Reine Victoria!—Le Cortége—Le "God Save the Queen!"—Le Duc de Wellington et M. Cobden—Le Palais de Versailles—Avantages de l'Angleterre sur la France—Parallèle—Les statues inutiles.*

LONDRES, le 1er mai, deux heures
de l'après midi.

MONSIEUR,

Il ne s'agit pas aujourd'hui de bien écrire et d'arrondir avec grâce une période savante, il s'agit d'écrire et de se hâter, et nous voilà, nous aussi, nous les écrivains oisifs, les écrivains de luxe, entrés et entraînés, forcément, dans cette carrière de vapeur et de charbon, et traînés à la remorque de toutes ces choses qui vont comme va la foudre. En vain voudrait-on demander grâce et merci :—"Au moins accordez-moi un instant, pour mettre en ordre ces visions, pour m'expliquer à moi-même ces fantômes! une minute, une seule minute, afin que je puisse me retrouver moi-même, au milieu de ces délires de l'invention et du génie!"...

Il faut aller encore, il faut aller toujours ! pas un instant, pas une minute ; te voilà engrené dans ces roues qui tournent, tourne à ton tour, sinon la roue, en te frôlant, te brise et poursuit son chemin dans l'espace, aveugle et sourd.

C'est une chose étrange, cette nécessité d'aller si vite dans un lieu si vaste et si calme à la surface ! La vitesse est une maladie de cette ville de Londres, et elle s'empare à l'instant même, du rêveur, de l'artiste, des natures les plus opposées. Allez vite ! et tout est dit. Marchez, et si par malheur vous vouliez revenir sur vos pas, vous êtes perdu ! Cette ligne écrite...essayez de la relire, elle s'envole indignée d'une précaution inutile ! Ce mot lâché, essayez de le rappeler, il est déjà loin de vous ! Le jour même est ainsi fait, à Londres, que la nuit s'en empare et l'emporte en courant ; la nuit bientôt est brusquement emportée à son tour ; il n'y a pas de crépuscule, il n'y a pas d'aurore ; il n'y a pas d'intervalle, il n'y a pas de milieu. Ni relâche, ni répit ; et qui voudrait s'abandonner à la fantaisie en ce lieu de bruit, de tumulte et de fumée, aurait l'air d'un fou qui aurait abandonné le hêtre de Tityre pour les ormeaux de Charenton.

Quand je vous disais que la nuit est supprimée ! Hier soir, par exemple, vers minuit, si vous vous étiez promené aux alentours du palais de cristal, vous eussiez vu, par les portes entr'ouvertes, se glisser des hommes et des machines, hommes haletans, machines pareilles à quelque léviathan essoufflé qui arrive au pas de course. Et l'homme et son œuvre, à la lueur d'un flambeau, cherchaient et trouvaient leur place, désignée à l'avance sous cette tente hospitalière ; on entendait, du dehors, le bruit des marteaux. Ce dernier moment de l'activité européenne,

dans cette nuit, dans ce silence et dans ce brouillard, avait quelque chose de pareil à ces contes du palais de la fée qui se réveille en sursaut, après son sommeil de cent ans. Ce qu'on a fait, cette nuit même, dans le palais de cristal, est incroyable ; ce que ces voûtes ont reçu d'or, d'argent et de fer ouvragé, ne saurait se dire ; il n'est pas besoin d'ajouter que toutes ces expositions en retard venaient du côté de la France ! C'est une de ses prétentions de commander au temps, maître des rois et des dieux !— *J'ai le temps !* se dit-elle à toute heure qui s'envole ; le temps arrive et la surprend...à l'instant même où elle allait accomplir son chef-d'œuvre. O tortue ! avec les ailes, la serre et le regard de l'aiglon !

Cependant le ciel était chargé de nuages ; la pluie tombait par intervalles réguliers ; tous les signes du zodiaque annonçaient pour aujourd'hui l'orage et la tempête, et j'exprimais mes terreurs pour le lendemain...“ Détrompez-vous, me dit un Anglais, notre reine est heureuse, elle tient le soleil à son char : aujourd'hui la pluie, et demain le beau temps. Elle a le privilége de l'empereur Auguste, et le mois de mai ne la trahira pas !” Il disait cela en homme sûr de son fait, et l'idée ne lui venait pas, véritablement, que le soleil pût manquer à l'heure où S. M. en avait besoin, pour elle-même et pour ses hôtes. Ces Anglais se respectent et s'adorent, à genoux, dans la personne de leur reine ! Ils la contemplent du même œil qu'ils contempleraient leur propre image, accomplie par un grand artiste, et encadrée dans un cadre d'or, tout chargé des armoiries de leurs maisons. Mal parler, ou mal penser de la reine, leur semblerait le comble de l'extravagance, et ils se compareraient à un homme libre, qui

va se souffleter sur son propre visage ! Ces sentimens d'un vrai peuple, ils nous étonnent aujourd'hui, et nous en sommes venus à les admirer comme quelque chose d'énorme, nous autres Français qui avons donné l'éveil à toutes les royautés de ce monde, et qui ne séparions pas jadis, ces deux forces : Dieu et le roi !—Toujours est-il que cette fête d'aujourd'hui manquerait de sa solennité et de sa grandeur, si elle n'était pas présidée par la reine ; que personne ne se fierait à ce pâle soleil, si l'on n'avait pas la conscience que le soleil obéit à la reine, et que pas une voix assez haute ne se rencontrerait pour dire aux peuples de l'univers : *Peuples, la lutte est ouverte !* s'il n'y avait pas, pour le dire aux mondes, aux océans, aux étoiles, la voix de la reine !— La chose est ainsi : j'en suis fâché pour les démocrates ; mais il y a parfois dans la vie d'un grand peuple, certains signaux de la paix ou de la guerre qui ne peuvent se donner que des hauteurs, et il faudra attendre bien longtemps, chez nous, avant que nous cessions de regretter, en nos solennités, une puissance, souveraine un instant, qui marche à la lumière du jour, entourée de nos respects évidens et de nos sympathies unanimes. Je me rappelle avoir assisté, après 1848, à l'inauguration d'un chemin de fer important. La réunion était nombreuse et choisie, le temps superbe, et l'œuvre très belle qui nous menait sur un des rivages de l'Océan ; eh bien ! je ne sais quel malaise et quel décousu se fit sentir toute la journée, non seulement parmi les voyageurs de ce premier convoi, mais encore parmi les populations accourues à cette fête.....A cette fête, un chef manquait, un chef visible qui fût l'ornement de cette journée. Nous étions conduits par un démocrate de ce temps-là, mal vêtu, mal construit, coiffé d'un

vieux feutre, et plus semblable à un buveur de bière dans un estaminet, qu'à l'un des chefs d'une société élégante qui compte parmi ses ancêtres Louis XIV, Voltaire et le maréchal de Richelieu : la grâce, l'esprit, la majesté !

Hélas ! nous avions naguère un roi qui représentait encore ces grandes choses françaises ; il était né sur les lis, il avait grandi dans les orages, et sa vieillesse conservait la double empreinte de la royauté et du malheur ! Il allait, dans sa ville capitale, également entouré de haines et de respects, de blasphèmes et de colère, également souriant dans le péril et dans le triomphe ! Aux jours de la dernière Exposition qui avait illustré ce règne heureux, et qui sera illustre entre tous, en 1844, je m'en souviens, nous avons vu notre roi pénétrer dans l'enceinte de ce palais des Champs-Elysées ; il était tout ensemble le roi et le juge ; il comprenait toutes choses, il parlait, à chacun son langage ; il était dans le secret de bien des prospérités et de bien des souffrances ; il allait à pas lents, comme le premier bourgeois de ce peuple qu'il abritait à son ombre sacrée, et chacun, sur sa route, de recueillir avec un pieux respect, la moindre parole de cet homme excellent, qui s'était montré au niveau des fortunes les plus diverses. Telles étaient ses heures d'apparat et de majesté ; voilà les pompes qu'il aimait, et sans bruit, sans escorte, sinon quelques savans et quelques industriels à sa suite, et la reine à son bras, il était facile de reconnaître le roi d'un grand peuple, et qui nous sauvait pour longtemps, si nous avions voulu être sauvés.

Aujourd'hui aussi nous avons assisté vraiment aux pompes et à l'appareil de l'antique majesté royale ! Aujourd'hui, et tout à

l'heure, nous avons compris, nous autres hommes de cet âge rebelle, qui recueillons les discordes et les tempêtes semées par nos pères ; sceptiques, qui rougissons d'obéir à la loi, et qui courbons nos fronts déshonorés devant la nécessité au joug de fer, nous avons contemplé, et de très près, cette chose sans nom chez nous : un trône ! cette grandeur oubliée : la majesté ! cette force divine, le respect ! Dès le matin, nous avons vu tout un peuple, et de toutes les parties de la grande ville, accourir au rendez-vous que lui donnait sa reine, et, dans un empressement unanime, l'attendre patiemment à son passage, uniquement pour la joie et le bonheur de lui présenter ses hommages et ses respects ! Ce peuple anglais est calme toujours ; il est patient même dans son enthousiasme ; il sait que chacun doit passer et passera à son tour ! Comme il ne veut pas être gouverné, il se gouverne lui-même ; et quiconque désobéit à l'ordre indiqué, soudain le premier venu prête main-forte au policeman ! L'heure même est respectée ; on ne dit pas, ici, onze heures pour midi, c'est pour onze heures ! Et la reine, et son peuple, ont également cette politesse de l'exactitude. A onze heures donc, S. M. s'est mise en route. Le cortége, parti de Buckingham-palace, a remonté Constitution-Hill, et, traversant l'arc de triomphe chargé de la statue *équestre* du duc de Wellington, est arrivé par Hyde-Park-gate jusqu'à la porte nord du palais de cristal. Le cortége se composait de neuf voitures, escortées d'un détachement de *life-guards* en grande tenue ; la voiture de la reine venait la dernière (il est facile de reconnaître les gens de la reine à leur toque en velours noir) ; cette voiture était traînée par deux chevaux isabelle ; ces deux chevaux font partie du fameux attelage qui

servit au couronnement du dernier roi. En face de la reine étaient ses enfans, le prince de Galles et la jeune princesse, sa sœur aînée, parée d'une couronne de roses blanches ; à la gauche de S. M. était assis le prince Albert. C'étaient de toutes parts des vivat ! des hurras ! des voix puissantes que soutenaient le canon et une immense chamade de trompettes en vermeil, parées de leurs bandelettes héraldiques ; on eût dit, à voir et à entendre ces fanfares guerrières, l'entrée solennelle de ces antiques souverains anglais, dans un drame de Shakspeare ! La reine est entrée ainsi, amenant avec elle son mois de mai et son soleil ; les deux *golden sticks* (les deux bâtons dorés), portés par deux seigneurs de la cour, marchent devant la reine, à peu près comme chez nous marchait devant le roi, le directeur du théâtre, ses deux flambeaux à la main. J'imagine que ces deux *golden sticks* (c'est le nom de la charge) auront dû trouver un peu longue cette promenade à reculons, et que jamais ils n'avaient fait une course pareille de toute leur vie ! Alors la reine, en saluant de droite et de gauche, plusieurs personnages de son intimité et de sa cour, est montée sur ce trône éclatant et ce trône même est une des merveilles de l'industrie ! Sur cet emplacement, recouvert d'un dais, s'est placée la reine ; à l'instant même se sont posés au pied du trône les *gentlemen-at-arms*, c'est-à-dire la garde d'honneur bourgeoise, qui ne fait de service qu'aux jours de cérémonie, et dans l'intérieur du palais. Aujourd'hui ces *gentlemen-at-arms* avaient remisé leurs hallebardes à la porte. On distinguait aussi dans le cortége, mais porteurs de leurs hallebardes, cette garde de *beef-eaters* (ou *mangeurs de bœuf*), habillés à la façon des soldats de Henri VIII, la fraise au cou, les bas rouges, les

souliers aux rosettes tricolores, et la toque enrubanée. On regrettait l'absence de tous les hauts dignitaires de la Cité de Londres et tout le luxe antique de la Cour des aldermen ! La reine est restée debout, au milieu de ce cortége d'hommes et de femmes, l'ornement de sa cour. Le chant national a commencé. Des centaines de voix, dirigées par sir George Smart, chef de musique de la cour, ont entonné le *God save the Queen !* On ne saurait dire l'effet de cet hymne, chanté par toutes les voix et toutes les chapelles de Londres : Saint-Paul, Windsor, Westminster, confondues avec les chanteurs de l'Académie royale de musique et de la Société d'harmonie sacrée, auxquels s'étaient réunis un grand nombre d'artistes français et italiens, conviés à cette fête !

L'hymne achevé, l'archevêque de Cantorbéry, revêtu du surplis, a lu une prière, et la prière achevée, le fameux *Alleluia* de Hændel a retenti sous ces voûtes ! Le bâton du maître était tenu par un autre musicien anobli, sir Henry Bishop ! Le silence le plus profond et l'admiration la plus sympathique circulaient, comme un frisson, dans cette foule accourue en ce lieu, de tous les points du monde habité.

Vous lirez, Monsieur, dans les journaux anglais, les discours et les réponses qui ont été prononcés au pied de ce trône, entouré de tant de bénédictions et de tant d'hommages ; mon œuvre à moi, c'est de vous raconter ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu. J'ai vu pendant toute la durée de ce grand spectacle un peuple sérieux et attentif ! Pas un cri qui ne fût au gré de votre esprit, et pas un geste qui ne partît du cœur ! Nous autres surtout, nous autres Français, émerveillés d'un spectacle dont nous

sommes privés depuis si longtemps, nous avions peine à contenir notre admiration, et nous nous regardions les uns les autres, avec un étonnement indescriptible. Quand la reine est descendue de son trône, les hurras et les vivat ont recommencé de plus belle, et la reine et son cortége ont fait le tour du palais de cristal, qui les contemplait de toutes ses hauteurs !

J'ai recueilli, au passage, plusieurs des noms illustres de ce cortége ; en voici quelques uns parmi ceux qui m'ont frappé le plus :

Le duc de Wellington (S. G., aujourd'hui même, d'un pas léger et d'un air souriant, entrait dans sa quatre-vingt-troisième année ; il est né le 1er mai 1769, l'année de l'empereur Napoléon) donnait le bras au marquis d'Anglesey, qui a perdu sa jambe droite à Waterloo. Lord Carlisle et lord John Russell, en habit magnifique et doré comme un calice, marchaient ensemble ; le jeune Arthur-Alfred Paget, le beau danseur du château d'Eu, dominait de la tête tout le cortége. On se montrait aussi la princesse Marie de Cambridge, S. A. R. madame la princesse de Prusse, et la grande-maîtresse du palais, Mme la duchesse de Sutherland. La reine était vêtue de rose, la tête ornee d'un diadème en diamans, et donnait le bras au prince Albert.

En ce moment les musiques, les trompettes, les orgues, toutes ces voix ont fait entendre une immense clameur, pendant que la fontaine de cristal (en vrai cristal) laissait échapper le trésor de ses eaux longtemps comprimées. De toutes les parties de ce vaste monument on pouvait suivre la procession royale à travers ces chefs-d'œuvre du bronze, de la laine, de l'or, du fer, de la soie, et de toutes les forces et de toutes les grâces de l'univers !

N'oublions pas dans ce cortége un Chinois, un lettré, un mandarin à la plume de paon, un grand seigneur de la politique et de la science ; il marchait d'un pas grave au milieu de cette réunion imposante, et ce qui l'étonnait le moins, c'était de s'y voir !

N'oublions pas aussi (j'ai vu la scène) l'illustre Cobden, l'apôtre triomphant du libre échange, présenté aujourd'hui même, par le marquis d'Anglesey, à S. G. le duc de Wellington ! C'était la première fois que ces deux hommes se rencontraient, celui-ci, qui s'est battu pour la gloire de l'Angleterre, et celui-là, pour sa fortune ! Rencontre solennelle, et qui ne pouvait pas espérer un plus vaste, un plus digne, un plus grand théâtre que le palais de cristal !

Le plus grand ordre a présidé à cette fête, que l'on ne saurait comparer à nulle autre, et pour ma part, dans un autre ordre d'idées, je n'avais rien rêvé de pareil depuis ce jour de gloire et de regret où le roi Louis-Philippe Ier ouvrit à l'élite de sa nation, ce palais de Versailles, qu'il venait de sauver et de racheter au prix d'une partie de sa fortune ! Il s'agissait chez nous de saluer les gloires ressuscitées du temps passé ; il s'agit, ici, de saluer les forces du temps présent, et les espérances de l'avenir ! A remplir ce palais de Versailles et ses salons d'or et de cristal, la France suffisait, et suffisait seule ; à remplir le palais de Hyde-Park, l'Europe même n'a pas suffi, et il a fallu convoquer toutes les générations, présentes en ce moment sous le soleil ! — Telle est pourtant notre passion pour la mère-patrie, et si grande est notre ambition pour sa gloire, pour ses labeurs, que cela nous gêne

et nous peine, de savoir que la France n'est pas seule sous ces voûtes hardies, et quelque chose murmure et s'agite en notre âme étonnée, qui nous dit que tout ce qui s'est fait autour d'elle, elle aurait suffi à l'accomplir. Une fois ce moment de tristesse égoïste accepté, nous retrouvons la France avec joie, et nous la reconnaissons avec orgueil à ses efforts, à son intelligence, à son courage, à cette façon royale de préférer la gloire à l'argent, et l'honneur au succès. Oui! et ceci soit dit à notre gloire, cette rencontre industrielle avec l'Angleterre, acceptée, par nous, en ces époques lamentables, à l'heure où pas un homme français ne peut se dire : *demain est à moi !* nous fera, quoi qu'il arrive, un grand honneur. Dans ce combat des *trente mille*, nous avions contre nous le lieu, le temps, le champ-clos, la nécessité. L'Anglais combattait dans ses foyers, avec toutes ses forces, avec le génie particulier à sa nation, sous les yeux de ses compatriotes, en pleine lumière, en plein crédit, à l'ombre auguste d'un trône entouré de respects unanimes, à l'abri d'une autorité régulière et de deux législatures qui luttent d'esprit national et de volonté libérale. L'Anglais avait pour lui le passé, le présent, l'avenir; il marchait sur un terrain solide, il obéissait à des lois loyalement rédigées et sincèrement acceptées; il profitait de toutes choses et même de l'agitation, du tumulte, du malaise et des révolutions des peuples voisins.

La France, au contraire, elle arrivait, en ce champ-clos, avec les seules forces du moment qui passe, de l'heure à peine écoulée! Elle donnait, à cette gloire de l'invention et des arts utiles, la dernière minute de cette existence factice que lui a faite la

révolution dernière ; elle travaillait agitée, inquiète, au milieu de pressentimens sinistres ; chaque coup de son marteau frappait dans le vide, et elle-même se demandait : " Qui donc profitera de mes labeurs d'aujourd'hui ? Quel sera l'héritier de ces vaines tentatives, quelles mains vont récolter les moissons de l'été de 1851 ?" Ce dernier coup du dé de son génie et de sa fortune, la France l'a jeté d'une main hardie et généreuse, et, quoi qu'il arrive, quel que soit le jugement qu'elle portera, elle-même, sur les résultats de cette entreprise, et même en comptant les combattans qui ne se sont pas présentés aux jours de la lutte, elle pourra se rendre à elle-même, cette justice, qu'elle n'a pas reculé dans le défilé où il fallait combattre, abandonnée à ses propres forces, et appelant en vain ses dieux à son secours.

Ce qu'il y a de certain, ce qui est vrai, ce que personne ne peut mettre en doute, c'est que ce premier jour du mois de mai comptera parmi les grandes journées de l'Angleterre ! Elle s'est montrée à nos yeux et aux yeux de l'Europe, dans toute sa majesté, dans toute sa gloire ! Elle est devenue, en ce moment, l'hôte et le gardien de l'industrie française, elle lui a fait place à son soleil, et maintenant notre triomphe même serait empreint de la bienveillance de l'Angleterre ! Ajoutez le bruit, le mouvement, l'agitation, l'admiration de cette Europe habituée à admirer la France et ses œuvres, à venir chez nous d'abord, sauf à poursuivre son chemin ; en 1851, l'Europe commencera par l'Angleterre, elle viendra chez nous plus tard ; Londres d'abord, Paris ensuite ; le palais de cristal aujourd'hui, le palais de Versailles demain ; laissez passer... la reine Victoria, et vous porterez ensuite les armes à la république française ! On sent

ces tristesses, on ne les explique pas ! On ne marche pas sur des terrains brûlans, c'est à peine si l'on y pose le pied.

..... Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso !

Cette grande aventure de l'inauguration, est, en ce moment, le sujet inépuisable de la conversation du monde civilisé ! La ville entière la raconte à qui veut l'entendre ; les ambassadeurs en parlent à leurs souverains ; les citoyens à leurs républiques ; les pères à leurs enfans, qui la rediront à leurs enfans ! Pas un cheval, et pas un brin de vapeur, et pas un flot de l'Océan qui ne se mette en route pour annoncer la grande nouvelle : *L'Exposition est ouverte !* Déjà on en publie des histoires, déjà on en fait des images, déjà la peinture s'en empare, et j'ai sous les yeux un diorama représentant le passage et la procession de la reine ! Or puisque aussi bien ce sont là les vrais combats et les vrais champs de bataille, et puisque les yeux de l'espèce humaine s'ouvrent surtout à ces lumières, à ces bruits, à ces grandeurs de la matière obéissante, du fer dompté, de l'espace franchi, du temps vaincu, certes c'est un grand dommage et une profonde douleur que la France n'ait pas donné le signal, et que l'on n'ait pas vu son drapeau glorieux sur les premières lignes de cette mêlée ardente et pacifique ! La France n'est pas habituée à recevoir l'impulsion des entreprises illustres, et la voilà aussi étonnée, en ce moment, que Dieu lui-même, lorsque après avoir créé l'homme à son image, Dieu lui-même s'aperçut que l'idée et la pensée n'étaient plus en lui seul !

Dans le même ordre où cette foule était venue, elle s'est évanouie ! On n'eût jamais dit, à trois heures, que cinquante mille âmes, avides de tout voir et de tout entendre, étaient contenues dans cette enceinte. Les alentours de ce parc charmant étaient encombrés de belles voitures, remplies de femmes parées comme pour le bal ; ces frais sentiers étaient parcourus incessamment par une foule de jeunes gens à cheval ; autour de ces gazons, sous ces vieux arbres, se tenait cette foule heureuse : elle attendait sa reine au retour, et elle la remerciait de ses sollicitudes pour le travail humain ! Peu à peu le palais de cristal restait vide, et l'on n'entendait plus, dans ce vaste espace, que le bruit des exposans qui mettaient à l'abri de la poussière, cette part brillante de leur renommée et de leur fortune. L'exposition est proclamée, elle est ouverte, elle n'est pas complète encore ! Bien des cases sont à remplir ; bien des murailles sont restées nues ; telle nation qui demandait une place égale à l'emplacement occupé par la France, est forcée, en ce moment, de parer sa nudité de quelques produits étrangers, empruntés à la nation voisine ! Il y aura bien à comparer, dans l'étude qui va se faire de tous ces produits si divers ; il y aura bien des plagiats à signaler, bien des hardiesses à contenir, et plus d'une défaillance à combattre ! Une question même à se faire, et je la pose en tremblant : c'est de savoir si ce Louvre énorme aura longtemps ses curieux et ses flatteurs ; si la foule, et par ce mot : *la foule !* il faut entendre des peuples entiers, accourra, comme c'était naguère son intention et son bon plaisir, à ce jubilé de l'industrie, à ce *carmen seculare*, à cette antienne des peuples, qui ne se chante que tous les siècles. La question a son importance ! Otez, en effet, à cette œuvre de tous,

pour tous, et par tous, le concours universel des nations, et vous n'avez plus, aux lieu et place d'un fait et d'une gloire, qu'un objet de curiosité assez frivole ! On a même vu avec peine, et je suis du nombre des gens qui voient ainsi, une armée de statues de bronze, de marbre et de plâtre, appelée en aide à tant de métiers qui se faisaient un honneur de se suffire à eux-mêmes, et qui se seraient parfaitement passés, j'imagine, de l'appui équivoque de tant de beaux-arts qui ne sont pas ici à leur place. A quoi bon, en effet, ces Vénus à demi nues et ces nymphes peu vêtues, dans l'enceinte même où les canuts de Lyon envoient leurs plus riches étoffes, et quelle peur peuvent nous faire ces Centaures et ces Chimères, aux mêmes carrefours où Paris, Versailles et Saint-Etienne envoient leurs armes sans rivales ? Il ne s'agit pas ici, de nous montrer *l'Hébé*, de M. un tel, ou *la Bacchante*, de M. un tel, *le Fou*, *le Jovial*, ou *le Taciturne* de M. un tel, il s'agit d'exposer aux regards du fabricant et de l'ouvrier, les œuvres mêmes pour lesquelles ils sont accourus de si loin, afin que par l'étude et par la comparaison de tant de beaux ouvrages, ils puissent apprendre les nobles et rudes sentiers qui y conduisent. — Mais, nous dit-on, l'ornement le voulait, et il fallait nécessairement de quoi remplir les places vides... Des places vides ! y songez-vous, quand il s'agit du *jugement dernier* de l'industrie, et de la sueur des travailleurs sous le soleil et dans les entrailles de la terre ! Des places vides, quand c'était, il n'y a pas longtemps, le grand souci de tous les maîtres, de savoir où se placer ! Des places vides... le triste aveu que ce serait là de l'impuissance du genre humain, et, en fin de compte, le beau métier pour l'art sérieux, pour les artistes sérieux, de servir

d'ornement et de jouet à l'œuvre de l'artisan ! Allez donc asseoir, maladroits, la Vénus de Milo sur une enclume ; attelez l'Apollon du Belvédère, à un ballot de marchandises ; faites une enseigne à bière, du Jupiter de Phidias !

C'est un mauvais mélange ce marbre taillé et ce marbre brut, ces blocs, et ces statues : il faut laisser les œuvres de l'artiste aux musées qui les réclament ! O la belle idée, en effet, si vous alliez placer un lit en acajou, dans le musée des antiques, un châle de cachemire dans le grand salon du Louvre ! Il faut laisser à chaque œuvre, ici-bas, son ciel, son asile, son soleil !

III.

Suite du Chapitre II. *(Ecrit ce même jour du 1er Mai.)—Il faut rendre à tous les travailleurs de ce bas monde les respects qui leur sont dus—Conseils à la Critique—L'Orient et l'Occident—Histoire du premier châle de cachemire—L'Impératrice Joséphine—Froment-Meurice et la toilette de S. A. R. la duchesse de Lucques—L'Amphore du Toboso—Rivalités de la France et de l'Angleterre—Plusieurs soldats manquent à l'appel—Ouvrier !—Artiste !—Sédaine, tailleur de pierres—Les mirlitons de l'Exposition.*

Aujourd'hui, 1er Mai 1851, par une de ces belles matinées, le plus charmant spectacle que le ciel puisse donner à la terre, nous avons assisté à l'une de ces cérémonies augustes dont l'impression reste impérissable, dans la tête d'un esprit libre, qui sait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Il y a, dans la vie des individus et des peuples, certains moments de passion et de gloire qu'il est impossible d'oublier, et pourtant les témoins oculaires se demandent à eux-mêmes, s'ils ne sont pas les jouets d'un songe frivole, sorti par la porte d'ivoire ? En ce moment, la pensée universelle du genre humain se porte avec anxiété, autour de ce palais de cristal, dont la renommée a raconté toutes les splendeurs ; sur tous les points du globe

habité, il n'est pas une famille qui ne s'inquiète des destinées de quelque ouvrier, dont la bataille se livre en ce moment sous le ciel de l'Angleterre.—C'est l'heure solennelle, où chaque métier va réclamer son salaire, où chaque marteau va demander sa gloire, et chaque enclume sa récompense ! C'est l'heure solennelle, où le mineur, dans les entrailles de la terre, sa captive, et le laboureur, dans le sillon de la terre, son esclave, relèvent la tête et se demandent ce que va penser le monde attentif, quand il verra le fruit de leur patience et de leur génie? Heure savante, entre toutes, cette heure du dix-neuvième siècle, entré avec tant de gémissements et de peines dans la seconde moitié de son existence, si agitée et si pénible ; heure glorieuse ! et qui, certes, ne pouvait pas plus glorieusement commencer.

A l'heure où j'écris ces lignes, dans la fièvre même du spectacle et avec la bonne foi d'un fanatique des belles choses, toutes les plumes de l'Angleterre, et bientôt toutes les plumes de l'Europe, et, tout à l'heure, la voix entière de l'univers, vont raconter ce rendez-vous général des forces, des inventions, et des puissances du genre humain !

La voix de tous, *vox clamantis !* dira à tous quelle est cette merveille au milieu de ces frais gazons, et plus haute que les plus vieux chênes. Elle racontera par quel effort de l'inspiration et du génie, un homme audacieux a posé, sur le bord de ce parc royal, cette suite infinie de colonnades, de voûtes, de chapiteaux, cette grande serre, éclatante de tous les feux du jour, où les chefs-d'œuvre de l'Orient s'épanouissent comme ces fleurs fabuleuses, qui grandissent dans le jardin des fées. Et tous les esprits les plus divers, l'historien sérieux, le conteur frivole,

le rêveur fantastique à la façon d'Hoffmann, le fantaisiste, obéissant à l'inspiration de l'heure présente et à la passion du moment, n'auront qu'un esprit et une âme pour décrire et raconter ces miracles du goût et de la force, ces poëmes de la grâce, ces Odyssées de la violence, ces tours de force de la toute-puissance, qui a trouvé le point d'appui, que cherchait Archimède, en disant : Un point d'appui, et je soulève le monde ! Eh bien ! le monde est soulevé ! Il a laissé à nu tous ses mystères, et par ses gémissements mêmes, il a révélé son impuissance ! Il est dompté ; il est vaincu ! L'homme sait à fond toutes les forces de l'univers créé, et il les emploie à son usage, les soumettant à l'infini dans un agencement inépuisable de roues et de rouages, qui ont pour âme absolue la vapeur !

Tels sont les discours du monde entier ! Et plus la confusion est grande de tous ces échos qui s'entre-choquent dans une étincelle électrique, et plus facilement on peut comprendre la grandeur du monument, dont il est question d'un pôle à l'autre ! Sous ces voûtes superbes et calmes, le rendez-vous général de quiconque sait tenir d'une main intelligente un des grands outils d'où dépendent le bien-être, la force, la santé et le bonheur des peuples, tous les regards se sont portés, parce que toutes les nations accourues à ce rendez-vous immense, entraînaient avec elles des craintes et des espérances unanimes. Songez donc à tout le chemin parcouru avant d'arriver à ce but glorieux ! Rappelez-vous combien d'hommes sont partis et sont arrivés par les sentiers peu frayés par les tempêtes, par les orages, par les abîmes ! Figurez-vous que de soins, que de peines, que de sueurs, combien d'inquiétudes et d'insomnies, avant d'avoir

entrevu cette Tamise superbe, devenue le fleuve de toutes les nations civilisées! Puis, aux fatigues du voyage, ajoutez le labeur infini, les difficultés de l'entreprise, le capital absorbé et dépensé, le malaise de l'heure présente, les inquiétudes de l'heure à venir! rappelez-vous que chaque homme, ici présent, laisse derrière soi une maison dont il est la vie, une famille dont il est l'amour, une race d'ouvriers dont il est le père, une armée de travailleurs dont il est le chef, une ville entière dont il est l'exemple! Et toutes ces pensées réunies au fond de votre âme, ajustez-les de façon à vous représenter en bloc, tout ce que ce vaste espace de vingt-deux arpents, peut contenir d'angoisses, d'espérances, de regrets, de terreurs! Voilà, voilà le point capital de cette œuvre que pas une nation n'eût osé entreprendre, pour peu qu'un seul homme, dans cette nation, se fût rendu compte des difficultés de l'entreprise. Et voilà aussi, sous quel point de vue il faut étudier, il faut contempler, il faut respecter ces Argonautes nouveaux, qui s'en viennent semer sur la terre hospitalière, non pas les dents du monstre venimeux, mais les faits, les idées, les inventions généreuses, les plus chers et les plus intimes résultats de leur pensée et de leur travail. Alors, cette œuvre, ainsi étudiée, avec toutes les sympathies généreuses des âmes honnêtes et des cœurs dévoués, vous comprendrez que ce serait mal agir d'apporter à cette étude patiente, les habitudes ordinaires de la critique, et de traiter ces âmes et ces esprits venus de si loin, avec tant de confiance et de bonhomie, comme on traiterait un manœuvre que l'on paie à la journée, et qui, son œuvre achevée, et son salaire accepté, est sûr de rentrer, chaque soir, en sa maison, pour se remettre le lendemain au travail.

Non ! Et si j'ai peu d'autorité dans ces matières, j'ai, du moins, l'autorité du bon sens et de la justice, et peu d'exemples me suffiront pour expliquer ce que nous entendons par ce mot : sympathie, appliqué au jugement de tant d'œuvres si diverses, apportées de si loin, et par des ouvriers si différents.

Prenons, si vous voulez, des exemples, et venez avec nous, dans le premier petit recoin de ce résumé de l'univers. Voici, par exemple, un homme de l'Orient, un fils de Mahomet, un fataliste, qui, poussé par je ne sais quelle inspiration surnaturelle, se dérange, une fois pour toutes, des habitudes de sa vie ordinaire, et s'en vient, dans le pays des Chrétiens qu'il n'aime pas, parmi ces vices qu'il méprise, et dans le vaste milieu de ces grands arts, dont il n'a pas besoin ! De quel œil pensez-vous qu'il faille regarder ce héros involontaire, ou plutôt cette victime d'une idée qui n'est pas la sienne, et qui ne peut pas être la sienne ? Irez-vous à lui, la toise à la main, pour juger ses produits par *doit et avoir ?* lui demanderez-vous son prix de revient—pardonnez-moi ce mot barbare, ô fils de Mahomet !—et tenterez-vous de lui expliquer par quels procédés, plus ou moins ingénieux, il pourrait donner, à tel prix, ce qui lui coûte tel prix aujourd'hui ? Il me semble que j'entends d'ici cet homme, qui vous regarde avec étonnement, et qui vous écoute avec stupeur. Que lui parlez-vous de vos usages, de vos procédés, de votre façon de fabriquer, d'acheter et de vendre ? Il n'en sait rien, il n'en veut rien savoir ; il est venu, à votre prière, à vos ordres, pour vous montrer ce qu'il sait faire.—Me voilà, dit-il, me voilà, moi et mes œuvres ! Vous êtes des raffinés ; je suis un barbare ; il faut me juger, comme je veux être jugé : par l'éclat de mes produits, par le brillant de

mon or, par la richesse de mes habits, par la beauté de mes costumes. Je n'ai que faire des tailleurs de Paris ou de Londres ; le dernier sellier de vos bazars d'Oxford-Street en sait plus long que l'ouvrier qui a brodé d'or cette selle arabe ! le dernier forgeron de Sheffield rirait de pitié, à l'aspect de mes étriers d'argent. Oui ! mais cette selle éclatante qui vous fait rire, portera les enfants du prophète ! Mais ce mors qui vous fait pitié, guidera, à travers les déserts, la cavale hennissante de l'Arabe victorieux, et du haut de cette cavale lancée au galop, l'Arabe, au fil du vent, aiguisera son glaive d'or ! Ne me jugez donc pas par vos lois, par vos règles, par vos habitudes ; je suis venu ici, pour être admiré, et non pas pour être compris.

Cet homme dirait ainsi ! il dirait vrai.—Il aurait même pour lui, s'il voulait se donner la peine de raisonner avec les Francs, une histoire orientale, à propos d'un magnifique produit de l'Orient, qui, à cette heure encore, inquiète, agite et tourmente les plus habiles, les plus savants, et les plus ingénieux à donner à la laine des toisons, la forme, la vie et la couleur !

Je veux parler de ce fameux produit de l'Orient qui n'a pas été égalé et qui ne le sera jamais, par les nations occidentales,— j'en fais juges toutes les femmes de Paris à Londres, de Londres à St.-Pétersbourg. — C'est le produit de la douce vallée de Cachemire ; c'est le dernier résultat de ses rosées et de ses vapeurs ; c'est le poëme ingénieux de cette race d'enfants-poètes qui vivent de peu, et dont la vie se passe à embellir toutes sortes de beautés invisibles. Le châle de cachemire était, depuis longtemps, une des merveilles de ce pays de l'ombre et du soleil ; et la France, si glorieuse de ses sciences et de ses modes, n'avait

jamais entendu parler de cette œuvre sans nom, qui s'accomplissait si loin d'elle. A la fin, un homme se rencontra à la tête d'une armée, qui découvrit l'Orient, et qui s'en fut saluer, du pied des pyramides, les quarante siècles qui le regardaient passer. Cet homme, qui devinait et qui pressentait toutes choses, envoya à sa femme—une élégante Parisienne, une charmante fleur d'esprit et de beauté, une coquette accomplie dont chaque sourire était une espérance et chaque regard une promesse, créole frileuse qui ne trouva de beaux soleils, au-delà de son monde natal, que le soleil d'Austerlitz,—un de ces tissus de Cachemire, lui disant qu'elle ferait bien de s'envelopper le soir dans cette laine attiédie en sortant du bal et de la fête, et que ces vives couleurs iraient à merveille à sa tête éveillée et resplendissante de toutes les joies de la beauté présente et de la royauté à venir !

Celle qui allait être bientôt,—trop tôt, hélas ! pour elle-même, pour son bonheur,—l'impératrice Joséphine, accepta avec empressement, ce présent que lui envoyait son mari, parmi ses présents nombreux—et pour lui obéir, pour lui plaire, même de loin, la coquette ! elle s'enveloppa en effet dans ce chaud tissu, et, le soir venu, elle se rendit, entourée de sa cour (elle avait déjà une cour !) et en grand appareil, dans sa loge à l'Opéra. Cette femme jeune et belle était déjà l'amour de ce peuple dont son mari était l'espérance. Elle s'était montrée au milieu d'un nuage sanglant, comme l'aurore qui éclaire l'abîme et qui avertit le voyageur. Elle avait été le premier sourire de cette nation au désespoir ; elle avait été la première consolation de ce peuple français livré au bourreau et aux barbares ; le premier cri de pitié était parti de cette âme généreuse ; la première larme de

sympathie était tombée de ces beaux yeux. On l'aimait donc, comme on aime l'aurore après la nuit, le calme après la tempête, et le paisible réveil après un horrible cauchemar. On l'aimait ! et chacun lui faisait fête ! et, quand elle passait dans les rues, tous les regards étaient fixés sur elle ; et quand elle se montrait dans la fête ardente, elle éclipsait facilement toutes les beautés d'alentour. Elle était déjà reine, pendant que son mari gagnait tant de couronnes et tant de batailles ! et l'on peut dire qu'elle est montée avant lui, sur le trône de la France, dans un chemin où il avait jeté les lauriers, où elle avait semé les fleurs. Donc, elle s'attendait, ce soir-là, au triomphe accoutumé. De bonnes nouvelles étaient venues de l'armée, augmentant la gloire de Bonaparte, et Joséphine, en effet, à son entrée, fut saluée d'applaudissements unanimes. On eût dit, à entendre ces hurras et ces *vivat !* et cette explosion de tout un peuple, qu'elle ouvrait, elle aussi, son palais de cristal...Elle ouvrait mieux encore que le palais de cristal, elle ouvrait une ère nouvelle à la génération nouvelle ; elle se tenait debout sur les sentiers inconnus, où les enfants allaient marcher, l'arme au bras, innocents des crimes de leurs pères, et délivrés de leurs erreurs.

Mais, après la première explosion,—jugez de l'étonnement et de la douleur de cette femme, qui était, avant tout, une femme, et c'est pourquoi nous l'avons tant aimée et tant pleurée,—elle s'aperçut bien vite, que ces hommes et ces femmes, également prosternés devant elle, la regardaient avec une surprise inquiète, et comme si déjà ils ne la reconnaissaient plus.—Pourquoi cela ? Pourquoi cette hésitation et ce doute, et quel accident est donc arrivé à ma beauté ? Ainsi elle s'inquiétait elle-même, cherchant

dans tous ces regards ébahis, le secret de ces mystères...Elle comprit, bien vite, que ce peuple, *son* peuple, n'était pas fait à sa nouvelle parure, qu'il ne comprenait rien à ce tissu mystérieux que lui avait envoyé son mari du fond des sables ; alors, par un geste charmant, elle se dépouilla de cette robe de Déjanire, et, montrant à nu son beau sein triomphant de son voile diaphane, elle sembla leur dire : " Me reconnaissez-vous ?"

Elle fut reconnue, en effet, avec transport, et saluée avec enthousiasme, et la Branchu qui chantait déjà : "*La victoire est à nous !*" s'arrêta, emportée aussi dans ce mouvement irrésistible. Ah! le beau triomphe pour cette femme, attendue au chœur de Notre-Dame de Paris, et par la couronne des Césars !

Oui ! mais aussi, quelle défaite et quelle misère pour l'humble châle de cachemire ! Il fut traité comme on traite la vérité à la cour des rois, on le foulait aux pieds, on l'accablait de mépris et d'insultes. A peine si quelque femme de chambre sur le retour daigna le ramasser et couvrir sa table de ce méchant tapis, qu'elle croyait encore honorer.

De cette défaite incroyable, le châle de cachemire fut long temps à se relever, bien longtemps ! et le général Bonaparte lui-même, quand il eut été couronné empereur, ne se crut pas assez fort pour protéger cet humble tissu, lui qui était pourtant le protecteur suprême de la Confédération du Rhin ! Il fallut des années, et des années, pour qu'une femme hardie, une de ces glorieuses insolentes du grand faubourg, qui peuvent tout, parce qu'elles osent tout, osât s'envelopper, un soir d'hiver, dans le châle de l'impératrice Joséphine, et, voyez la chance et la destinée des œuvres humaines ! il arriva que la noble dame, fièrement

drapée dans ces palmes savantes, parut belle, et plus belle que de coutume. Ils s'étaient compris, elle et le châle! Il s'était attaché ardemment à cette dernière espérance, à cette taille de salut, et ils avaient triomphé, l'un portant l'autre, sans y songer! C'est l'histoire de bien des triomphes et de bien des batailles, gagnées par hasard! Alors, et tout d'un coup, se déclara la victoire. Ce châle, indignement traité, devint une rage, que dis-je, une rage? une mode! Et le pauvre fabricant hindou, assis sur son métier inutile, apprit avec un étonnement mêlé de reconnaissance, qu'il était devenu, subitement, un objet d'enthousiasme, et que l'œuvre de ses mains était passée dieu, comme Napoléon était passé empereur. Ce fut alors, au fond de toutes ces vallées, aux bords de tous ces fleuves, au courant de tous ces ruisseaux, à l'ombre de tous ces arbres, la nuit et le jour, un travail immense, incessant, perpétuel. La France d'abord, et bientôt l'Angleterre, et l'Allemagne ensuite, et l'Espagne enfin, l'Espagne, vêtue d'un bout de dentelle! firent un appel énergique et passionné à tous les ouvriers qui savaient donner à la laine, ces longs plis flottants et ces suaves couleurs. On n'en voulait plus d'autre, et les femmes se séparaient de leurs maris, et les filles brisaient l'alliance commencée, faute d'un châle de cachemire. Et du fond de ces vallées heureuses, amies du soleil, c'était, chaque soir, dans chaque maison, une prière unanime, adressée au Tout-Puissant :

Seigneur! Seigneur! disaient ces bonnes gens, enrichis par les passions de nos villes,—Seigneur! excusez-nous! entretenez dans les femmes d'Europe la coquetterie universelle. Laissez-les, telles qu'elles sont, Seigneur : amoureuses de ce qui est

étrange, avides de ce qui est inconnu, et charmées de l'impossible ! Maintenez-les, telles que vous les avez faites : impatientes, jalouses, superbes, audacieuses, avides de plaisir et de passion !

Telle était la prière de chaque soir, et chaque soir la prière trouvait grâce, et montait glorieusement aux pieds de l'Eternel !

Par cette histoire, un peu longue et très véridique, vous pouvez voir qu'il faut bien se défendre, même avec les lumières dont nous sommes si fiers, de juger tout d'un coup, certains produits, étranges au premier abord, et que ce serait une injustice, de les condamner sans attendre le juge suprême : la mode et le goût public. Un autre danger à éviter, c'est de se laisser prendre, comme dans un piège, par l'éclat et la beauté extérieure de certains produits. Le peuple tient de l'enfant et du sauvage ; il aime tout ce qui brille, et il va tout de suite à ce qui frappe ses regards. Nous avons été témoins plusieurs fois, dans nos expositions françaises, des dangers de cette hâte ; mais ce qui n'était qu'un danger, sans conséquence, quand il ne s'agit que d'une nation qui se juge elle-même, deviendrait une injustice grave, lorsqu'il s'agit de porter un jugement sérieux et réfléchi entre tant de peuples si divers, obéissant à des besoins si différents. Telle nation mérite autant d'encouragement et de respect pour un bois grossier, qu'elle aura façonné à son usage, que telle autre nation pour quelque bijou merveilleux, frivole ornement de sa beauté passagère. Pendant que l'on admire ici cette coupe d'or, embellie des perles d'Orient, on ferait peut-être aussi bien d'admirer là-bas ce morceau de cuir et cette paire de sabots ; car ce vêtement et cette chaussure d'un peuple primitif rendront, certes, plus de services que cette coupe d'or.

On admire à bon droit, et je l'admire autant que personne, le chef-d'œuvre de Froment-Meurice, l'orfèvre parisien. C'est une merveille d'architecture, d'art et de goût. Figurez-vous une table de fer, niellée, et couverte des ornements les plus exquis. La table est portée sur quatre pieds, ornés de pampres, et parmi ces pampres éclatent soudain les lis de France, les uns entr'ouverts, et les autres fraîchement épanouis par le premier soleil du printemps. De souriantes figures, empruntées à la fantaisie du poëme héroïque, se montrent gracieusement, au-dessous et au-dessus de cette œuvre importante, et soutiennent une glace bizeautée à la vénitienne, pendant que, tout autour de ce cadre somptueux, resplendit de son antique éclat, l'écusson royal, entouré de ces vieilles armoiries, venues des croisades, qui ont brillé si longtemps sur tous les drapeaux, et sur tous les champs de bataille, de Philippe-Auguste à Louis XV, de Bouvines à Fontenoy. Tout ce que la patience du ciseleur, l'art de l'orfèvre, le goût de l'architecte, la passion de l'ouvrier qui s'enivre de son ouvrage, et qui obéit patiemment à la voix intérieure, peuvent produire de plus vif, de plus éclatant et de plus charmant, dans un ensemble plus beau et plus varié, se rencontre au-dessus, au-dessous, sur les côtés, sur toutes les faces, du pied au sommet de ce monument d'une orfèvrerie à laquelle on ne peut rien comparer, sinon les œuvres des Florentins, au moment de la Renaissance, et quand régnaient, assis sur les sacs de laine, ces rois de l'Italie nouvelle, ces heureux, ces riches, ces habiles, ces éloquents Médicis !

Telle est l'œuvre de Froment-Meurice, et, sur cette table, déjà si chargée, avec tant d'art et de goût, et de chaque côté de ce

miroir, destiné à cette fille de la maison de France, à ce lis exilé et charmant, madame la princesse de Lucques, l'artiste a déposé deux coffrets, enrichis des plus riches émaux, chacun de ces émaux représentant un des vieux soldats de la France : Duguesclin ou Bayard. On dirait d'un poëme, écrit à la louange de cette glorieuse chevalerie que Froissart a célébrée dans ses histoires, et pour quiconque tient encore au souvenir de la patrie adorée, et pour qui se souvient des hauts-faits de tant de grands hommes qui ont porté si haut le nom de la France, c'est une joie immense de les voir servir de cortége à ces devises, à ces renommées, à ces images précieuses d'un passé qui n'est plus.

Certes, je ne suis pas suspect, et je ne saurais dire à quel point ces deux coffrets, crénelés à la façon des créneaux de Chambord, que l'on dirait commandés par François 1er lui-même pour la belle duchesse d'Etampes, me paraissent une chose complétement belle et parfaite. Eh bien ! je m'arrache volontiers à la contemplation de ce miracle, pour m'arrêter devant ce grand vase de terre, d'une terre agreste, et je me demande s'il n'a pas fallu autant de volonté et de génie pour arriver à ce résultat grossier, que pour ciseler ces délicates caryatides et ces fines guirlandes.— Certes, ma vieille amphore, venue en droite ligne du Toboso, la patrie de Dulcinée, vous voilà triste, et bien pauvre, et bien seule, et bien nue à côté de l'œuvre de notre Florentin, Froment-Meurice. Les hommes passent et vous regardent à peine, et les femmes défendent leurs dentelles de votre approche. Qu'êtes-vous donc venue faire en ces lieux du luxe souverain, de la puissance élégante ? Que cherchez-vous dans cette ville, reine de tant de contrées, et de tant de royaumes, qui compte des rois parmi

ses marchands ? Que demandez-vous à cette aristocratie anglaise, inscrite en traits de feu sur le livre de la conquête, et dont les conquêtes ont été grandissant toujours ? Je vous plains et je vous admire, humble amphore de quelque potier inconnu ! Je vous plains, quand je songe aux difficultés de votre entreprise, et j'admire votre courage à affronter ces splendeurs.

Pourtant, ma naïve amphore ! il ne faut pas se désoler trop vite ; votre heure viendra, et vous aurez sans doute votre tour dans la reconnaisance, sinon dans l'admiration des humains. Attendez seulement qu'un bon homme, qui ne sera pas un grand seigneur, un poète, ami du vin chanté par Homère, un vieux soldat brisé par la guerre, un voyageur, lassé de courir d'un pôle à l'autre, vous rendant enfin justice, fasse de vous son emplète et son amie. Attendez qu'il confie à votre sein grossier, mais chaste et virginal, sa liqueur généreuse, mûrie au soleil des vieux coteaux, et laisse dans votre jeune sein, mûrir la vieille liqueur. Aussitôt, mon pauvre vieux vase méconnu, isolé et triste, vous entendrez retentir autour de vous mille chansons joyeuses. De ce vin fermenté en vous-même, comme la poésie au cerveau d'un jeune homme amoureux, vous verrez surgir des contes charmants, de galantes histoires, et mille souvenirs de la jeunesse errante sur vos bords, et qui trempe sa lèvre rose dans votre écume enivrante. Oh ! les belles et douces heures qui vont surgir de cette terre méprisée ! Oh ! les cantiques sans fin, dans les longues nuits d'hiver, et comme la chaude maison s'estimera heureuse et fière d'abriter ce trésor divin, tout rempli des oublis de la vie qui s'enfuit, et de la vieillesse qui s'avance ! A chaque souci, à chaque bonheur, à la naissance de ton fils, au mariage de

ta fille, ami inconnu qui prendras soin de l'amphore inconnue ! ta première pensée sera, j'en suis sûr, pour ce compagnon assidu, pour cet hôte favorable du toit domestique ! Tu lui demanderas ces conseils et ces espérances que l'on ne demande à personne. Tu l'invoqueras dans tes doutes, tu la consulteras dans tes joies ! Même un jour viendra, où cette coupe d'or, superbe, étincelante, cette merveille qu'on dirait faite plutôt pour l'autel des dieux, que pour la table des mortels, s'en viendra, humiliée et repentante, implorer la vieille amphore. A quoi bon la coupe d'or, sans la liqueur généreuse ? Une perle d'Orient n'est, après tout, que l'ornement de la coupe ; un peu de bon vin en est le contentement et la joie. Vous voyez donc, humble monument de quelque potier rustique, qu'il ne faut pas désespérer de la sympathie et de la justice des hommes : Je suis noire, mais je suis belle ! ! ! s'écrie en son patois l'Epouse du Cantique. Vous êtes sans grâce et sans forme au dehors, vous serez un jour la gloire même et la force même, et le courage ! Vous enverrez le soldat à la bataille, l'amoureux à la conquête ! vous forcerez l'avare à tendre la main au pauvre qui l'implore ! vous ferez du lâche un héros, du malade un bien portant, du vieillard un jeune homme ! Vous serez toute bénédiction, et le poète, en ses vers impérissables, oubliant la coupe d'or que lui a donnée Mécène, te chantera, ô ma vieille amphore ! et te posera, fièrement couronnée du lierre des buveurs, entre le buste de Lydie et l'image adorée de Néobule ! Nous disons, nous aussi, comme les gens de l'école brutale : A chacun selon ses capacités, et selon ses œuvres.

Un autre point,—et celui-ci est très difficile,—qu'il faudra aborder cependant, et aborder de front, comme le taureau que

l'on prend par les cornes, c'est la grande question, la question majeure, quoi qu'on fasse, la question si longtemps débattue, et qui sera un débat éternel, la rivalité de la France et de l'Angleterre. Elles se sont rencontrées, ces deux forces, qui, réunies, domineraient le monde, et l'écraseraient sous la masse romaine, dans tous les champs de bataille, et dans toutes les questions qui ont agité le genre humain. Elles sont nées rivales; elles vivront rivales, et ce serait peut-être le plus grand malheur qui pût frapper le monde, si cette rivalité n'existait pas. Les voilà maintenant qui, lassées de la gloire des armes et de tant de sang répandu dans tous les Océans et sous toutes les latitudes, se rencontrent dans un champ de bataille où elles se battront, sans nul doute, à armes courtoises, chacune d'elles disant à l'autre, comme les Gardes-Françaises à Fontenoy : "A vous, messieurs, le premier feu." A peine cette arène nouvelle s'est-elle ouverte, que les deux peuples s'y sont élancés avec la même ardeur, mais, non pas, il faut le dire, avec les mêmes chances de succès. Le combat est le même, la gloire sera grande des deux parts; de chaque côté de ce détroit, représenté par un cordon de soie, se trouveront l'invention et le génie, la force et le goût, le beau et le joli, la fantaisie et le bon sens.

Malheureusement la France, à cette bataille, n'a pas amené toutes ses forces, et plusieurs combattants, décorés dans les batailles précédentes, ont manqué à cet appel loyal, dont ils n'ont pas compris toute la portée. Après s'être refusés résolument à entrer en lice avec des rivaux qui combattaient chez eux, sous leur propre drapeau, dans leur propre foyer, ils ont fini par comprendre que ce dépit était de mauvais goût, que

cette opposition ressemblait à une fuite ; ils se sont repentis, et quelques-uns sont revenus sur leurs pas. Mais ceux-là avaient perdu bien du temps dans ces hésitations, et ils n'ont pu arriver qu'avec des œuvres incomplètes, faites à la hâte, et qui donnent tout au plus une idée juste de ce qu'elles pouvaient être, si elles avaient été entreprises à l'instant même. Quant aux autres, dont les regrets ont été tardifs, il n'était plus temps de revenir sur leur décision, et ils ont vu partir, non pas sans des regrets profonds, leurs rivaux et leurs émules des batailles précédentes. C'est un peu l'histoire de ce héros grec qui boude sous sa tente, et qui attend que Patrocle soit mort, pour courir à l'ennemi.

Cette division de nos forces, et ces hésitations, aux commencements d'une si grande entreprise, ont dû porter un certain préjudice aux efforts de la France. Encore, si elle avait été dans un de ces moments prospères, où la fortune de chacun devient, par le crédit, la fortune de tous ; si elle s'était sentie entourée de cette sécurité au dehors, et de cette paix profonde au dedans, dont elle a joui si longtemps, sous le règne d'un roi juste, et intelligent de tous les besoins de son peuple, cette hésitation de la France et cette abstention de plusieurs chefs de son industrie, auraient été neutralisées et combattues à force de zèle et d'ardeur. Il faut être, avant tout, une nation heureuse, pour être une nation habile. Il faut savoir à qui profiteront ces pénibles travaux, ces dépenses énormes ; et, si le père de famille est en doute de voir le fruit de ses labeurs passer à ses enfants ; et, si le fabricant se demande avec terreur si quelque tempête soudaine ne va pas tomber sur la moisson qu'il a semée—il arrive

alors que l'ensemble n'est pas le même, et que le doute des uns, l'inquiétude des autres, le malaise de tous, rejaillissent nécessairement sur ces grandes entreprises, qui ont besoin, pour réussir, d'être unanimes, et de marcher, comme marche une armée, avec armes et bagages, à la voix de son général.

Nous exposons nos réserves en toute humilité. Nous ne savons pas encore l'œuvre entière de la France, au Palais de l'Industrie. Elle est arrivée un peu tard. En vain, le gouvernement français, représenté à Londres même par des hommes intelligents autant qu'habiles, que préside, avec une courtoisie et une fermeté digne des plus grands éloges, un des plus illustres fabricants de la France, M. Sallandrouze, un de ces hommes excellents et jeunes, qui donnent, tout à la fois, l'exemple et le conseil, et qui ont le droit de dire, comme ces anciens preux en leurs devises : *Fais comme moi*—activait de toutes ses forces cette France en retard ; il est arrivé, cette fois comme toujours, que nos compatriotes n'ont obéi qu'à la seule autorité qu'ils reconnaissent : à la nécessité, à l'heure qui les presse ; et alors, enfin, on les a vus accourir et se presser avec une hâte facile à comprendre, dans l'espace qui leur était désigné. De cette hâte, et de ce retard en toutes choses, il est résulté que nous avons perdu, en partie du moins, ce rare et merveilleux ensemble, à l'aide duquel nos artisans et nos artistes font valoir leurs moindres créations. Arrangez, en effet, avec l'art, le goût et le soin qui sont innés dans la nation française, ce rare assemblage de tant de belles œuvres, éclatantes de nouveauté, où la beauté de la matière le dispute à l'élégance de la forme ; arrangez à la façon française, ces tissus, ces étoffes, ces rubans, ces velours, ces bijoux, ces armes, ces dessins, ces vastes machines, ces instru-

ments d'une précision égale à l'ordre même des constellations qui accomplissent là-haut leur cours régulier; mêlez dans une harmonie savante et graduée avec art, ces formes, ces couleurs, ces grâces flottantes, ces forces énergiques, ces exquises recherches de tant d'ouvriers savants à chercher et à trouver toujours ; faites, en un mot, que cette variété, çà et là diffuse, éparse et qui se cherche, finisse par composer quelque ensemble pareil à ce grand chœur de Handel qui se chantait, ce matin même, par toutes ces voix réunies au pied du trône de la Grande-Bretagne,— et vous verrez combien est vraie, pour nous, cette parole, qui pourrait nous sauver : que l'union fait la force ; *Vis unita fortior.* En un mot, nous sommes un peuple qui vaut surtout par l'ensemble : chez nous une idée éveille une autre idée, et chaque idée éveillée réveille à son tour sa voisine : et la chose est si vraie, que l'on a composé de gros livres sur cet enfantement des idées, lesquels livres n'ont pas enfanté une seule idée. *Et voilà pourquoi votre fille est muette.*

Il faudra donc donner à la France le temps de se reconnaître, et de s'appeler, et de s'arranger dans ce chaos ; la lumière n'est pas faite encore, elle sera faite bientôt. Nous avons entendu, ce matin même, plusieurs ouvriers et plusieurs fabricants très considérés, se réjouir de deux ou trois jours de répit, comme d'une grande victoire, et blâmer eux-mêmes leur précipitation, en même temps qu'ils rendaient toute justice au sang-froid de leurs voisins, à cette patience, qui est la sœur du génie, à cette grandeur dans le projet, à cette libéralité dans l'exécution, à cette volonté implacable, et surtout à ce respect du temps, qui nous manque à nous autres, par la raison que nous ne respectons plus rien ni personne. A peine eut-il entendu parler de ce projet d'une

représentation universelle des forces de l'industrie humaine, que soudain l'Anglais se mit à l'œuvre; il ne renvoya pas au lendemain cette affaire, sérieuse pour lui entre toutes les affaires sérieuses; il commença tout de suite, à l'instant même, et, comme il s'agissait d'une grande bataille, il appela à son aide toutes ses forces, il mit à l'œuvre tous ses ouvriers, il prodigua l'argent, comme fait un peuple riche, qui ne craint pas que la terre lui manque, et qui marche sur un terrain ferme. Ce sont là, sans nul doute, de grands inventeurs ! mais, comme en fin de compte, nous pouvions nous y prendre aussi vite que nos rivaux, et que nous étions parfaitement avertis par l'expérience ancienne et continue de leurs façons d'agir, il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes, si nous n'avons pas été prêts aussitôt qu'eux. Heureusement nous allons vite en besogne, quand nous sommes une fois à l'œuvre, et cette parole d'un homme d'Etat au Chancelier de l'Echiquier : " Voulez-vous m'accorder un petit quart d'heure pour m'expliquer le système financier de l'Angleterre ?" n'est pas pour nos industriels, une parole aussi insolite qu'elle le paraît au premier abord.

Qui dit un ouvrier, chez nous, dit, en même temps, un artiste. Ils sont tous un peu plus, un peu moins, semblables à ce tailleur de pierres, qui taillait sa pierre dans la cour de l'Institut de France. Un savant géomètre s'approcha du jeune manœuvre, et lui demanda pourquoi donc il s'y prenait d'une telle façon, qui n'était pas la façon habituelle de ses compagnons de travail. Le jeune homme répondit au vieux savant, qu'il avait inventé lui-même ce procédé, et il donna ses motifs. " Vous serez mon confrère quelque jour," s'écria le savant homme. Il disait vrai;

seulement le jeune tailleur de pierres entra, non pas à l'Académie des Sciences, mais à l'Académie Française ; il s'appelait Sedaine : il a fait, entre autres drames, un drame, cher aux deux nations : *Richard Cœur-de-Lion.*

Il sera donc d'une bonne et loyale justice, de tenir compte à nos compatriotes des difficultés de l'entreprise. Cependant, ils ne demandent pas d'indulgence ; ils sont forts à la fois et de leur succès d'hier, et de leur travail d'aujourd'hui. Ils se rendent à eux-mêmes cette justice, qu'une fois leur tâche acceptée, ils l'accomplissent en toute conscience, et qu'ils auraient honte de rien négliger de ce qui peut contribuer à la perfection de l'œuvre commencée ; rien ne leur coûte, ni le temps, ni l'argent, ni la peine, pour arriver au but que se propose leur légitime orgueil.

On tiendra compte aussi aux nations voisines de tant d'efforts tout nouveaux pour elles ; on aura soin de ne pas exiger plus qu'on n'était en droit de leur demander ; on se rappellera que, parmi ces nations laborieuses, il y en a plus d'une, hélas ! qui est en doute de l'avenir, et qui cherche dans les ténèbres, ce but lointain de liberté, de prospérité et de fortune, auquel si peu de chemins conduisent. Tel peuple a produit peu, parce que sa terre est riche ; et tel autre, parce qu'il a peu de besoins. Il en est qui se fient, pour vivre, à la Providence ; et ceux-là, il faut le dire, ne sont pas les plus mal traités. Quelques-uns ont tenté, pour paraître un peu plus avancés qu'ils ne sont en effet, des efforts inaccoutumés : ils ont pris l'imitation pour le génie, et la copie servile pour l'invention qui leur était permise. Ils trouveront leur châtiment dans leur témérité même, et ils

comprendront que celui-là arrive toujours le dernier, qui va toujours après les autres. Tant pis pour ceux qui ont envoyé à cette exposition solennelle, où ils seront jugés par leurs pairs, des choses absurdes ou ridicules ; ils seront récompensés par le ridicule. Ils seront traités, comme autrefois, chez nous, les inventeurs de tant et tant de perruques, de tant et tant de béquilles et autres instruments orthopédiques, que l'on eût dit que la nation entière était composée uniquement de manchots, de chauves, de bossus. C'était autrefois, avec les pommades, les graisses, les onguents, les cheveux postiches et les dents osanores, la partie plaisante de notre exposition, comme les pianos, les harpes, les hautbois, les clarinettes, et les guitares, en étaient le fléau : on n'entendait, en certains moments, que le bruit des cors, le son des trompettes, le mugissement des orgues, et toutes sortes de cordes frôlées par de rudes archets, qui n'étaient pas des archets d'Eolie. Il faut dire, à la louange du Palais de Cristal, que les faux cheveux et les fausses dents s'y cachent, honteusement, dans une ombre salutaire, et que, si l'orthopédie a apporté dans ce lieu, ses ceintures et ses coussinets, on ne les voit guère, on est le maître de ne les pas voir. Il y a bien aussi, çà et là, certains petits morceaux par trop enfantins, certaines inventions puériles tout-à-fait indignes de la majesté de ce grand lieu, mais ces tristes machines se perdent et s'enfoncent dans cet imposant ensemble de tant de merveilles, et produisent, tout au plus, l'effet que nous produisit un jour cette brave madame Saqui, dansant sur sa vieille corde, un vieux menuet, en un coin de ces arènes de Nîmes, où les anciens Romains déployaient toutes les grandeurs de la conquête et de la souveraine autorité.

Au reste, il ne faut pas trop se fâcher de ces petits incidents qui amusent le parterre, comme fait le clown dans un entr'acte des tragédies de Shakespeare. Il y aura toujours, à côté des grands inventeurs, de petits inventeurs de petites choses ; à côté de la statue, une poupée ; à côté de la chaudière aux huit cents chevaux, une marmite autoclave, et non loin du trône, une canne à fauteuil ! Nous avons excellé, nous autres, dans ces sortes de bouffonneries qui n'ôtaient rien à la grandeur de nos expositions, et l'on se souviendra longtemps, chez nous, d'un certain billard, dont les quatre pieds reposaient sur quatre bocaux remplis d'eau dans laquelle nageaient des poissons rouges. L'univers éprouvait depuis longtemps le besoin de posséder un billard orné de poissons rouges, nous avons eu l'honneur de combler cette lacune...et de rire ! Ce n'est pas un malheur de rire un peu, même au milieu des études les plus sérieuses. Autrefois on s'amusait beaucoup des fabricants de serrures et de coffres-forts, et nos serruriers étaient passés à l'état de bouffons. Que de gorges chaudes nous avons faites, dans notre jeunesse, de ce coffre-fort, qui criait : *Au voleur !* aussitôt qu'on introduisait une clef dans sa serrure épouvantée. Et combien nous nous sommes amusés de cette caisse qui vous enveloppait dans une cage de fer, pour peu que vous présentassiez un billet faux à l'encaissement. Et ce coffre-fort merveilleux qui vous prenait au collet par ses deux mains crispées ! En vain vous vous débattiez, vous étiez un homme mort, car, au bout de dix minutes, en l'absence du gendarme, le coffre armait son propre pistolet, et vous brûlait la cervelle à bout portant. On citait même le nom d'un usurier qui était mort de cette façon, en s'écriant : *Bravo, mon coffre !...* C'étaient là nos plaisirs.

Au premier abord, les industries qui sont logées au palais de cristal nous ont paru exemptes de ces tristes tours de force. On voit que la chose a été sérieusement comprise et dignement exécutée. Il faudra bien du temps pour suivre dans tous ses détails, cette œuvre de géants, et ceux-là en parleront un peu vite, qui en parleront demain.

IV.

Un dimanche à Londres—Le dimanche à Paris—L'homme qui a perdu son ombre—La fête du Roi—Une tombe d'emprunt—L'abbaye royale de Westminster—Le Château de Claremont—Le jardin de Chiswick et l'exposition des fleurs—Souvenir à la Reine des Belges!—La Reine des Français!—Lady Byron—Le Château de Hampton Court—Les cartons de Raphaël.

Lundi, 5 mai.

Au premier rang des monstres que se forge, chemin faisant, le voyageur à Londres, il faut placer le jour du repos, le jour de la méditation et du silence de chaque semaine.—Ah! s'écrient les habiles, nous voyant partir les uns et les autres; surtout prenez garde au dimanche! Alors les voilà qui vous font une de ces descriptions lamentables, dignes des premières pages du *Décaméron*, lorque Boccace se met à raconter la peste de Florence:

Un mal qui répand la terreur..
Le dimanche, s'il faut l'appeler par son nom!

— Encore une fois, disent-ils, prenez-y garde! On n'entend pas un bruit, on ne voit pas une âme dans toute la ville! On

dirait les limbes, et leurs nuages, remplacant, tout d'un coup, les flammes et les bruits de l'enfer! A peine obtiendrez-vous, de quelque enfant de Voltaire et de Diderot, esprit fort, perdu dans cette atmosphère biblique, un morceau de pain cuit la veille. Il ne faut pas songer à sourire, il ne faut pas, sur vos lèvres closes, fredonner une seule des chansons de la patrie absente; et si par hasard vous voulez mettre le nez dans la rue, on vous regarde avec horreur! Ainsi parlent-ils, et ceci, et cela, et la suite de la description de ce fléau: le dimanche!

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés..
Plus d'amour, partant plus de joie!

Et les plus hardis, oyant ces misères, courbaient la tête et s'en allaient, à l'avance, pensifs et dans l'attitude de la résignation.

Eh bien! quand je devrais passer aux yeux de l'univers pour un esprit fort, j'avoue hautement que je me réjouissais enfin de ne plus entendre retentir, à mon oreille occupée ailleurs, les bruits, les mouvemens, l'animation du dimanche parisien, lorsque la ville, ivre à l'avance de cet air printanier, se précipite, ardente et parée, aux bois de Montmorency, aux lilas de Romainville; ou bien, voyez-la grimper lestement, sur les calmes hauteurs de la forêt de Saint-Germain! Le dimanche, en ces momens heureux, se réveillait pour chacun et pour tous; il conviait ses fidèles sujets à la fête universelle, il attelait tous ses chevaux à tous ses chars, et dans ces chariots du mois de mai il entassait toutes ses jeunesses!...Cependant une douzaine de malheureux, oubliés dans toutes ces joies, restaient seuls dans la ville abandonnée, occupés à quoi faire, je vous prie? A chercher des

paroles sonores ! à raconter mille choses fragiles ! à tourner sans cesse et sans fin autour du même vaudeville asthmatique et poussif ! à disséquer des comédiens éteints, des comédiennes enterrées et des chefs-d'œuvre morts en naissant ! La belle œuvre ! et que de fois le joyeux dimanche, passant sa belle tête enjouée à travers notre fenêtre entr'ouverte :—Tu ne viens pas avec nous ? disait-il ; le lilas et l'aubépine sont en fleur ! Tu ne viens pas avec nous ? le parc de Saint-Cloud sera plein de danses et de chansons, et, nous voyant venir, les eaux des jardins de Versailles éclateront soudain, comme si le roi Louis XIV allait paraître ! Allons, mon pauvre serf, plante là ta besogne accoutumée, et t'en viens fêter quelque saint de village dont c'est la fête ! Ainsi parlait, en nous narguant à travers sa couronne de feuillage, le dimanche parisien. Nous, cependant, nous résistions courageusement à ces provocations et à ces rires, et nous nous mettions avec rage à ce travail de la critique légère, qui se fait le dimanche, ornement futile des journaux du lundi !

Vingt ans durant, nous avons supprimé ce beau jour de notre vie, et c'est un souvenir et c'est un regret, ce beau jour jeté dans l'abîme ; et maintenant que le pas joyeux du dimanche est devenu lourd, que sa taille est épaissie, que ses cheveux ont blanchi, et que son front, étroit naguère, s'est élargi en perdant son ornement bouclé, nous nous rappelons tant d'avances et tant de promesses, tant de printemps et tant de gaîtés que nous avons repoussés, laissant partir, sans nous, nos amis, jeunes alors, qui s'en allaient le sourire à la lèvre et la joie plein le cœur ! Dimanche de Londres, en toutes vos tristesses, en toutes vos menaces, vous êtes une fête, comparé à cette torture volontaire

d'un pauvre diable de poëte qui reste seul, obstinément courbé sur son œuvre, pendant que tous les mortels s'en vont, au dehors, saluer la fête éternelle du printemps !

Donc, moins que tant d'autres voyageurs, j'avais à redouter *ce mal qui répand la terreur* à Londres. Après avoir perdu un millier (tout autant !) de ces jours choisis, et des plus beaux, un de plus ou de moins, la belle affaire ! Et pourtant, voici dans ma vie (à Londres !) un dimanche qui sera honoré par moi, comme le jour le plus rempli de mes jours ; j'en veux faire un monument de marbre, une apothéose d'airain, pour le placer sur le tombeau de mes beaux dimanches envolés, et celui-là désormais me consolera de tous les jours que j'ai perdus.

Certes, mon premier devoir, et mon plus vif penchant, et toutes mes obéissances, et tous mes respects, à peine à Londres, devaient me pousser à Claremont, dans ces lieux solennels où le roi est mort, il n'y a pas encore une année ; dans cette maison de deuil et de silence, où notre reine accomplit glorieusement toute sa destinée ! Plusieurs causes majeures ont retardé de quelques jours cette visite si remplie d'émotion et de charme ! Le 1er mai était la fête du roi, et sa famille en deuil, sa femme,—*sa reine !* comme il l'appelait, ses enfans, ses petits enfans, ses princesses, avaient voulu consacrer le jour de sa fête au roi qui n'est plus ! Ce cercueil exilé repose, en ce moment, dans une petite maison nommée Weybridge, non loin du château de Claremont ! La maison appartient à deux vieilles dames qui ont fait disposer une chapelle pour abriter leur père et leur frère, morts avant elles. Et qui eût dit à ces morts qu'un jour viendrait où il leur faudrait se presser un peu, au fond de leur tombeau, pour faire place à l'un des plus grands rois, et sans contredit au roi le plus utile de

la France ! Oui, faites place à ce prince Bourbon, et soyez assez bons, Messieurs, pour accorder l'hospitalité au cercueil du petit-fils de Henri-le-Grand, en attendant que la France le réclame !

Pauvre grand roi, qui n'a pas eu de tombeau ! Il avait cependant disposé toutes choses pour l'instant de la mort ! Prudent et sage au delà même de la mort, il n'avait pas voulu se confier aux tombes royales de Saint-Denis ; il savait que les morts, ensevelis sous ces voûtes, n'étaient pas à l'abri de l'insulte, et que la couronne des rois, l'épée des capitaines, le voile des fiancées et les vertus des reines sont des défenses impuissantes contre les vautours...Il s'était bâti à lui-même et pour les siens, loin de Paris, une tombe où déjà étaient descendus, avant lui, tant de chères parties de sa vie et de son âme...son prince royal, sa princesse Marie, sa sœur ! ... Il avait désigné, à l'avance, l'emplacement de son repos éternel, et près de lui il avait dit : Voilà où sera la reine !...Vain espoir ! et quelle chose étrange que ceci soit devenu le comble de l'ambition des rois d'un si grand peuple...un coin de terre en terre française, où ils puissent reposer, après tant d'angoisses et de labeurs !

Quel contraste ! J'avais vu, la veille, à Westminster, sous ces voûtes sereines, dont le pied touche à l'abîme et dont le faîte se perd dans les cieux, cette réunion de tombeaux, à jamais respectés où dorment en silence les héros de la poésie et de l'histoire, de la politique et de la guerre, mêlés à quelques morts parvenus, dont la vie à peine était digne de ces honneurs suprêmes accordés à leurs cendres. Dans cet entassement de renommées éteintes et de gloires épuisées, j'avais admiré ce caractère de force et de grandeur imprimé aux tombeaux.—Des pierres séculaires ! des

noms gravés sur l'airain ! des armoiries resplendissantes de toute la majesté des vieux âges ! Et voici qu'aujourd'hui le roi Louis-Philippe Ier, escorté de dix-huit années de bonheur qu'il a données à la France, de dix-huit années pacifiques qu'il a données à l'Europe et au monde, obtient par charité, par compassion, sous une voûte sépulcrale, empruntée à un gentilhomme du voisinage, un humble espace où déposer sa bière ! Westminster, tombe glorieuse, Saint-Denis anglais ! vous êtes bien fière de vos cendres, et vous voilà vaincue (ô mort ! où est ta victoire ?) par cette humble chapelle de Weybridge !

Ainsi la reine, et ses enfans, et ses petits-enfans, ont fêté dans cette chapelle la fête de ses rois et seigneurs ! Ils ont déposé sur sa tombe, ces mêmes fleurs qu'ils offraient naguère au père de famille, et, dans la sincérité de la commune douleur, ils ont oublié qu'en ce moment même s'ouvrait, sous les pas glorieux de S. M. la reine d'Angleterre, cette grande bataille que livre la France laborieuse à tous les peuples de l'univers !

Par un long sentier, à travers les prairies, on arrive au château de Claremont. Le château de Claremont est posé au sommet d'une colline, au milieu du parc, et ce beau parc s'étend tout au loin, dans un vaste espace, parsemé de ces arbres sombres que font valoir ces longs tapis de verdure. Ce beau lieu, qui appartient au roi des Belges, se ressent de la prédilection de son propriétaire. C'est là qu'il s'était retiré, après la mort de sa première femme, la princesse Charlotte, et il y avait porté cette grande passion pour les fleurs, qui est une des plus vives passions de l'Angleterre, hollandaise en ceci, et qui cherche le dahlia bleu, comme les Hollandais la tulipe noire ! Avant-hier, pas plus tard,

il nous a été permis de visiter l'exposition *floréale* (pardon de ce mot qui sonne mal !) d'un certain jardin nommé Chiswick, à quatre milles de Londres, et nous avons vu sur un espace vaste à peine comme le *transept* du Luxembourg (le mot est à la mode), réunies dans un ordre merveilleux, les plus belles fleurs de la création. Tout était fête et joie en ce moment, où le soleil (il est rare) éclairait de son vif rayon tant de petits pieds et de robes printanières circulant sur le gazon, pendant que ces merveilles de la flore britannique attirent à elles tous les beaux regards, émerveillés de ces splendeurs. Jamais cet enchantement du regard n'a été plus loin ; rarement la surprise a été plus grande, et l'on se demande, par quel miracle, ces grâces, ces beautés, ces rêves des soleils et des floraisons dans toutes les latitudes, se montrent soudain embellis et agrandis de toute la patience savante de ces illustres jardiniers ?... Pour animer cette promenade silencieuse et ces jardins doucement éclairés, la musique d'un régiment de la garde se faisait entendre, et complétait l'ensemble de cette minute heureuse. On compte en effet par minutes, depuis deux jours, les rayons de ce soleil, qui se montre et qui se cache, avec une coquetterie à désespérer les hommes les plus amoureux et les plus patiens !

Que me voilà déjà loin du château de Claremont ! C'est qu'aussi nous marchons, à pas comptés, et déjà l'émotion nous gagne, et nous allons en silence, cherchant les traces royales, sur les sables, sur les gazons. C'est un usage de l'Angleterre, lorsque le chef de la maison vient à mourir, de placer sur la façade de sa maison, dans un cadre noir, en losange, les armoiries de l'homme emporté par la mort, et, toute cette année de deuil,

l'écusson mortuaire est attaché à cette place ! Ainsi les Romains conservaient dans l'*atrium*, l'image des ancêtres, et quand venait quelque jour solennel, on portait à travers le peuple, ces images vénérées !—J'ai vu, non loin de Whitehall, sur les murailles de la maison de sir Robert Peel, l'écusson du maître ! On salue, en passant, la maison du grand ministre si l'on est un homme politique ; un simple artiste salue aussi ces murailles qui contiennent, entre autres chefs-d'œuvre, *le chapeau de paille* de Rubens !

Mais l'écusson de cette fille de France, noble fleur enlevée à ces jardins, cet écusson royal, chargé de porter les armoiries de la France, de la Belgique et de la maison de Bourbon, que vous découvrez tout d'un coup, sur cette muraille, exposé à l'intempérie de ces changeantes saisons, pauvre, seul, et nu comme une créature sans asile ; le contraste frappant de ces grandeurs, greffées sur ces grandeurs : ces lis de France éclatant soudain dans ce gazon anglais, la perte récente de la fille du vieux roi, qui fut le roi de notre âge mûr et notre dernier rempart contre les viles passions qui nous perdent et qui nous tuent, voilà certes un de ces spectacles inattendus, contre lesquels il est difficile de se roidir ! On s'arrête, on s'étonne, et c'est à peine si l'on ose aller plus loin.

Un perron de vingt-cinq à trente marches entourées d'une lourde colonnade vous mène à l'antichambre du château. La reine des Français était, en ce moment, agenouillée au petit autel qu'elle a dressé dans un salon du rez-de-chaussée ; elle entendait la messe que lui disait un prêtre de campagne. Autour de Sa Majesté se tenaient ses enfans et ses petits-enfans à côté de leurs

mères ; quelques serviteurs à genoux, complétaient cette réunion de tant de cœurs brisés. Rien n'est plus simple que cette chapelle : on a tendu sur les murailles, une toile verte, afin de voiler quelques portraits profanes ; même un de ces portraits, une princesse de la cour de Charles II, est resté en un coin, sans mouchoir et sans voile ! La reine priait, avec cette ferveur qui appartient aux passions même du ciel. Elle est vêtue à la façon des veuves françaises, et dans toute la rigueur de ce costume austère, où la laine noire prend la forme d'un linceul. Ah ! qu'elle est belle, de cette beauté qui vient de l'âme ! Et nous qui l'avons vue, hélas ! dans toutes les splendeurs de la majesté royale, heureuse et fière de tous les bonheurs, de tous les orgueils, jamais nous l'avons vue, à ce point grande et superbe ! Elle est semblable à ces têtes touchantes de l'école italienne, à l'aurore de la Renaissance, et l'on voit du premier coup d'œil, que cette mère, cette femme et cette reine, éprouvée et frappée à tant de reprises, s'est relevée sous la main de Dieu qui l'a frappée, et qu'elle n'a pas perdu l'espérance ! Elle a voulu demeurer forte en ces adversités surnaturelles, afin de jeter sur toutes les forces et sur toutes les graces qui l'entourent, cette majesté unie au malheur, qui brille d'un éclat irrésistible ! Elle est venue à moi, son humble sujet, et tout de suite, avec des paroles vivantes, avec cet accent qui porte si loin, de ce geste de commandement, de ce regard tout rempli de l'énergie des âmes fortes, elle s'est fait reconnaître une reine adorée, une femme admirée entre toutes ! C'est qu'elle a, en effet, la conscience de ses destinées accomplies ; c'est qu'elle est animée par le sentiment de son utilité ici-bas ; c'est qu'elle se sait nécessaire pour

l'exemple, pour l'encouragement et pour la consolation de tous les siens !

Elle se tenait sur le perron d'un escalier qui conduit au premier étage ; et ce costume lugubre, et ce visage serein, et cette parole austère dans une bouche qui sourit, et ces yeux qui ont tant pleuré, et ces mains, qui ont soulagé tant d'agonies, et ce cœur qui a tant prié, et ces genoux qui ont usé les dalles du temple, et ces bienfaits, répandus par une main prodigue, sur cette ingrate et chère nation, et le bonheur de dire à cet homme incliné, à cet écrivain obscur venu de France, tant de bonnes paroles si peu méritées...telle était cette audience royale, pendant qu'autour de la reine se pressaient ses enfans, attentifs à ses moindres paroles, et qui semblaient les confirmer toutes.

S. M. déjeune après la messe. A ses côtés sont assis M. le duc de Nemours et M. le comte de Paris, jeune enfant qui sera Marcellus ! De l'autre côté de la table avait pris place la princesse royale, Mme la duchesse d'Orléans ; à côté de M. le prince de Joinville, Mme la princesse de Joinville et Mme la duchesse de Nemours, veillant chacune sur leurs enfans bruyans et jaseurs. On eût dit un déjeuner au château de Neuilly le jour où le roi, où le *père*, retenu par ses grandes affaires, a fait dire qu'il ne viendrait que pour le dîner.

La conversation a été générale ; on a parlé beaucoup de l'Exposition universelle dans le palais de cristal, et vous eussiez vu, au moindre doute des victoires de la France, ces jeunes femmes et leurs jeunes enfans prendre en leurs belles mains la défense de nos industries et de nos beaux-arts. Avec quelle énergie elles proclamaient notre supériorité sur nos rivaux, et

comme elles étaient convaincues au fond de l'âme que nous étions les plus grands artistes et les meilleurs artisans de l'Europe ! A la bonne heure, un peu de partialité est bien permis à ces jeunes esprits sevrés de la France, et depuis si longtemps !

Après le déjeuner, dans un grand salon où se tient la reine, on a parlé de la France, et pas un mot qui ne fût une sympathie ; et si quelque reproche a semblé obscurcir cette causerie généreuse, ce reproche tenait aux plus vifs et aux plus sincères regrets de ces portes de la patrie absente, un instant entr'ouvertes et brusquement refermées par le zèle de tant d'amis maladroits ! Dieu merci ! je ne suis pas un homme politique, je suis quelque peu un poëte ; je n'écoute pas, je regarde, et je m'incline !

A une heure S. M. a demandé sa voiture pour aller à vêpres dans la chapelle française de Richmond. La reine part demain pour Bruxelles, où elle trouvera encore un tombeau et des petits-enfans, les deux cultes de sa vie !...Et quand on songe que cette sainte est forcée de faire un détour dans l'Océan, afin de ne pas toucher ces côtes de France, sa patrie adoptive et son royaume, devenues pour elle un écueil !

Nous avons traversé tout le parc de Claremont, et, par un chemin frayé à travers un océan de verdure, nous avons gagné à pied l'antique palais de Hampton-Court. Notre émotion était vive, et nous gardions le silence ; bientôt cependant le charme du voyage, la nouveauté de ces beaux lieux, la grâce enchanteresse de ces frais paysages, les souvenirs évoqués à chaque pas, nous eurent tirés de notre contemplation. Deux Français qui voyagent, à pied, dans une région étrangère, c'est une armée ; on s'étonne et l'on admire de compagnie ! et chacun se raconte ce

qu'il sait.—La maison que voici, perdue et cachée au milieu des arbres est la maison même où s'est recueillie, en ses colères inflexibles, lady Byron, la femme du poëte, indignée de porter ce grand nom. Dans ces murailles silencieuses, elle se venge de la gloire de son mari, et elle lui inflige le seul châtiment que redoutait lord Byron, le silence. Il est défendu de prononcer dans ces murs le nom de ce glorieux Erostrate, qui a brûlé le temple d'Ephèse, j'en conviens; mais avec les matériaux du vieux temple il s'est construit à lui-même, il a élevé à sa nation un monument plus durable que le marbre mêlé à l'airain. Vous aurez beau faire, Madame, et beau chasser le portrait de votre mari des murailles que vous habitez, et fermer votre oreille à ce nom qui a rempli le monde, autant que le nom même de Voltaire, il n'y a pas de silence possible avec ces renommées! Sur les ruines du monde, elles vivront! Lord Byron est absent de ce temple funèbre appelé Westminster... Il n'est pas une pensée qui ne conduise à la plus belle place, les restes du poëte absent; il brille à Westminster, comme brillaient par leur absence, aux grandes funérailles romaines, les images de Brutus et de Cassius.

On s'avance à travers ces campagnes fertiles, par la pluie et par le soleil riant et clair, par le *sourire mouillé* de cette paisible nature, jusqu'au château de Hampton-Court. Voilà, pour le coup, un reflet de Versailles! un reflet ancien, c'est vrai; mais aussi le palais de Henri VIII ressemble au palais de Louis XIV comme l'enfant à son aïeul, comme le jeune comte de Paris ressemble au roi Louis-Philippe. Le manoir de Hampton-Court est inscrit dans le livre de la *Conquête*, il a appartenu au cardinal Wolsey, qui en fit présent à son célèbre souverain Henri VIII.

Ne tremblez pas, je ne veux pas faire ici une description inutile. C'est une remarque à faire, on ne décrit pas bien ce qu'on a sous les yeux ; il faut à l'art de l'écrivain, comme au peintre, un certain lointain favorable à l'ensemble ; trop proche de l'œuvre représentée, il arrive que vous vous perdez dans les détails. Je n'essaierai donc pas de vous raconter ce vieux palais qui semble achevé d'hier, tant la conservation en est scrupuleuse et fidèle. C'est un des mystères de ce pays sage, où l'on conserve toutes choses, de ne pas connaître d'autres ruines que les ruines faites à plaisir. Dans cette patrie du respect universel, avoir vécu, c'est un motif pour vivre toujours ; on ne touche à rien, ni aux lois, ni aux mœurs, ni aux usages, ni aux monumens, à rien de ce qui a été. Ici, il n'y a pas de prescription ; c'est bon pour nous cette parole attristante, *que la prescription est la sauvegarde des sociétés !* Et puisque le roi conservateur devait mourir, loin de la France, il ne pouvait pas mieux faire que de mourir parmi le peuple conservateur par excellence. Ainsi c'est un vrai château, ce Hampton-Court, et les rois d'Angleterre n'ont pas eu à le retirer du néant, comme notre roi le palais de Versailles. La cour même n'a pas un brin d'herbe qui s'amuse à désunir ce pavé royal, où se mire en son élégance, une belle colonnade à demi athénienne, autant que l'Angleterre ait jamais été athénienne. Dès la première marche de l'escalier, commence cette suite non interrompue, de châteaux historiques. La mithologie et le drame se heurtent et se mêlent ! La Tamise épouse un dieu indien ; Amphitrite et Neptune invoquent les douze Césars (c'est trop) à leurs banquets ; le roi Guillaume et la reine Marie s'avancent, précédés de l'empereur Julien et de Proserpine ! Au

vitrail sont réprésentées les six femmes...les victimes de ce Néron du Nord, Henri VIII, et, non loin de ces têtes coupées, l'armoirie étincelante de leurs maisons ! La salle des Gardes est décorée de sujets militaires ; à côté de l'amiral Beaumont est placé le portier de la reine Elisabeth, le nain près du géant. Bientôt s'ouvre devant vous la *chambre de la présence du roi*, ce qu'on appelle encore *les grands appartemens* à Versailles ; et ces chambres de la présence du roi sont remplies des faits et gestes des rois d'Angleterre ; ils vous disent leurs batailles, ils vous racontent leurs amours. Tout le grand jeu de l'amour et du hasard est décrit *ad vivum*, sur ces murailles anglaises, et la pudeur nationale, dont on nous faisait autant de peur que du dimanche, n'en paraît nullement affectée. *En tout pays, c'est la beauté qui est reine,* s'écrie Euripide. Il y a aussi ce passage et le cri de cette nymphe.—Où vas-tu ? lui demande le poëte.—*Je vais*, dit-elle, *rejoindre Egée, fils de Pandion, et le mettre dans mes bras !*

Dans cette suite infinie de peintures, attachez-vous au nom et à l'image plus qu'au peintre ! Le nom est beau ; l'image est parfaite, fidèle, et souvent le peintre est un pauvre artiste affublé des plus grands titres de son art. Allons ! allons ! quoi qu'il arrive, inclinez-vous devant ces beautés et ces intelligences des âges qui ne sont plus ! Rendez les armes à ces beautés qui ont brillé, tout un long jour d'enivrement et de bonheur, et qui ont laissé...un sourire ! Ce Musée est un peu fait sur le modèle du Musée de Versailles. Notre roi y venait souvent ; ces murs lui rappelaient son œuvre interrompue ! son Panthéon de la gloire française ! son Versailles ! Il retrouvait dans ces murailles

imprégnées de royauté, de rébellion, de résistance, où retentit le bruit lointain des dogmes et des batailles en tout genre, je ne sais quel goût de vieux peuple vaillant et brave qui le charmait comme un parfum des temps passés, des temps français. Bien plus, il savait sourire, en chevalier courtois, à ces déesses que lui-même il n'avait pas chassées de Versailles, car il respectait, en vrai roi, jusqu'aux broderies du manteau royal, et jusqu'aux fleurs fanées de la couronne ! Ainsi vous avez pu voir qu'il vous nommait et vous reconnaissait à vos belles grâces, vous les beautés des anciennes jeunesses : duchesse de Portsmouth, duchesse de Richmond, duchesse de Cleveland, comtesse d'Ossory, comtesse de Grammont, et toi aussi fougueuse et volontaire Nelly Gwynne, bel orage aux yeux bleus, aux cheveux blonds, la terreur et l'amour du roi Charles, qui jette son sceptre à tes pieds !—Ça n'en finit pas, ce château de Hampton-Court ! Au dernier seuil des appartemens du roi commencent *les appartemens de la reine :* apothéoses, mariages, allégories, rencontres, ambassades, terres découvertes, traités de commerce, batailles gagnées, le camp du Drap-d'Or, les favoris et les poëtes, le duc de Buckingham et Robert Walpole. Quoi encore ? les meubles, les glaces, les lits, les paysages, les reliefs des maisons de plaisance ; et enfin, ô merveille ! digne certes d'un plus beau ciel et d'un jour plus favorable, ces merveilleux et authentiques cartons de Raphaël, sa pensée à demi naissante ! son trait indiqué ! son cœur ! son supplice ! sa fantaisie et ses méditations ! Rubens lui-même les proposa au roi Charles 1er,—sept cartons, les sept miracles de Hampton-Court !

Et cette féerie, et ce château, ces murailles où le passé et

le temps présent se donnent la main dans une étreinte fraternelle, sont contenus dans un jardin français planté sous Guillaume et Marie ; et vous pensez, si ces murailles ont été respectées, à quel point de force et de puissance se sont portés ces arbres, ces vignes, et ce labyrinthe de Crète où retentit parfois le grand cri : *Ariane, ma sœur !*

Entre deux ondées, ou plutôt d'une ondée à l'autre, nous sommes revenus par une suite de paysages (Bushy-park, un chef-d'œuvre de Lenôtre !) jusqu'à la douce colline de Richmond, en passant par Twickenham ; mais alors notre curiosité lassée, et nos yeux éblouis, et la fatigue, et la nuit qui s'avance, et l'orage qui gronde au loin, et les souvenirs de cette matinée glorieuse nous avaient jetés dans cette stupeur voisine du rêve ; on n'entasse pas en un seul jour plus de visions et plus de souvenirs !

Voilà mon premier dimanche à Londres, et fasse le ciel que j'en aie un ou deux, en toute ma vie, qui ressemblent à celui-là !

V.

Le Baise-main et le dixième bulletin—Le Palais de Westminster—La Chambre des Lords — La Chambre des Communes — L'apprentissage des hommes d'Etat—L'exposition de peinture — La chapelle de Whitehall — M. Mottez et le portrait de Madame la Duchesse d'Aumale — Les peintres Anglais — Architecture — Sculpteurs — M. Fontaine et M. Barry — Les métiers passent, l'Iliade *est éternelle—L'inutile, c'est le beau !—La Montagne de Lumière !—Et la France se montra, le septième jour !—Où prenez-vous l'Angleterre ? Où prenez-vous la France ?*

9 Mai.

Vous savez quelle est cette cérémonie intitulée *drawing-room ?* Elle remplace, avec certains avantages, ces bulletins furieux, sortis des fanges et des abîmes, qui portent si haut, en ce moment, la gloire et la sagesse du nom français. *Drawing-room !* Qu'est-ce à dire, et comme ces grands esprits vont sourire de pitié, lorsqu'ils pourront comparer cette fête de la royauté anglaise, au *dixième bulletin*, au *vrai* dixième bulletin qui tranchait, avec tant de bonhomie et de rage, toutes les difficultés et toutes les têtes ! Oh ! l'heureuse nation que nous sommes ! être décimée à chaque instant par la volonté de ces bandits, n'entendre que le bruit des

couteaux que l'on aiguise sur les places des révolutions ; assister au glas funèbre de ces *Quasimodo* de l'émeute ; et, pour nos jours de fête, nous contenter du frôlement des chaînes et du bruit des verrous...Telles sont les promesses du dixième bulletin ! Voilà, en ce moment, notre poëme unique ; voilà notre idylle printanière ; tels sont nos élégies et nos bergers :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis !

En attendant le vingtième bulletin, qui sera quelque chose de très rare, si la chose s'en va augmentant toujours (et c'est grand dommage, avouons-le, de nous être arrêtés en si beau chemin), je suis allé voir, avec mes yeux d'esclave, mon âme de crétin et mon esprit de courtisan, ce *drawing-room*, disons le mot enfin (avec la permission du dixième bulletin), ce *baise-main* solennel, à la face de la ville entière qui ne semble pas se douter, la malheureuse ! que ces hommages évidens à l'aspect de tout un peuple, et ces respects unanimes à la clarté des cieux, vont mettre l'Angleterre au ban des nations libérales, et rayer ce peuple lamentable du catalogue glorieux des peuples libres ! Encore si la reine avait soin de se cacher au fond de son palais, pour recevoir en grand mystère, ces hommages gothiques, ces hommages qui remontent aux premiers temps de la monarchie ! si elle avait au moins le bon goût, cette jeune femme, entourée à ce point des génuflexions de tant de peuples, de respecter un peu plus, ne fût-ce que par égard pour le dixième bulletin, le progrès

universel, le dixième bulletin pourrait fermer les yeux, et à toute force on tenterait de le fléchir ! — O dixième bulletin ! lui dirait-on, pardonnez à cette reine éblouie un vain reste de prestige dont elle rougit la première, et pardonnez leurs génuflexions à ces Anglais agenouillés ! Ils ne savent pas ce qu'ils font ! Ils n'ont pas compris, les malheureux, vos loyales espérances et vos innocentes promesses, ô dixième bulletin !

Mais non : la reine Victoria, en ces jours de salutations et d'audience publique, s'en vient, le croirez-vous, races futures ? en grand appareil, et sans respect pour le dixième bulletin, au vieux palais de Saint-James, et du haut de son trône, elle reçoit les respects qui lui sont dus ! Elle se glorifie hautement de ces têtes inclinées devant elle. Et quelle affaire ! tous ces courtisans stupides, tous ces esclaves maladroits, ces hommes et ces femmes, indignes de vivre, quand ils devraient avoir la pudeur de s'envelopper dans leur manteau couleur de muraille, et de se cacher comme s'ils allaient à un crime, les voilà qu'ils se montrent dans leur plus riche appareil, les hommes en grande tenue, et les dames en habit de cour ! Ils ont même la funeste habitude (est-ce possible ?) de se faire traîner, au pas, dans mille voitures à leur livrée et à leurs armes, afin que chacun puisse les voir, les reconnaître et les nommer en passant ! On dirait, à voir la beauté de ces chevaux, l'éclat des ces équipages, le nombre de ces valets armés d'un bâton, la poudre aux cheveux, le bouquet au côté, que ces insensés se complaisent à cette dégradation publique ! Ah ! crois-moi, secoue à la porte de cette ville, qui n'a pas de portes, la poussière de tes pieds poudreux ; voile ta face indignée, infortuné dixième bulletin ; ferme tes oreilles à

ces joyeuses acclamations, à ces glorieux murmures, aux fanfares éclatantes des *horse-guards* dans leurs trompettes d'or !

C'est un bon moment, et bien choisi, quand on a vu passer, au bruit des fanfares guerrières, dans cette mêlée admirable de toutes les beautés, tous les grands noms et tous les grands titres de la royauté, pour aller visiter le palais...disons mieux, le Capitole où se tient cette république de l'Angleterre, la Chambre des Lords et la Chambre des Communes ! L'incendie a dévoré, au mois d'octobre 1834, l'antique édifice échappé aux fureurs de la conspiration des poudres ;—et si vous demandez à un lord d'où le feu est parti :—La belle question ! vous dit-il, ce sont les Lords qui ont brûlé les Communes ! Quel que soit le premier qui ait brûlé, tout a brûlé, et le lendemain de l'incendie ces braves gens se sont entendus bien vite, afin d'élever à cette place incendiée un de ces monumens glorieux que l'âge présent transmet fièrement aux siècles à venir, en témoignage de sa force et de sa grandeur ! C'est une grande œuvre et conduite hardiment à ses fins, cette double maison où sont réunies, sans se confondre, les deux puissances de l'Angleterre ; et celui-là serait bien habile qui, pour l'avoir parcourue un instant, serait tenté de la décrire.

Ce monument, consacré aux Chambres des Parlemens, présente en façade, sur la rivière, mille pieds anglais. Il recouvre, sur un terrain de neuf arpens, une suite infinie de salles diverses qui prennent jour sur la mer, sur la rivière, sur onze à douze cours ! On pénètre en ces lieux, ou du moins on y entrera bientôt, par un vestibule semblable à une cathédrale et ce vestibule conduit à droite, à gauche, et de tous les côtés, dans toutes les parties de

ce vaste édifice.—Ici la Chambre des Lords tient ses séances,—et là, avant peu, entre ces murailles en chêne sculpté, la Chambre des Communes tiendra les siennes. Pour l'une et l'autre Chambre la division est la même : le même espace pour la double bibliothèque ; les mêmes salons pour les divers comités ; une salle commune est destinée à recevoir les membres des deux Chambres, quand les deux Chambres ont à s'entendre sur quelque point difficile ; on comprend, d'un coup d'œil, l'excellent développement et le merveilleux ensemble de ce vaste édifice, une fois qu'il sera complétement achevé et qu'on le pourra parcourir d'une tour à l'autre tour. Il est situé entre la Tamise et l'abbaye de Westminster ; entre le fleuve tout chargé de la fortune et des idées du monde moderne, et le vaste cimetière tout rempli des souvenirs et des enseignemens du passé ! Une statue en bronze, et de grandeur surnaturelle, semble veiller à la porte de ce sanctuaire, et la sentinelle est digne en effet de monter cette faction imposante : elle s'appelle George Canning !—Le nouveau bâtiment a déjà coûté 2 millions de livres sterling (50 millions de francs) ; il en faudra, au moins autant, pour l'achever. Et nous autres qui nous glorifions d'avoir mené à bonne fin, la sacristie de Notre-Dame de Paris, et d'avoir lestement payé le million *de francs*, que cela nous a coûté !

J'ai eu l'honneur de pénétrer dans l'enceinte même de la Chambre des Lords ! Figurez-vous une chapelle éclatante de tout l'ornement et de toute la richesse de la Renaissance. A la place de l'autel, et derrière une balustrade s'élève le fauteuil de la reine ! J'ai vu le fameux sac de laine où s'assied le chancelier ; figurez-vous un vaste canapé paré d'un drap d'écarlate. Partout,

aux plafonds, aux lambris, sur les parquets, entre le *lion* et la *rose*, dans ce pêle-mêle d'armoiries saxonnes et normandes, des Plantagenets aux Tudors, des Stuarts aux Brunswicks,—dans ce fouillis de bustes, d'emblèmes, de devises, de cris de guerre, d'ornemens, entre les douze fenêtres à l'est et à l'ouest, du comble au faîte, apparaissent l'histoire, le roman, le poëme, la chevalerie de l'Angleterre !—On trouverait difficilement un lieu plus propice à l'œuvre de chaque jour, dans un monument mieux disposé et plus complet. La pierre est une pierre française : elle vient de Caen, elle a été indiquée aux Anglais d'aujourd'hui, il y a huit cents ans à peine, par leur maître et seigneur, Guillaume-le-Conquérant, Guillaume-le-Bâtard, comme il s'appelait lui-même : *Ego Guillelmus cognomine Batardus!* L'abbaye de Westminster a été bâtie à l'aide de cette pierre du duché de Normandie, et l'on voit encore à Caen, sur la petite rivière, la brèche énorme d'où Westminster est sorti !— *Ubi Troja fuit !*

Des tailleurs de pierre, venus de chez nous, s'étaient chargés de faire de cette pierre, un marbre. On avait promis de respecter leur secret. Ils s'étaient enfermés dans une salle et l'on peut voir un grand pan de muraille, en effet, tout semblable à ces murailles des palais génois, que la douce pluie et le chaud soleil, la tiède haleine des siècles, font reluire comme autant de miroirs. La réussite était donc complète, et nos artistes ne demandaient qu'à poursuivre. On trouva malheureusement que cette transformation de la pierre en marbre coûterait trop cher, et la métamorphose en resta là.

Messieurs des Communes ne sont pas encore en possession de leur nouvelle salle, qui sera tout en chêne et d'un aspect

imposant. Ils se réunissent dans la vieille salle, dont on ne voudrait pas, chez nous, pour y tenir quelqu'une de ces assises où les grands coupables viennent payer le prix de leurs crimes. On entre en cette Chambre par un couloir obscur, et j'hésitais à entrer, savez-vous pourquoi ? Parce que c'était vraiment la première fois de ma vie que j'allais entrevoir une assemblée délibérante, et je tenais, comme un enfant tient à un jouet, à conserver cette heureuse ignorance. Il me semblait en effet que c'était chose assez rare, un enfant de la presse active, un *ancien* de la presse, qui n'a jamais respiré que l'air du Luxembourg, qui a vu tant des siens parvenir aux honneurs parlementaires, un homme, après tout, amoureux d'éloquence, et qui s'enivre de belles paroles comme il s'enivrait de vin d'Aï dans la coupe d'or de ses vingt ans, se rendre à soi-même cette justice qu'il a vécu, si complétement en dehors des colères et des violences, qu'il n'a même pas entrevu une seule fois l'enceinte où s'agitent les passions politiques...Et j'espère bien mourir dans mon impénitence, comme j'y ai vécu !

Toutefois (le peu d'instans que j'ai passé dans la Chambre des Communes ne peut pas me compter, j'imagine), soit que mon peu d'habitude ou que mon inclination rebelle ait dérangé l'effet d'un spectacle nouveau pour moi, je me suis senti fort peu intéressé par cette réunion de législateurs, le chapeau sur la tête dans toutes sortes de postures malséantes, et prêtant une oreille inattentive à je ne sais quel discours monotone ! On eût conduit en ce lieu le Chinois de l'autre jour, on lui eût dit : "Vous voyez ces braves gens, à demi couchés sur leurs banquettes, dans ce sombre réduit, eh bien ! ces gens-là sont occupés en ce

moment des affaires et des intérêts de l'Angleterre ; à coup sûr ce Chinois ne saurait que dire et que penser ! A moins, cependant, que la grandeur de l'entreprise ne soit encore agrandie et relevée par le sans-gêne apparent des entrepreneurs. Un peu de vapeur, et le temps est vaincu ! Un brin de salpêtre, mêlé, *selon la formule*, à un brin de soufre, et les plus hautes citadelles tombent écrasées ! C'est une chose assez glorieuse, ce me semble, pour un pays comme l'Angleterre, d'être gouverné avec aussi peu de cérémonie, et moins de bruit, à coup sûr, que s'il s'agissait de réparer quelque éboulement dans quelqu'une de nos trente mille communes, ou de tout autre débat de même importance dans un conseil municipal.

Ce qui m'a le plus frappé à cette Chambre des Communes, ce sont de jeunes législateurs de dix ans, plus d'un Pitt en herbe, et plus d'un Canning en fleur, assis sur les hauts siéges et commençant de si bonne heure, les pauvres petits ! leur éducation politique. A cet âge si tendre ils ont déjà l'intelligence de ces grands débats, ils en comprennent la portée ; ils savent que le devoir de leur naissance, dans une patrie ainsi faite, sera plus tard de la défendre avec le zèle, l'énergie et le talent des chefs légitimes d'une société qui ne veut pas mourir, emportée à l'abîme par les commissaires de l'émeute, et traînée dans tous les hasards par les politiques du carrefour ! Dès l'aurore et dans leurs berceaux, ils ont entendu retentir la voix qui dit : *Souviens-toi que tu es né pour le commandement !*

Tu regere imperio populos, Romane, memento !

et de bonne heure ils obéissent à cette voix salutaire. Telle

était au reste l'opinion de Cicéron lui-même. Il ne croyait pas, ce grand homme, aux révolutions pour enfanter des hommes d'Etat ; il ne croyait pas qu'à certaines heures de la vie agitée des peuples, ces peuples en démence verraient surgir du fond des antres, des clubs et des cavernes, une foule de Catons, de Curius, de Scipions, de Fabricius, de Lælius ; souvent, au contraire, il avait à la bouche ces bonnes plaisanteries d'une comédie de Mævius : "Pourquoi, demande un des interlocuteurs du poëte comique, un si grand établissement est-il tombé, si bas, en si peu d'heures?—Parce que, dit l'autre, un si grand établissement a été envahi, en si peu d'heures, par des insensés et des hommes d'Etat improvisés la veille : *proveniebant oratores novi, stulti, adolescentuli !...*" Il se moquait agréablement des ardélions de la politique, de ces affairés qui font si peu, de ces vantards qui disaient à Paul-Emile : "C'est à nous que l'on doit la tranquillité et le calme.—Oui, répondait Paul-Emile, et à coup sûr ; car si vous n'aviez pas insulté et renversé la paix publique, je n'aurais pas eu l'occasion de la rétablir."

C'était donc pour parer aux désastres des gouvernemens improvisés par des orateurs éclos le matin même, que le père prévoyant de la patrie désignait aux jeunes gens de son temps, le Sénat même comme la meilleure des écoles :—Que tout jeune homme, disait-il, s'habitue à ces combats dans lesquels il doit prendre sa part : *Fiet certaminis, cui destinatur, frequens spectator.*

N'oublions pas de le dire ici, l'architecte illustre du nouveau palais que l'Angleterre élève à ses législateurs présens et à venir, a fait leur bonne part aux peintres et aux sculpteurs de sa patrie. Il a placé partout des piédestaux ; il a ouvert des cadres sur

toutes les murailles ! Il a prodigué l'occasion à qui saura s'en bien servir, et certes voilà des chances qui ne viendraient pas à nos artistes ; à M. Ingres, à M. Paul Delaroche, à M. Scheffer, à M. Eugène Delacroix, à M. Flandrin, à ces maîtres oisifs, faute de travail, qui demandent à combattre à la clarté du jour ! Malheureusement il est douteux, si l'on en juge par la présente Exposition des peintres modernes à Londres, que les peintres de l'Angleterre se montrent dignes de la décoration des nobles murailles de Westminster. Cette Exposition de peinture s'est ouverte avant-hier, et naturellement elle a été inaugurée par la reine ; on y voit beaucoup de choses, et peu de tableaux dignes d'un vrai peintre ; M. Macnee, M. Baxter, M. Maclise, sir E. Landseer, M. Westcott, M. Scott, M. Faed ont envoyé des portraits, des tableaux de genre et des tableaux d'histoire ; mais couvrir ces nobles murailles de peintures dignes de ce glorieux monument, voilà la peine ! En revanche, ils excellent dans l'aquarelle et dans la miniature : Mme de Mirbel et M. Vidal dominent sur toute la ligne ! Or on ne fait pas de mignardises sur les murailles du palais de Westminster ; il y faut d'autres forces et d'autres puissances. On voit à Whitehall, dans le palais même, un plafond de Pierre-Paul Rubens ; sur ce plafond éclatent en mille beautés, la couleur et le soleil de cette palette illustre. Ce plafond merveilleux a vu passer bien des fêtes de la royauté et de la jeunesse : on y dansait jadis, on y prie aujourd'hui ; la salle de bal est devenue une chapelle...et la chapelle a conservé précieusement le chef-d'œuvre peu vêtu de Rubens ! Voilà l'exemple à donner aux murailles de Westminster ; elles attendront longtemps encore, si elles veulent un peintre anglais qui soit à la hauteur du monument.

A cette Exposition de peinture on remarque plusieurs artistes français. Notre compatriote, M. Mottez (on lui doit, à Paris, les très belles fresques de Saint-Germain l'Auxerrois) a envoyé deux toiles charmantes et bien dignes de sa renommée. Il avait exposé, l'an passé, un très beau portrait de M. le duc d'Aumale, et M. le duc d'Aumale a voulu avoir, cette année, le portrait de sa duchesse, et de son jeune fils, le prince de Condé. C'est la première peinture qui frappe vos regards à l'instant même où vous entrez dans ce lieu choisi, que l'on peut appeler *le Salon carré* de ce Louvre en bien petit.—L'autre portrait de M. Mottez représente une jeune femme d'Angleterre, demi-vêtue et jolie à ravir, et chacun de s'arrêter devant ce portrait charmant.—Plusieurs autres tableaux portent des noms français, des noms aimés chez nous, et à bon droit : Edouard Dubuffe, l'auteur de *la Dame rose* à notre pâle Exposition de cette année ; M Alfred de Dreux, qui fait tout ensemble le portrait de l'homme et du cheval ; M. de Haussy, un bon peintre d'aquarelles ; M. Ary Scheffer lui-même ; et comme il eût bien fait d'envoyer à cette Exposition de Londres cette brillante et jeune composition que vous avez vue naguère, représentant, ici la vertu austère en son voile un peu roide, et là la jeunesse complaisante et sans voile, jeunesse aux cheveux d'or, la petite-fille de ce *Willelmus Rufus*, le Guillaume-le-Roux, un des premiers rois de l'Angleterre ! On eût applaudi bien fort à ce tableau de M. Ary Scheffer.

Parmi les portraits et les bustes de cette année, on remarque plusieurs images qui tiennent à l'histoire de ce temps-ci : l'archevêque de Cantorbéry, le vicomte de Ponsonby ; un très joli portrait de miss Bertrie, par M. Baxter ; un bon et solide

portrait de M. John Wilson, professeur de philosophie à l'Université d'Edinbourg ;—un portrait du duc d'Argyll, de lord Brougham,—homme éloquent à la Chambre des Communes, son éloquence éperdue s'est arrêtée au seuil de la Chambre des Lords. Qui donc encore ? Sa Grâce la duchesse de Manchester, Wordsworth le poëte, le feld-maréchal marquis d'Anglesey, en grand uniforme ; la belle comtesse d'Oxford, lady Helena Newnham.—Les aquarelles et les miniatures vous représentent en grand nombre, ces beautés à part du monde anglais que l'on entrevoit à peine à l'ombre naissante de ces grands parcs. Winterhalter, adopté à la cour de la reine Victoria comme à la cour du roi Louis-Philippe, a donné le signal à ces miniatures, à ces dessins, à ces pastels. C'est là, encore une fois, la partie importante et charmante de cette Exposition. Les jolies têtes ! les beaux sourires ! les longs cheveux ! les grands yeux, un peu trop grands : où est le mal ? Ces femmes sont belles et bien vêtues ; elles ont l'ornement et la parure : elles aiment les fleurs, les bijoux, les beaux meubles. M. Thorburn nous a montré, dans un cadre étincelant, la vicomtesse Melbourne ; sir W. Ross a représenté la petite princesse royale d'Angleterre en odalisque, un turban à sa tête, des perles à ses pieds, des perles à ses mains ; M. Lock et M. Haag, M. Bertocq, autant de fraîches palettes, dignes des jardins et dignes des consuls. Il faut applaudir, et beaucoup, des *Paysans russes*, par M. Yoon : c'est la vérité même.

On écrirait un feuilleton rien qu'avec le salon d'architecture. On voit qu'en ce moment les architectes anglais sont à l'œuvre ; ces dessins et ces plans respirent le travail plus encore que

la fantaisie : églises, maisons, hôpitaux, chapelles, châteaux, cottages, manoirs, jardins des divers comtés, hôtels, théâtres, tombeaux, clubs, chemins de fer ; l'Angleterre est riche : elle bâtit, elle répare. Des villes entières, à Londres même, semblent éclore sous le souffle puissant de la paix : les architectes anglais sont vraiment des maçons, des serruriers, des menuisiers, pendant que les nôtres sont réduits à l'état brillant, mais inutile, de poëtes et de rêveurs !

On peut remarquer, dans la galerie où gît la sculpture (*hic jacet*, c'est le mot), que la plupart de ces bustes, qui restent chez nous à l'état de plâtre brut, et c'est tout ce qu'ils valent d'ordinaire, reçoivent ici les honneurs, peu mérités, d'un marbre solennel. La statuette et le médaillon, dignes compagnons de ces bustes bourgeois, remplissent suffisamment l'office du buste pour la plupart des visages qu'ils sont destinés à représenter.— Quelques grandes figures se montrent çà et là dans un modelé quasi-académique ; en tout ceci l'on trouvera difficilement l'artiste destiné à parer de ses marbres, le nouveau Westminster.

Voici ce qui m'est arrivé, comme je sortais de ce double palais de l'autorité anglaise. Un homme regardait ce vaste monument dans une contemplation sérieuse. Cet homme avait le regard, la cravate, l'habit et le chapeau de M. Fontaine, l'architecte et l'ami du roi des Français, qui l'appelait son confrère...*Sic ora ferebat!*—Ne serait-ce pas là, dis-je à mon guide hospitalier et bienveillant, l'architecte de votre nouveau Westminster ?—C'est lui-même, me dit-il, c'est le savant M. Barry.

Vous le voyez, je vais au pas, et je tourne tant que je peux autour du palais de cristal ! On a beau faire, on a beau dire,

l'effet de l'Exposition commence à peine ; nous avons le temps d'attendre que les nations s'y rendent en foule et nous fassent partager, à nous autres historiens à la suite des peuples, cette émotion vivante dont l'influence est si grande sur le jugement de l'écrivain. Les plus habiles à juger une pièce de théâtre, et permettez-moi de me mettre au nombre de ces habiles, si vous les convoquez à une répétition générale et dans l'absence complète du public : *umbratilis exercitatio*, dit l'orateur romain, ceux-là hésitent, ils se troublent, ils attendent, pour porter leur arrêt, que le vrai juge arrive, dont après tout ils ne sont que les greffiers. A plus forte raison, s'il faut se rendre compte de l'œuvre universelle du genre humain. Voilà un drame, l'Exposition, qu'il sera bien difficile de saisir dans son ensemble et de raconter dans ses détails ! On se promène dans ces divers royaumes, comme se promènent les ombres, dans un dialogue de Lucien ! On mène une vie errante, à travers ces royaumes, ces déserts, ces sables, ces charbons, ces fumées, de l'utile à l'agréable, et de l'agréable à l'inutile : la chose inutile, qui restera toujours l'œuvre par excellence de l'homme et du bon Dieu ! Prenons pour exemple l'*Iliade* et ce diamant, fils du soleil, intitulé le Koh-i-nor, c'est-à-dire *un monde de lumière !*

Avec l'*Iliade* éternelle, la Grèce, à jamais triomphante, se passera jusqu'à la fin des siècles de l'honneur d'avoir inventé des machines pour habiller des peuples qui sont morts. Avec le Koh-i-nor, le plus beau fleuron de son diadème, l'Orient se peut bien passer de la gloire d'avoir inventé la machine à filer le lin et à décortiquer les pois. Disputez-vous, nations rivales, à qui possède le plus grand *outillage* de l'univers, à qui fabrique au plus bas

prix, le drap et l'indienne; arrivez à la bataille ardente et retentissante des enclumes et des marteaux : Imphi, Fourchambault, Creuzot, Saint-Etienne, contre Manchester, et luttez entre vous, à qui travaillera le mieux et à plus bas prix, pour ce terrible consommateur, l'homme million et milliard; d'autres générations viendront, qui prendront en pitié votre humble vapeur, vos humbles métiers, vos petites forces, et vous rendront les mépris industriels que vous avez accordés à vos pères. Cependant, après quatre mille années, le monde, oublieux de nos petites théories, de nos petites statistiques, de nos petits arrangemens avec la matière brute et le travail qui la fait valoir, se redira l'histoire de la belle Hélène et du berger phrygien au sommet de l'Ida. Encore bien des siècles, et les couronnes royales, et les épées guerrières, et les beautés superbes, rêveront *la montagne de lumière*, le Koh-i-nor !

Ce *produit* de l'Orient, le Koh-i-nor, semblable à l'Angleterre elle-même, en ceci que sa base est un charbon, est placé sur un socle mécanique, une sensitive de socle, à ce qu'on dit, qui doit, au premier souffle, traiter son précieux dépôt comme la baleine a traité le prophète Jonas ! Au-dessus du Koh-i-nor est posé un globe en *cristal* (un autre mot à la mode), et le globe en cristal est posé dans une cage de fer doré, mais forte et solide. A toutes ces précautions est ajoutée une surveillance de nuit et de jour ; on n'en ferait pas tant, certes, pour une chose *utile*, et l'on aurait grandement raison.

Approchez-vous et regardez ! La *montagne de lumière* est, dit-on, le plus gros diamant qui ait brillé à la couronne d'un peuple ; malheureusement, il y un *si* pour le Koh-i-nor comme

pour toutes les choses humaines.—*Si* le Koh-i-nor n'était pas tombé entre les mains d'un lapidaire maladroit, il serait en même temps le plus gros et le plus beau diamant du monde.—Il y a cependant un diamant sans *si*, le sans *si*, ou le *Sanci*, nous l'avons vu naguère resplendir en mille feux sur le front de Mme Paul de Demidoff, et jamais, que je sache, le diamant de Charles-le-Téméraire (c'est le même) n'avait orné une plus noble tête.....Pourtant le *Sanci* lui-même a un *si*.—Quelle œuvre divine, en effet, *si* le Sanci était aussi gros que le Koh-i nor !

Et les curieux et les savans, et les hommes graves, et les femmes futiles, attirés les uns et les autres par l'attrait de tant de fortunes entassées dans cette petite étoile terrestre, arrivent autour du gros diamant comme le papillon arrive au flambeau, et l'alouette au miroir ! En vain les plus rares produits que cache la terre en ses entrailles, ou qu'elle mûrit à sa surface, appellent l'attention du visiteur ; en vain la chimie étale ses découvertes, en vain les plantes du globe racontent leur puissance, en vain l'Océan obéit à ces forces, en vain les manufactures obéissent à l'outil : rien n'y fait. Les vingt-cinq ou trente mille visiteurs de chaque jour (la belle affaire !) jettent à peine un regard distrait sur l'architecture navale et sur l'architecture mécanique. Que leur importent les armes, les équipages, les charrues, les compas, les horloges, les pianos et les harpes, les cotons et les cordages, la laine tissée et la laine filée ? ils n'ont des yeux que pour la *montagne de lumière !* entourée de ses deux satellites : *Sic fratres Helenæ, lucida sidera !*

Le Koh-i-nor ! on n'a des yeux, de l'attention, de la curiosité

que pour le Koh-i-nor ! Que me parlez-vous des soieries et des velours, des tissus de lin et des tissus de chanvre, des peaux et des fourrures, des plumes et des cuirs, et de toutes ces vulgaires choses, tissées, filées, imprimées, foulées, feutrées, reliées, quand nous avons sous les yeux, ce chef-d'œuvre de l'Orient pour lequel tant de peuples ont donné leur vie, et tant de rois ont perdu leur couronne ! Ai-je le temps de m'occuper de vos broderies et de vos dentelles, de vos manteaux et de vos habits, de vos couteaux et de vos fourchettes, de vos faïences, de vos porcelaines, de vos poteries, de vos tentures ? Laissez-moi adorer, à mains jointes, le Koh-i-nor ! Il a tout, la beauté, la grâce, la force, la faveur ; il est le plus riche produit du monde ! On l'a adoré longtemps ; il était un des yeux du veau d'or ! Il s'est enivré d'ambroisie et de licence à la coupe de Cléopâtre, et il a résisté vaillamment à ce volcan où la perle disparaissait comme une vapeur ! Par grâce et par pitié, laissez-moi à ma contemplation ! Un autre jour, peut-être, à nos heures, nous accorderons un coup d'œil à ces pauvres petits matériaux avec quoi se bâtissent les temples des dieux et les palais des rois : le marbre et l'ardoise, le ciment et le porphyre, la pierre et la brique ; en ce moment de rêve et d'idéal, je ne vois et je ne veux voir que le roi des étincelles d'ici-bas, le Koh-i-nor !

Si le public ne parle pas ainsi, il agit ainsi ; alors enfin, dans l'intervalle,—ô miracle !—éclate et se révèle, en merveilles inespérées, inattendues, cette France un peu trop lente à se montrer. La voilà, enfin, cette merveille qui nous apparaît dans toute sa splendeur.—Ah ! reine adorée, que vous avez attendu longtemps, avant de déchirer les voiles qui couvraient votre

beauté ! La voilà donc ! c'est elle ! Elle se montre aux peuples, elle sourit, elle marche, *et vera incessu patuit Dea !*

C'est un miracle, et ce miracle a deux jours de date, et déjà nos espérances se relèvent, notre cri de triomphe nous revient, notre drame est en belle lumière. On demandait : Où se tient la France ? Eh bien ! la voici enveloppée dans ses tissus, parée de ses dentelles, ornée de son diadème de fleurs, un pied sur l'enclume, un pied sur le velours, la main à toutes les œuvres viriles, à toutes les œuvres élégantes. Je ne saurais vous dire en si peu de temps, dans l'espace qui sépare hier d'aujourd'hui, avec quelle fureur enthousiaste nos mécaniciens, nos forgerons, nos tisseurs, nos doreurs, nos fouleurs, nos imprimeurs, nos orfèvres, nos luthiers, nos joailliers, nos mineurs, nos fleuristes, nos jardiniers, nos dentelles et nos indiennes, nos draps et nos fers, nos orgues et nos vitraux, nos verres et nos toiles, nos magots et nos dieux, nos fumiers et nos parfums, toutes nos forces et toutes nos grâces, hésitantes un instant, se sont mises à entrer dans cette lice éblouissante, où déjà se murmuraient tout bas mille tristesses incroyables, et l'on salue avec transport cette Jérusalem nouvelle,

Qui sort de ces déserts brillante de clarté !

Écoutez ! Saint-Etienne arrive, Mulhouse éclate, Paris se révèle ; Lyon, qui se cachait pour éviter la poussière du premier jour, Lyon nous apparaît dans ses plus précieux et ses plus rares ornemens ; en même temps le bois et l'ébène, l'or et l'argent, le cuivre et le fer, l'étain et le bronze, embellis, domptés, obéissans, marchent en bataille rangée à la conquête, et chacun de s'étonner de cette furie. A la bonne heure : il était temps !

A dater de ce moment, et seulement de l'heure que voici, la bataille commence, sérieusement, entre les deux grands peuples industriels : la France et l'Angleterre sont vraiment aux prises. C'est l'histoire de Marengo : à trois heures, la bataille était perdue ; elle était gagnée à quatre heures ! Par les terreurs cachées dans les premières pages de ce récit, le lecteur peut juger de la sincérité de notre joie et de notre orgueil.

Donc, soyez fières, ô nations ! avancez hardiment l'une contre l'autre, et tirez un profit égal de vos victoires et de vos défaites ; soyez fières, ô nations !

Soyez fières, et cependant soyez modestes, car voici une anecdote qui suffirait à faire rentrer en elles-mêmes les superbes pensées : l'anecdote est singulière ; elle engage les deux nations à la même humilité, et je la raconterai très simplement.

Des pêcheurs de Boulogne, il y a quelques jours, un matin, ont été hélés par une frégate...une frégate ; ils ont obéi à cet ordre souverain ; et savez-vous la question qui fut faite par cette frégate à ce bateau pêcheur ?

— Où prenez-vous la France ? demandait le gros navire au bateau pêcheur.—Où prenez-vous l'Angleterre ? Ainsi je pourrais demander, moi qui vous parle, Regent Street ou Regent's Park !

La frégate était un navire turc, un vaisseau amiral, monté par Mustapha, capitan pacha ; elle portait à Londres M. Mussurus, ambassadeur de Turquie, et avec M. Mussurus la paisible industrie de ce pays du soleil !

Où prenez-vous la France ?...L'étrange question ! A quoi donc cela peut-il servir de jeter au monde tant de révolutions

et tant d'émeutes, tant d'incendies et tant d'évangiles, tant de misères, tant de menaces, tant de ruines et tant d'exils, pour qu'un amiral demande...Où est la France ?

Où prenez-vous l'Angleterre ? Autre question non moins étrange, à l'heure de ces splendeurs ; où prenez-vous ce point unique, ce lieu choisi, cette terre solide, ce peuple à l'abri des révolutions ? Où prenez-vous ce bon sens, cette volonté, cette fortune, cette majesté ?

Soyez humbles, soyez modestes, soyez sages, ô nations !*

* A ce propos nous avons reçu une lettre, où il est dit que l'on avait pris le bateau pêcheur pour un pilote. Nous sommes, du reste, tout à fait de l'avis de notre honorable correspondant, quand il parle de son Excellence l'amiral Mustapha, en ces termes :

" Car, il faut que vous le sachiez, Monsieur, avant d'avoir été promu au grade d'amiral, Mustapha-Pacha, que vous prendriez pour un véritable anglais si vous l'entendiez parler, a fait ses études et parfait son éducation en Angleterre, cette terre solide dont votre feuilleton lui fait bénévolement chercher la situation géographique ; il a pendant nombre d'années servi comme officier dans la marine royale anglaise, et fait en cette qualité plusieurs voyages en Amérique et aux Indes ; enfin, à son retour à Londres, il a subi ses examens avec tant de succès et d'éclat qu'il a obtenu les plus pompeux éloges et le grade d'officier supérieur de marine. Il ne saurait donc en aucune façon avoir adressé les deux fameuses questions : Où prenez-vous la France ? Où prenez-vous l'Angleterre ?

" L'amiral Mustapha-Pacha ne commandait pas la frégate, il n'était à bord que comme passager, chargé d'une mission particulière à Londres ; il n'était même pas sur le pont au moment de la rencontre du bateau pêcheur."

VI.

L'Exposition vue à travers l'orage—Les divers Royaumes de l'Industrie — L'inventaire — Les portes du Baptistère à Florence—Le Cabinet des Rois!—La Toilette des Reines!—Les Machines au travail—La naissance du journal en Angleterre—Les premiers journalistes Anglais—Sèvres—La Chapelle.

12 Mai.

Je veux, cette fois, raconter l'Exposition comme je l'ai vue, à travers un nuage et de la façon la plus pittoresque! En vain j'entends d'ici retentir à mes oreilles peu charmées la grande accusation d'anglomanie: il faut bien qu'il y ait au fond de mon enthousiasme et de ma joie un certain coin de vérité, puisque me voilà enchanté, même du nuage et de la pluie à torrens! En vain me voudrait-on persuader que j'appartiens, comme tant d'autres de mes compatriotes errans à Londres, au spleen, le plus méchant des dieux infernaux; je puis répondre comme ce héros de Shakspeare, que si je suis triste, c'est sans le savoir: "Ma mélancolie est vraiment une mélancolie originale; elle est formée de plusieurs ingrédiens extraits des plus charmans objets!" et véritablement je m'accommode à ce point au métier de faiseur

d'*extraits élégans*, qu'il me semble que je n'ai fait que cela toute ma vie ! Après tout, où est le mal de s'accommoder volontiers aux usages, aux habitudes, aux opinions, aux préjugés, aux volontés du pays dont on est l'hôte, en passant ? Il n'y a que le prince de Danemark qui puisse dire (encore le dit-il en se moquant) : " Vous et moi, mon maître, nous ne sommes pas faits pour nous tenir dans le cercle étroit des mœurs d'un royaume ! " Certes, les voyageurs, les historiens, les politiques, s'épargneraient bien des peines inutiles, s'ils consentaient tout bonnement à se contenter des mœurs du pays qu'ils visitent, ou à ne pas quitter le pays dans lequel ils sont nés.

Ici, il faut s'accommoder de tout, et même de la pluie ! Elle tombe, à la bonne heure : elle a frappé des têtes plus hautes que les nôtres ! Il faut compter avec la pluie et le brouillard, quand on visite ces *rivages où la Tamise contemple avec orgueil les monumens de Londres*, comme disait Monsieur Pope, et je ne sais rien de plus niais que de se fâcher contre l'impossible. Aujourd'hui donc, par le froid et le brouillard, je me promenais dans le palais de cristal, et j'admirais cet entassement de confuses merveilles. On a beau venir en ce lieu tous les jours, et procéder par ordre et par royaume, aller d'un peuple à un autre peuple, passer de l'Occident à l'Orient, traverser les Océans, franchir les montagnes, parcourir le désert, et s'arrêter à chaque ville célèbre, dans ce parcours de l'univers en travail, il arrive toujours qu'à telle latitude, au penchant de ces cordillières, au courant de ce fleuve, au flot de cette mer irritée ou pacifique, on s'arrête, on hésite, on se demande : Quel est ce peuple nouveau, et quelle est cette caravane inattendue ?—C'est si grand, le

monde en ce résumé, quand toutes les causes sont supprimées, et que l'effet seul est sous vos yeux !

Je cherchais donc à me retrouver, à me reconnaître à travers ces nations, moi, l'humble pèlerin de leurs sueurs et de leur génie, et peu à peu, à certains signes, je retrouvais le chemin que je m'étais tracé la veille ! Ainsi je reconnais la Russie à ses dépouilles opimes, à l'excellente odeur de ses cuirs, chers à la race honorable des amateurs de bons livres.*

Je reconnais l'Orient à son or, la Suède à son fer, les Etats-Unis à leur solitude ambitieuse, la Suisse à ses jouets, l'Allemagne à ses retards, l'Angleterre à sa hâte immense, la France à cette élégance des moindres détails, la Belgique à cette habile et savante imitation qui est une part de son génie ! Et, rassuré à chaque pas, je poursuis mon chemin à travers ces machines et ces feuillages frémissans, très heureux et très fier de m'assurer, par moi-même, que la nature entière est une forge, un métier, un jardin ! Tout à coup la nuit profonde envahit le palais du soleil ; le nuage, qui menaçait dès le matin, éclate et tombe en torrens ; on n'entend plus, sur ces milliers et ces millions de vitres sonores, que les millions et les milliers de gouttes bruyantes de cette eau furieuse...un déluge au dehors, un élysée au dedans ! A nos pieds, le calme et la paix, des arts utiles et des beaux-arts ; sur nos têtes, l'ouragan et la fin du monde ! C'était

* A la fin du mois de mai S. E. le Prince de Demidoff apportait à l'Exposition de Londres, les plus rares et les plus exquises merveilles de ces mines célèbres auxquelles il a su donner à force de zèle, d'activité et de travail, un développement incroyable, et qui va grandissant toujours.

là un de ces contrastes irrésistibles que les poëtes ont cherché si souvent dans leurs poëmes : *Quam juvat immites ventos audire !*

L'artiste—c'est son droit—profite de toutes choses ; pas d'accident qui ne lui serve et dont il ne tire un effet utile à son art. J'ai donc mis à profit cet orage, et j'ai fait ma revue à la lueur vacillante de ce demi-jour.—Ainsi vue, il faut dire que l'œuvre est belle, d'une beauté surnaturelle : on dirait de quelque ville endormie, et disparue, il y a longtemps, sous la lave...Une fortune, un hasard nous a fait retrouver cette ville enfouie, et à chaque pas que nous faisons dans ces ténèbres à demi éclairées, nous nous demandons : Quel était ce peuple qui vivait, qui travaillait, qui régnait sous ces voûtes, pareilles au temple d'un dieu?—Quelle nation habitait cette oasis ?—Ce peuple aux génies si divers était-il païen ou croyant ? fils de Jésus-Christ ou de Mahomet ? Appartenait-il à Voltaire ou à saint Paul, à Martin Luther ou à Newton ? Quelle était cette civilisation avancée à ce point incroyable, qui rend les hommes pareils à des dieux ? A quelles lois, à quel sceptre absolu, à quelles licences appartenait cette nation aux mille têtes que la trompette d'airain aura surprise au plus beau moment de son travail de chaque jour ?—Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre, autant de problèmes sans solution !...On a retrouvé si facilement les origines de Pompeïa et d'Herculanum !

A mesure que tombaient la pluie et les ténèbres au-dessus de ces cinq parties du monde, vivant à la sueur de leur front, je cherchais à saisir quelques-unes des faces de ce vaste poëme du travail humain, afin de pouvoir raconter au moins *l'argument* de

ces chants si divers ; j'entrevoyais dans le lointain, ces colonnes massives, ces flèches élancées, ces cathédrales, ces forteresses, ces hautes montagnes, ce Mont-Blanc, ces Pyrénées ! Je voyais briller encore, au milieu de cette nuit profonde, les buffets chargés de vaisselle d'argent, les toilettes chargées de bijoux d'or ! Je pénétrais à la façon d'un homme qui marche dans la ville abandonnée, au milieu de ce luxe intérieur dont personne n'a l'idée, quand il n'a pas été le témoin de cette obéissance absolue de toutes les grâces et de toutes les parures de la création divine. Entrez avec moi ! La maison est déserte ; les habitans se sont enfuis, abandonnant à qui veut les prendre, leurs meubles et leurs effets les plus précieux !—Entrez ! Voici l'appartement des rois et le salon des reines ! Le roi peut venir, tout est prêt !—L'appartement est tendu des plus riches tapisseries ; vous foulez aux pieds les tapis splendides ; le bureau de S. M, est chargé de papiers ; la bibliothèque regorge de livres, de bois le foyer, de tableaux la muraille, de statues le perron, la cour et le jardin ! Voyez-vous, dans ces appartemens dorés, ces fauteuils semblables à des montagnes, ces canapés qui invitent au repos, ces lits au sommeil, ces tables chargées d'argenterie plate et montée, ces parquets aux armoiries du maître, ces solives à son blason ? L'art, et le goût, et la fortune intelligente n'ont rien oublié de tout ce qui pouvait charmer les yeux et flatter les sens d'un mortel ! Des nations entières se sont appliquées à fabriquer une étoffe ; des hommes ont veillé et cherché, vingt ans, pour trouver cette nuance à cette couleur ; on a poussé le luxe à ce point incroyable, que les portes fameuses de Ghiberti le Florentin,—*les portes du Paradis !* s'écriait Michel-Ange en son enthousiasme

éclatant, réduites à la taille d'un roi, vont servir d'entrée au cabinet où se tiennent ses conseils. Les portes du bapistère de Florence ici posées, est-ce possible ? ce chef-d'œuvre tout en bronze et dans une telle ressemblance, qu'à l'aspect de ces drames divers, vous retournez la tête, espérant que vous allez voir *le Dôme*, à sa place éclairée !—Ici, à Londres, entre le Koh-i-nor et deux blocs de houille, *les portes du baptistère !* Ghiberti lui-même, dont j'aperçois la tête, encadrée dans son œuvre, semble nous demander quel est cet endroit inconnu où l'a poussé la fortune ? Depuis le jour où la seigneurie de Florence était venue à son atelier, chercher en grand triomphe son œuvre à peine achevée, le maître Ghiberti n'avait jamais été enivré d'un pareil spectacle. Honneur aux portes du grand baptistère, en ce pays où c'est à peine si l'on ose prononcer le nom du successeur de Léon X !— *Scæque amplector limina portæ !*

Voilà pour les rois, voici pour les reines.—Notez bien qu'à mesure que je marche en ces royaumes de la chose créée à main d'homme, la nuit marche avec moi. La reine, elle aussi, peut venir ; elle trouvera que rien ne manque en ces lieux, à l'ornement légitime de sa beauté. Reine ou femme, Pictes, Françaises ou Bretonnes, c'est tout dire ! Essayez maintenant de décrire ces satins, ces velours, ces guipures, ces dentelles, ces parfums, ces ornemens, ces pierreries, ces fourrures, ces fleurs, ces élégances, ces gazes, ce vent tissé et brodé par les fées ! Essayez de raconter cette suite infinie, incroyable, de diadèmes, de sceptres, d'éventails ; prenez garde à la forme de ces colliers, de ces bracelets, de ces fantaisies ! Sous la main ingénieuse de Morel, le grand ciseleur, un simple anneau d'or

vaut un diamant, un morceau de fer vaut mieux que l'or. Sous le travail disparaît la matière, et personne, pas même l'usurier, ne songe à demander quels sont les matériaux de ces œuvres délicates ! On ne pèse plus même l'argent : plus légère est la forme, et mieux vaut l'œuvre, entourée de l'acanthe athénienne. Ah ! les reines, ah ! les femmes !...Laissez-les faire, il n'est pas nécessaire de les y conduire, elles savent bien trouver dans ces univers, les belles choses qui sont à leur usage, et soudain elles s'en emparent par droit de conquête. Ont-elles assez admiré ces vastes trumeaux où se reflète leur image triomphante ! ont-elles assez battu des mains à ces recherches de la vie élégante, oisive, oublieuse de l'heure qui passe, même à l'instant où chantent tant d'heures charmantes à tant d'horloges qui sonnent, à coup sûr, une fête, ou un plaisir.

Des pieds à la tête, on a songé à parer, à protéger, à conserver, à sauver cette beauté passagère : le brodequin et le bas de soie, la robe et le jupon brodé, la ceinture et le corsage, les mains et les cheveux ont trouvé leurs artistes ; l'éclat de ces regards et la blancheur de ces dents, faites pour le sourire, ont rencontré leurs défenseurs ! Et maintenant, pour peu que la bonne mère-nature y mette de complaisance, chaque femme, ici-bas, peut compter d'être belle une heure et de plaire un jour. Et voilà certes, manœuvres et artistes de ce monde, vous qui fabriquez la gaze et la paille de vos mains calleuses, et vous qui les mettez en œuvre de vos mains légères ; chasseurs qui courez après la martre-zibeline ; jardinier qui cultivez les lis et les roses ; et vous chimistes qui saturez l'eau distillée de ces douces odeurs ; vous tous et vous toutes, rudes métiers,

aiguilles complaisantes, oiseaux de l'air qui donnez votre plumage à ces jeunesses; coquillages entr'ouverts qui leur prêtez la blancheur de vos perles; le pauvre petit ver qui file sa tombe afin de fournir une soie abondante aux métiers où se produisent les riches brocarts; arbres lointains, qui livrez votre duvet aux quatre vents du ciel; agneaux-primes, morts en naissant afin de préserver ces belles mains parisiennes; panthères, tigres et lions, dont ces beautés foulent les dépouilles complaisantes à leur petit lever de chaque jour, c'est votre œuvre et votre destinée; vous avez été mis au monde pour servir de parure à la beauté, d'ornement à la jeunesse, de consolation aux printemps envolés!

Cette confusion de tant de miracles et de tant d'efforts n'est pas une chose sans charme. On se perd à vouloir saisir tout cet ensemble, et cependant on s'y plaît, tant la confusion même ajoute à cette grandeur éparse en tant de zones différentes. L'œuvre éclate et brille, ou bien elle agit, et alors vous suivez d'un regard étonné cette œuvre, inerte il n'y a qu'un instant, et qui soudain se met au travail comme un manœuvre qui a besoin de sa journée!—Aussitôt ce sont des roues qui tournent, des machines qui gémissent, des forces qui marchent, des puissances qui se révèlent; et telle est la rage laborieuse de ce pays laborieux, que ces Anglais n'ont pas voulu accorder à leurs associés de fer et d'airain une heure de trève et de répit. A peine achevée, il faut agir! En vain le nouvel esclave, tout brillant de sa force naissante, demande à son maître un moment de silence, afin que les visiteurs le puissent voir dans toute sa parure..." Attendez au moins quelques jours, maître! Voyez!

nos sœurs rivales, nos sœurs de France et de Belgique sont au repos; chacun les peut approcher et toucher de ses mains; on les étudie, on les admire, on les trouve belles, on les explique, elles ont leur habit de fête; et comment lutter avec elles, si vous nous remplissez de fumée et de charbon!" Ainsi parlent les machines gémissantes: gémissemens inutiles, vaines prières!— Ta beauté, malheureuse! c'est le travail! ta parure, c'est le charbon! Tu marches et tu t'expliques toi-même! Ainsi le philosophe grec démontrait le mouvement! Marche donc et travaille, et laisse à tes rivales leur vaine beauté!—C'est ainsi que, dès le premier jour de l'Exposition, pas une des machines anglaises n'était oisive; la machine était logée, éclairée et chauffée aux frais du public; c'était une raison de plus pour que ces belles choses ne fussent pas perdues en vaines parures! Et les voilà qui accomplissent, chacune de son côté, leur travail éternel: celle-ci file, celle-là tisse, et cette autre, à tour de roue, imprime au papier, que son courant emporte et contient, ces *hiéroglyphes d'Etat*, comme disait Daniel de Foë dans son hymne au *pilori* où il était attaché, pour avoir fait rouler, lui aussi, une presse-enfant, un fantôme, un petit métier à imprimer vingt feuilles volantes dans un jour; mais ces vingt feuilles volantes et fécondes, attachées à ce poteau infamant, et flagellées par le bourreau, dans la personne de Daniel de Foë, ont enfanté les premiers martyrs de la libre parole, illustres et énergiques fondateurs de la presse d'Angleterre, à laquelle ils ont prêté leur esprit, leur grâce, leur force, leur observation, leur sagesse, leur violence et leur courage. Une profession de cette taille ne pouvait pas avoir des commencemens plus hardis, et des aïeux

plus dignes de nos louanges unanimes. A cette œuvre importante ils ont joué leur vie et leur fortune ; que disons-nous ? leur liberté, tant la royauté et le gouvernement de l'Angleterre s'opposaient, avec une énergie voisine de la rage, à l'établissement de ce quatrième pouvoir sorti des entrailles même de l'esprit et du génie anglais. En ce moment de la lutte suprême, toute parole était prise au pied de la lettre, et toute ironie était vivante ; toute menace était suivie d'effet ; Newgate, les confiscations, les amendes, le pilori, l'exil, le bûcher, rien n'y manquait ; l'écrivain était destiné à toutes les violences d'une loi implacable : *omnia citra mortem !* comme disait le Parlement de Paris. Eux, de leur côté, ces grands poëtes, ces héros du journal en Angleterre, ils répondaient à ces violences par des violences et des audaces incroyables ; et quand ils avaient demandé à leur esprit tous les trésors de leur colère, ils arrivaient à la malédiction et à l'injure. On sait les noms de ces conquérans d'une si grande conquête, et par un hasard singulier les noms des premiers journalistes anglais sont des noms célèbres ;—tels les compagnons de Pizarre, et tels les capitaines d'Alexandre ! — Addison, Congrève, Walsh, Arbuthnot, Gay, King, Prior, le docteur Friend, More, Surrey, Rivers, ces langues de feu, les Attilas et les Alcides qui faisaient passer tant d'heures mauvaises aux Bolingbrokes, aux Godolphins, aux Walpoles de ce temps-là, n'épargnant pas le duc de Marlborough lui-même, en dépit de toute sa gloire. Ils marchaient à cette bataille, la tête levée et le cœur en avant ! *Sursum corda.* Les uns et les autres, ils pouvaient dire comme Shakspeare en son dix-septième sonnet : *Chaque mot de mon discours porte mon*

nom ! Et ce nom-là ils le signaient de leur sang. N'oublions pas dans cette liste excellente de philosophes, de poëtes, d'artistes, de sceptiques, de railleurs, ce courageux Montgomery, écrivant dans un cachot du comté d'York son poëme des *Plaisirs de la prison*, lequel poëme a enfanté, en Angleterre, les *Plaisirs de l'imagination*, les *Plaisirs de l'espérance*, et autres *plaisirs !* Déjà même, en ce temps-là, la presse avait ses bandits et ses voleurs de grand chemin (chaque profession a les siens), et l'Angleterre se souvient encore des excès de ce lord Warton, lord-lieutenant d'Irlande, l'implacable ennemi de la reine Anne et de ses ministres, *le plus scandaleux des hommes puissans*, disait Jonathan Swift en ses pamphlets ; *le vrai Breton* de ce lord Warton est resté un modèle de cruauté, de mépris, d'ironie et de cette espèce de violence qui ressemble à des coups de bâton bien appliqués...Voilà les vrais rouages, voilà les vrais mécaniciens de ces presses lancées à toute vapeur, actives et toutes-puissantes machines de progrès, de gouvernement, de résistance, plus rapides que l'éclair, plus puissantes que le feu, ingénieuses, passionnées et habiles à ce point que c'est uniquement par un reste de considération et de respect si elles laissent à l'écrivain quelque chose à faire. Il faut savoir les difficultés de ces formidables engrenages, pour se rendre compte de la docilité, de l'obéissance, de l'imperturbable sang-froid, de l'imposante majesté de ces grandes mécaniques, où la pensée humaine s'enroule et se déroule avec tant de verve, d'abondance et de sécurité.—Une fois à l'œuvre, il n'y a plus de repos à attendre ! Le haut-fourneau où bouillonne le minerai en fusion peut s'arrêter, l'eau qui fait tourner la roue hydraulique se repose ; le vent qui agite l'aile

active du moulin se joue à peine au-dessus de l'herbe naissante : une fois lancées, la roue et l'aile de la presse marchent incessamment comme la pensée humaine, et vont du même pas à ce but inconnu et lointain que Dieu lui-même aurait peine à prévoir.—Les presses nouvelles de l'Exposition sont à l'œuvre, elles marchent, elles volent, et c'est à peine si elles peuvent suffire à ce flot d'encre et de papier qui roule incessamment dans le torrent de la vente, et dans la tête de ces millions de lecteurs, d'un bout à l'autre du monde anglais. C'est à éblouir l'homme le plus habitué à ces vastes entreprises, ce torrent de choses imprimées en un clin d'œil, à l'aide d'un enfant qui a moins de peine et de souci à gouverner cette machine, pareille à un vaisseau de guerre, qu'un berger son troupeau d'une vingtaine de moutons ! Où donc s'en va ce monceau de faits, d'idées, de menaces, d'événemens, d'espérances ? et quel royaume du globe habité pourrait suffire à contenir, en surface, ces montagnes, ces plaines, ces landes, ces océans, ces campagnes, ces solitudes de papier imprimé ?—Un monde posé sur le monde ?—En dépit de la nuit et de l'orage, marchaient en hurlant, en criant, en gémissant, toutes ces fournaises où se fabrique, à si grands frais, l'*ecce signum !* du peuple le plus actif et le plus entreprenant de l'univers.

Mais les regards et l'esprit d'un seul homme ne supportent pas longtemps le spectacle de toutes ces puissances en pleine bataille ; et moi-même, qui prenais en si grande pitié ces outils agissans de la presse du monde, moi, leur cousin et leur frère, qui travaille à la même heure, et dans les mêmes conditions, je me suis senti pris de vertige à voir tourner en grondant toutes ces idées sans

cesse agissantes, et je me suis enfui dans un espace plus calme, un espace charmant, Sèvres, la patrie étincelante de l'émail éternel.

Ah! que de belles choses, et quels frêles chefs-d'œuvre!... Un souffle les peut détruire, et le temps avec ses seules forces ne pourrait venir à bout de la plus délicate de ces vives couleurs empruntées à la palette des génies aériens. Un peu de terre, un jet de flamme, un peu d'or, un peintre habile, et l'œuvre est accomplie à jamais! C'est l'œuvre française par excellence, comme la mosaïque est l'œuvre de Florence ou de Rome; et ce marbre enchâssé dans ces marbres, et ces tendres couleurs, sur cette pâte tendre auront la même durée! On dirait d'une joute entre cette tasse aux longs flancs, et cette table aux vives arêtes, à qui l'emportera de la porcelaine ou de la pierre dure, en magnificences, en richesse, en éternité. Autant Florence excelle à reproduire, à l'aide de ces cent mille fragmens imperceptibles de pierre, de verre et de marbre aux mille couleurs, incrustés et rabotés, vigoureusement, à la surface du même bloc, l'œuvre périssable des plus grands maîtres, autant Sèvres est habile à jeter, dans ses moules, victorieux du temps, les plus belles formes des plus excellentes époques de l'art: en Etrurie, en Grèce, à Rome, à Bysance, et formée à peine, l'œuvre se recouvre des ornemens les plus exquis. Parmi les mosaïques de cette année, on admire une table ronde où resplendit la Méditerranée aux flots d'argent; sur les bords de ce lac français, où l'antiquité a passé dans ses triomphes, dans ses beautés et dans ses gloires, le mosaïste...le poëte a représenté les plus glorieux monumens de l'Italie. Eternelle beauté! Le nuage qui passe,

en ce moment, au dessus de ce flot limpide, ne saurait effacer ce ciel bleu, ces monumens aériens, ce rivage enchanté, et notre regard charmé glisse doucement, en dépit de l'orage qui gronde, *sur la surface polie de cette mer paisible*, pour parler comme le don Juan de Byron.

Sur les vases de Sèvres, nos artistes, aidés de leur collaborateur capricieux et tout-puissant, le feu, ont représenté les portraits de Rubens, les vierges de Raphaël, et pour cadre excellent à ces chefs-d'œuvre ils ont retrouvé ce vif émail qui brillait à Limoges, aux anciens jours. Ici est le règne de Watteau : on y retrouve ses jardins de gaze flottante, ses ruisseaux d'azur, et ses paradis de velours. En même temps, et comme s'il voulait ravir toutes les gloires, Sèvres s'empare, en souverain, de la poterie chinoise, et ces vases au gros ventre, et ces coupes profondes, il les copie, il les imite, il les agrandit, il les décore, il enlève à cette vieille inconnue, la Chine, le grand art qui la faisait recommandable aux nations. C'est ici surtout que l'Angleterre s'étonne et s'inquiète ; elle n'a pas assez de tous ses regards pour admirer cette argile brillante de tous les feux du jour, et déjà l'on peut dire que l'exposition entière de notre fabrique de Sèvres a rencontré des amateurs.—Pas un de ces précieux morceaux ne reviendra à Paris, soyez en sûr.

Les tapisseries de Beauvais, les tentures des Gobelins, un très riche tapis de M. Sallandrouze, servent de décoration à la salle où resplendissent ces chefs-d'œuvre ! A qui les veut tenir dans ses mains, ces œuvres délicates sont confiées : on ne saurait les voir de trop près !—Et voilà donc où la France en est venue, à se glorifier d'une tasse à café !—Une si grande nation, qui a

gagné tant de batailles, qui laissera tant de beaux vers ! voici pourtant de quelles gloires elle se contente : une tasse d'argile, un vase d'or, un ruban de soie, une épée, un fusil, un fauteuil, une dentelle, un tapis, une robe d'hiver, une robe d'été, quelques fragmens de laine signés Paturle ou Kœchlin, du bois sculpté, une enclume, une chaudière, un livre, les quatre tomes du *Trésor grec* de Henri Estienne, par exemple, ou le *La Fontaine* microscopique de M. Plon, relié par Niédrée, au chiffre de M. le duc d'Aumale ;—des châles à rendre l'Orient jaloux ; une vieille amphore, remplie sous le consulat de Plancus, en 1844, des vins charmans, des vins jaseurs de la Gironde, amie et souveraine de nos chansons.—Quoi de plus ? le piano et les harpes d'Erard, et les trompettes sonores, bonnes à la paix, bonnes à la guerre ; les papiers, les tentures, les vitraux de Maréchal (de Metz), art perdu, qu'il a retrouvé dans les flamboyantes visions du quatorzième siècle français. Ajoutez, si vous voulez, à cette gloire, une montre, un compas, un sulfate, un cristal, une fleur, un outil, une encre, un pastel, un crayon, une ruine réparée, une étoile découverte, un sentier plus direct pour aller d'un pôle à l'autre, un chemin de fer, un moyen de prolonger d'une heure la vie et la santé de l'espèce humaine, une charrue ornée à son sommet d'un seul épi ajouté aux moissons jaunissantes, un vêtement donné aux pauvres gens, un centime épargné à leur fortune, une sueur à leurs fronts, une fatigue à leurs bras, une larme à leurs yeux ; autre gloire, un peu de gloire ajouté au drapeau national, de force à nos canons, de sécurité à nos remparts, de vitesse à nos voiles, d'espérance à nos cœurs ; quelque puissance nouvelle tirée de la houille en

bloc, quelque vertu inconnue arrachée aux calices de nos fleurs, quelque problème impossible, résolu à l'aide d'une vapeur—l'iode et le soleil !...Grâce à ce travail de ses mains, la France n'aura pas perdu sa journée !—Et les révolutions insatiables, les révoltes menaçantes, les abîmes entr'ouverts te salueront de leur bonnet rouge, ô majesté ! que rien ne peut abattre ; ô laborieuse ! que rien ne décourage ; aubépine des bords de la Seine qui fleurit en hiver !

Mon orage grondait toujours ; plus que jamais tombait la pluie, et les visions grandissantes me suivaient jusque dans cette salle anglaise, où le vieux culte des anciens catholiques étale ses ornemens les plus rares. En ce moment les deux orgues, réveillées par une main puissante, faisaient entendre, celle-ci les soupirs de ses flûtes limpides, celle-là le fracas de ses tonnerres, pendant que le *tam-tam* chinois éclate en bruits lugubres ! N'est-ce pas une illusion, ou bien, par hasard, serais-je transporté dans la Sainte-Chapelle au temps du roi Louis IX ? L'autel est dressé ; sur l'autel sont posés les candélabres, et dans les candélabres les cierges ! L'ostensoir darde ses rayons sur les saintes images ; au lutrin, en chêne sculpté, est ouvert l'antiphonaire, à la page du *Te Deum* des nations victorieuses ; sur le prie-Dieu, agenouillé, se tient l'évêque en grand habit sacerdotal, la mitre à la tête, et la crosse à la main. Levez les yeux ! les lustres en cristal de la chapelle se balancent à la voûte aérienne ! On respire en ce lieu l'odeur de l'encens ; on foule les dalles des tombeaux ; le confessionnal est ouvert, la cloche va tinter son angélus ; le prêtre va venir ; voici les buires, et voici la patène d'or ; voici les chasubles et les encensoirs ; dans leurs reliquaires émaillés reposent les

martyrs de la foi antique ; les vitraux sont chargés des fleurs de lis et des armoiries de la croisade où tomba le *Cœur-de-Lion;* une grille en fer ouvragé annonce dignement le sanctuaire ; un escalier en style ogival conduit aux tribunes supérieures ; sur une tombe est étendu un chevalier, mort en Palestine ; la visière de son casque est baissée, il ne reverra la France, que du haut des cieux !

Telle est cette chapelle catholique, au milieu du palais de cristal ; et, chose étrange, en ce moment surtout où notre saint père le Pape est devenu, sur toutes les murailles, un cri de guerre ; une déclamation dans toutes les écoles ; du haut de toute chaire protestante une malédiction ; un embarras, un obstacle pour tout ce qui gouverne, et, peu s'en faut, un abîme...ce sont des Anglais, et non pas les fils aînés de l'Eglise, ou des sujets de S. M. *très catholique,* qui ont envoyé ces évêques, ces crosses, et ces mitres, et ces parures ecclésiastiques à l'Exposition universelle ! On parle d'imprévu...le voilà !

Puis, quand vous avez parcouru les royaumes d'en bas, l'Italie et l'Autriche, la Russie et l'Allemagne, les terres et les mers du rez-de-chaussée ; quand vous avez vu s'agiter, sous vos yeux, ces porcelaines passées de mode, ces cristaux à la vieille forme, ces zincs qui veulent ressembler au plomb, et ces plâtres qui usurpent le poli du marbre ; quand vous avez jeté un regard distrait sur ce peuple de statues grecques, ou peu s'en faut, qui semblent regarder avec mille contorsions de joie et de douleur, de haine et d'amour, ces épaulettes, ces hauts-de-chausses, et cette Léda toute nue, tournée du côté de Doucet le chemisier, qui semble l'implorer pour avoir une chemise ; quand vous avez frémi de ce piano à

double détente—(ô funeste invention !—autant vaudrait la guillotine à quatre têtes, inventée naguère par un bourreau prévoyant) ; quand vous vous êtes réjoui de ce tombeau qui est un lit, de cet autel qui est une table de nuit, de ce pupitre qui est un lavabo, de cette corbeille qui est un fauteuil, de cette table ronde qui est une table carrée (et réciproquement le carré devient rond, à la volonté des personnes) ;—quand vous vous êtes rendu compte de ces " boîtes si petites qu'elles sont une des plus grandes curiosités de l'Angleterre !" au dire d'une comédie ancienne ; et quand rien ne vous a échappé de ces folies, de ces grâces grotesques, de ces flatteries de tant de pauvres diables qui devraient être honteux d'avoir oublié si vite les chiffres et les devises de 1844 ;—et quand aussi vous avez jeté un regard reconnaissant sur les souvenirs de tant d'artisans qui ont pensé de si loin au jeune comte de Paris et à sa noble mère (*You are welcome, Charles Stuart !*) eh bien ! rien n'est fait encore, et c'est à peine si vous avez vu et parcouru la moitié de ces royaumes de l'industrie ! allez encore ; il vous faut maintenant, par ces escaliers vastes comme le grand escalier du Louvre, monter aux royaumes superposés à ces royaumes, aux nations superposées à ces nations ; le chemin est facile, il s'agit seulement de monter aussi haut que monte le vieil arbre, enfant vigoureux du Nord, qui se voit traiter, en ce moment, comme une plante délicate du Midi. Il est vert, il est gai, il est léger, il s'anime au bruit de l'orage qui gronde ; il sait encore la chanson des tempêtes, *numeros memini !* il en a oublié les paroles, *si verba tenerem!*

Et de ces hauteurs tout recommence ; et la ronde industrielle, interrompue un instant, reprend, de plus belle, le cours échevelé

de ses triomphes ; et plus que jamais on dirait d'un conte fantastique au milieu de toutes les forces sérieuses et de toutes les ironies de la chose créée ou fabriquée, fille de Dieu, enfant des hommes, science, travail, hasard même, car le hasard est accepté sous ces voûtes, et il compte comme une œuvre à celui qui le fait obéir !...Ne craignez pas que je reprenne sur ces hauteurs ma description inassouvie, inépuisable ! Il faudrait tout recommencer et tout reproduire ; j'aime mieux, penché sur la balustrade légère, suivre d'un regard ému et charmé ces ombres qui passent, ces hommes et ces femmes qui admirent ce que nous admirions tout à l'heure : ce nuage sur nos têtes, cet univers à nos pieds !

Ces hauteurs du palais de cristal vous représentent la partie la plus brillante de l'Exposition tout entière ; elles méritent certes un voyage à part ; elles sont pareilles à ces montagnes choisies que le voyageur tient en réserve pour les derniers momens de son séjour. "La plaine est le bon pays !" disent en leur patois les bons paysans de l'Auvergne ; ici, à l'Exposition, la montagne est un aussi bon pays que la plaine.—On dirait ce mont Atlas, du haut duquel le démon tentateur montre à nos regards éblouis les royaumes de l'univers !

Cependant l'orage, vaincu, avait fini par céder la place au rayon du soleil. Le palais de verre était sorti de ses ténèbres ; ce toit, plus brillant, resplendissait des douces couleurs de l'arc-en-ciel, et déjà reparaissait dans ces galeries à l'infini, la vive lumière, si chère à l'artiste et aux beaux-arts.—Cette nuit profonde, qui a passé un instant sur ces merveilles brillantes, et qui, après tant de bruit, de tumulte et d'orage, a rendu si vite la lumière et la paix à l'univers représenté par ses chefs-d'œuvre,

n'est-ce pas comme qui dirait l'heure funeste de 1848, chassée par l'indignation et le mépris de tout ce peuple, honteux de s'être prosterné aux autels de la peur...le dernier des dieux ?

VII.

Humble requête aux journalistes Français — Les prédicateurs ambulans—Modèle d'un sermon Anglo-Français—La Tamise à Richmond—L'ancienne France—Les parodies—Les Cours de Justice — Newgate — Les Assises d'Old Bailey — Le capitaine dégradé—Le Français obéissant—Lincoln's Inn Fields — Le Museum Britannique — Le Parthénon — Lord Elgin — Honneurs rendus à l'art Athénien — Voltaire à Londres.

16 Mai.

Ils sont encore, à cette heure, occupés à saluer S. M. leur reine en son palais de Saint-James, et l'on dirait que depuis huit jours ces voitures, ces chevaux, ces livrées, ces habits, ont doublé en nombre, en magnificence, en éclat. Les suivra qui peut les suivre dans cette fête du spectacle qu'ils se donnent à eux-mêmes de leur propre grandeur ! Ecrira qui la sait, l'histoire de *lady Fashion* et du *colonel Coterie ;* il y faut renoncer pour notre part, et ne pas nous hasarder, comme dit la comédie, *à étudier le salon dans la cuisine ;* car voilà notre malheur aux uns et aux autres observateurs de l'autre côté de l'eau : une fois à Londres, nous ne voulons pas nous persuader

qu'il y a deux mondes, deux mondes séparés l'un de l'autre par des montagnes, et que si la voix se faisait entendre ici même, qui dit : *Plus de Pyrénées !* il n'y aurait plus d'Angleterre. Il en faut prendre son parti, j'imagine, et ne pas se briser la tête contre ces murailles d'airain. A Paris même, il n'y a pas déjà si longtemps que, dans ce monde d'égalité universelle et dans cette démocratie ascendante, il y avait encore certains petits recoins choisis, dans quelque vieil hôtel, éclairé au demi-jour, où l'esprit parlait à voix basse une langue à part, que peu de gens savaient entendre, que moins de gens savaient parler. Nous avions même, au milieu de ces beaux esprits au beau langage, quelques grands noms d'hommes ou de femmes qui brillaient du vieil éclat de certains astres qui brillent seuls au-dessus de toute autre clartê...C'était notre monde à part dans le monde où l'on se tutoie, où l'on se coudoie, où l'on parle l'horrible patois de tous les jours. Une loi du gouvernement provisoire a brisé, tant qu'elle l'a pu briser, ce dernier refuge de l'ancien monde français : elle a effacé les vieux titres, elle a dénaturé les grands noms, elle a brisé les écussons antiques, elle a tout mis de niveau. A la bonne heure ! Et comme l'a dit Tacite : " Après avoir été torturés par les mœurs, il ne nous manquait plus que d'être torturés par les lois !"

Cependant, quand vous avez la chance heureuse de vous rencontrer au milieu d'un si grand peuple, à quoi cela peut-il vous mener de regarder toujours dans les bas-fonds de ce monde si nouveau pour vous, et pourquoi donc ne pas vous tenir de toutes vos forces sur les hauteurs ? Comment ! vous pouvez vous promener tout à l'aise dans ces belles rues, semblables à des

voies romaines, et dans ces parcs merveilleux où passe, en grand appareil, tout le patriciat de l'Angleterre, et vous allez vous perdre en certain carrefour grouillant de vices, de corruptions, de hontes ! et vous allez justement dans les ruelles, au milieu de ces sanies, pour voir ce qui se passe dans ces fanges méotides ! Cela vous plaît de vous écrier à tout bout de champ : " Salut, horreurs ! salut, empire de Satan ! salut à vous, profondeurs de l'enfer !" et ce serait uniquement pour assister à cet horrible spectacle des vices et des crimes que vous auriez quitté votre jeune femme, vos vieux amis, vos vieux livres, le charme et la grâce de votre vie ! Ah ! si vous ne veniez voir ici que les misères, si vous ne vouliez entendre que les blasphèmes, si vous étiez friands d'obscènes images, que ne restiez-vous autour des *tapis-francs*, dans les rues ténébreuses et dans les cavernes sans nom que l'un de nos futurs législateurs devait étaler au grand jour ? Croyez-moi, s'il ne vous faut que des plaies et des linges tachés d'un sang corrompu, ne quittez pas les abords de l'Hôtel-Dieu ! Ne dirait-on pas, vraiment, à voir cet empressement de contempler des cabarets et des taudis, que le taudis et le cabaret sont choses chez nous inconnues, et que nous avons supprimé la rue Soly, le cabaret de Paul Niquet, et les alentours de la place Maubert !

Il n'y a qu'une façon légitime d'étudier et de comprendre la ville où nous conduit notre fantaisie. Acceptez-la comme elle se montre à vous, voyageur d'un instant, éclatante et parée avec art, et n'allez pas lui demander, dans un moment de curiosité mauvaise, de vous montrer ses haillons et ses pustules.—Que dit Shakspeare en parlant de la vieille Angleterre ? *Un nid de*

cygnes au milieu d'un vaste étang!—Que dit un ancien poëte, en parlant de cette ville de Londres remplie de *Babyloniens* et de *Babyloniennes*, qu'il voue au feu éternel? "Une énorme masse de briques, de fumée et de navires; une ville enfumée et sale, perdue au milieu d'une forêt de mâts; solitude semée de pointes aiguës, coupole gigantesque pareille à la calotte d'un fou!" De ces deux images, quelle est la vraie? Il est probable qu'elles sont vraies toutes les deux. Quant à moi, j'accepte volontiers le *nid de cygnes au milieu d'un vaste étang.* Je ne vais pas m'amuser (à quoi bon?) à retrouver la ville sale et enfumée, et je m'en vais, loin de la Tamise qui travaille au milieu de cette forêt de mâts, chercher le flot d'argent, le flot jaseur, l'eau oisive où se baigne en ses verdures la douce colline de Richmond! Laissons, Messieurs, laissons aux sauveurs futurs de l'humanité, aux évangélistes modernes, aux *Christs* vagabonds, le soin et le souci de crier contre Babylone; un voyageur qui passe n'a pas le droit de s'arrêter et de prêcher à tous les carrefours!—Allez prêcher chez vous, mon maître, allez catéchiser vos frères; ne faites pas comme ce prédicateur anglais que j'ai rencontré, dimanche passé, et qui m'a lu, pour la restauration et l'édification de mon âme, un sermon, un vrai sermon! "Deux époux, tous deux chrétiens, se trouvaient sur un vaisseau qui eut le malheur de couler à fond à une grande distance de la terre. (On ne dit pas le nom de ce vaisseau; j'ai bien peur qu'il ne s'appelle *la France.)* Le mari avait engagé tout l'équipage *de* prier et *de* rendre hommage au Dieu vivant et éternel." Ici j'arrête mon sermonneur. "Oh! mon révérend, prenez garde, vous venez de faire une faute de français, votre sermon est à vau-l'eau,—et je laisse vos deux époux

s'en aller à la dérive, dans un *baquet!*" Est-ce notre droit de parler ainsi? Oui, à coup sûr! Encore sommes-nous injustes envers ce bonhomme de prédicateur! Il ne sait pas notre langue, c'est vrai; mais ses intentions sont excellentes; il nous prêche la vieille morale, le vieil Evangile, et la *grande matinée de la Résurrection.*

Autre chose est le sermon de ces fanatiques et de ces fous furieux, appelant à la vengeance universelle, toutes les âmes perdues, et faisant du haillon un drapeau sanglant au-dessus de tous les droits et de tous les devoirs. Aussi méfiez-vous de ce métier de prédicateur ambulant; quand il n'est pas funeste, il est ridicule. Un citoyen anglais se promenait, dimanche passé, dans Hyde-Park, avec ses deux jeunes filles, deux beaux enfans, blancs comme des cygnes *dans ce vaste étang*, et le prédicateur leur distribue un sermon! L'enfant rougit d'épouvante, et remit le sermon à son père! Alors voilà celui-ci qui, prenant le sermonneur au collet, le sermonne à son tour. "Comment, lui dit-il, vous vous méfiez, à ce point, d'un père de famille que vous ne connaissez pas, et sans ma permission, vous distribuez à mes enfans, un discours dont je ne sais pas le premier mot, moi, leur père! Mais, quel est donc le genre de liberté que vous exercez, Monsieur?" Après l'avoir secoué assez rudement (c'était un pauvre diable de prédicateur chancelant et vieillissant) il lui jeta son sermon au visage..... Peuple de *cous roides*, disaient déjà les premiers apôtres de l'Angleterre en parlant des Saxons.

Véritable œuvre de père de famille, ce sermon jeté à la face du prédicateur de contrebande; œuvre digne d'un gouvernement qui se respecte et qui comprend ses devoirs, ces manifestes de la con-

spiration et ces bulletins de l'émeute, livrés à tous les châtimens et à tous les mépris ! Que deviennent cependant la femme et le mari de notre parabole, dans leur *baquet?* On va vous le dire : " Vers le midi, le mari se sentant défaillir, *sa femme le frotta !*" Laissons-les faire, et cependant montons dans cette barque au bord de la rivière où les cygnes prennent leurs ébats. " Et moi aussi, dit Milton, en souvenir de Shakspeare, j'ai entendu l'écho de notre fleuve natal répéter les chants du cygne aimé des dieux :

Nos etiam in nostro modulantes flumine cycnos
Credimus.....

Si les cygnes ne chantent plus, ils se montrent toujours ; ils suivent à la trace les barques légères, et ce bel oiseau, dans ces eaux limpides, ajoute à la grâce du spectacle. Ainsi, pour revenir par un détour à mon point de départ, il n'est pas nécessaire, à qui veut voir la Tamise, de se poser juste à ce coin obscur du rivage et sous ces ponts funèbres où plus d'un malheureux est venu chercher la mort dans le flot qui monte en grondant ; allez plutôt sur la rive poétique et cherchez les traces heureuses. Ce beau fleuve ne manque pas de souvenirs charmans : il a été longtemps, de ce côté des vastes domaines et des riches campagnes, une espèce de fleuve français, quand Saint-Evremont, ce bel esprit amoureux et railleur, Mme de Mazarin, cette belle Hortense, un instant reine de France, et le chevalier de Grammont, le modèle des élégances, et la cour de Charles II tout entière, élevée et dressée à la cour même du grand roi : Waller, Buckingham, Rochester, Shaftesbury, tentaient, par mille efforts ingénieux, mais impuissans, d'imposer l'accent français

aux mœurs, au langage, aux modes de la vieille Angleterre. Oui, et celui-là qui sait se souvenir, trouvera un grand charme à parcourir les bords heureux de cette fraîche Tamise, où les exilés français, quand furent venus les mauvais jours, avaient posé leur tente vagabonde. En toute chose, croyez-moi, mes camarades, allez à ce qui est beau, à ce qui est bon et grand ; méfiez-vous de l'ironie et du paradoxe, et quand vous passez sous ces vieux hêtres, témoins et confidens de tant d'illustres amours, n'allez pas demander au vieil arbre, combien de gens se sont pendus à ses branches ; dites plutôt, comme le jeune Sidney : " Va, mon page, va graver sur ces écorces, le nom de celle que j'aime ! " Cela vaudra mieux que de fouiller dans les annales lamentables : *aussi tristes que le bourdon de la cornemuse* qui passe, en ce moment, sous ma fenêtre et sous le bras d'un Ecossais, vêtu à la mode de son pays, il y a cent ans.

Vous le voyez, je vais toujours à mon but, qui est de prévenir tant de vrais, sincères et bons esprits, mes amis et mes maîtres, contre leurs propres préventions. Il y a ici, entre autres *cornemuses* assez tristes, une espèce de taudis souterrain où, chaque soir, m'a-t-on dit, entre deux pots de bière, aussi tristes que deux pots de petit-lait, des hommes anglais, choisis dans la lie et dans la fange des farceurs, s'amusent à contrefaire les juges de leur pays. Pas de grand crime qui n'ait sa parodie et sa contrefaçon immédiate sous les voûtes de ce misérable cabaret ; pas de haut justicier qui ne soit exposé à faire sourire cette canaille immonde de ce qui doit être, après Dieu, le souverain respect des hommes et des peuples, la justice ! Parodie impie, horrible, obscène, et qui nous rappelle ce grand mot de Pascal : " Il est dangereux de

montrer à l'homme combien il ressemble aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur !" Eh bien ! la plupart de nos humoristes, je dis les plus honnêtes et les plus dignes écrivains de notre temps, à peine à Londres, n'ont rien de plus pressé que de descendre dans ces caveaux du péché et de la nuit, afin de voir, par leurs yeux, comment les chiens aboient quand la justice boite auprès d'eux ! Naturellement, tous les bons instincts des écrivains français, de ces hommes qui sont l'honneur même, se soulèvent de dégoût et d'horreur, à ce spectacle sans nom d'une insulte publique adressée, en si bas lieu, à tant de lois, à tant de juges, à tant de misères ; et naturellement, cette indignation passe, toute vive, dans les premières pages françaises, où il est parlé de Londres et de l'Angleterre ! Est-ce une chose juste, cependant, de s'en aller, du premier bond, dans ces gémonies, pour en tirer des conclusions contre un gouvernement, assez fort pour mépriser ces invectives, et qui, d'un pied dédaigneux, écraserait cette parodie souterraine, si elles lui causaient le moindre trouble ? Et d'ailleurs ne dirait-on pas que ceci, c'est la justice de l'Angleterre ? Il est si facile d'aller voir dans son sanctuaire cette Thémis antique qui a gardé même le costume et les formules des anciens jours ! Cette grande salle du palais de Westminster, pareille au Panthéon, moins les colonnes qui portent la voûte, conduit justement à toutes sortes de Cours de justice ouvertes au public : la Cour de chancellerie, à qui reviennent plusieurs des attributions de notre Cour de cassation ; la Cour du banc de la reine : *de banco reginæ*, en vieux style ; la Cour des plaids communs ; la Cour des finances, de la maréchaussée, de l'amirauté ; la Cour ecclésiastique, et la Cour, très fréquentée, des débiteurs insolvables. On entre, et l'on voit

dans ces enceintes pacifiques, comment agit et marche une justice prudente, savante et forte ! Ni hâte, ni déclamation ; l'éloquence est bannie, et je ne crois pas qu'elle ait été couronnée au préalable, des roses printanières. Ou si le spectacle régulier de cette loi qui s'applique à des intérêts pacifiques, vous paraît peu digne de votre attention, blasée par nos mélodrames, par nos romans à la mode et dans le feu de nos Cours d'assises, qu'à si peu ne tienne, ami, que vous alliez souiller vos yeux et vos oreilles aux gémonies du cabaret ! Allez à un lieu de ténèbres dont le nom seul doit sonner lugubrement et délicieusement à vos oreilles délicates, allez à Newgate, le digne rendez-vous de ces deux héros de Milton : le Péché et la Mort ! Dans cette maison du meurtre et du châtiment, tout est formidable : le nom, l'aspect, l'enseigne même...une chaîne, un carcan, une porte funèbre ! Cicéron appelle la loi *un conseil plein de menaces ;* on pourrait appeler Newgate : un cachot plein de vengeance ! C'est une machine fondée aux temps des plus féroces bastilles ; elle a été démolie à plusieurs reprises, par ce peuple furieux, et chaque fois elle a été rétablie, avec de nouvelles recherches.—Chaque cachot raconte un supplice, chaque pierre de la muraille une agonie. Elle n'a qu'une porte, pour recevoir l'accusé, elle a deux fenêtres, pour précipiter le coupable !—Allez-y, et vous trouverez dans cette enceinte, deux Cours de justice criminelle ! On s'amuse peut-être moins à ces assises d'Old Bailey que dans la cave du farceur dont nous parlions tout à l'heure ; en revanche on y voit le grand spectacle d'une justice véritable, et c'est surtout de la justice que l'on peut et que l'on doit dire : *Rien n'est beau que le vrai !*

Nous sommes entrés dans cette Chambre des assises. La salle

est plus longue que large ; un des côtés, celui qui fait face à la tribune où se tient le public, est occupé par le banc des juges ; le président se tient sous un dais, et sur sa tête, semblable à cette épée attachée à un fil, est suspendu le glaive de la loi ! loi sans pitié ! Où nous plaçons, nous autres catholiques, un Christ et une espérance, elle place un glaive et le désespoir ! A la droite *du banc* sont assis les jurés ; au pied du tribunal est dressée une table, aussi large que le parquet ; le conseil et les officiers de justice sont assis au bout de cette table ; chaque tête est ornée d'une perruque courte, et c'est tout le costume ! On appele chaque témoin par son nom ; il arrive à la droite du président, et après avoir touché la Bible de ses lèvres ouvertes, il prête un serment solennel, la main sur les saintes Ecritures. A cette Cour, c'est l'avocat même de l'accusé, et non pas, comme chez nous, le président qui interroge les témoins. L'avocat se lève, et d'une voix lente et grave, il pose une question à laquelle répond le témoin. L'accusé se tient dans une espèce de tribune où il va et vient librement. Il écoute, il fait ses observations, il parle à ses juges. L'avocat, lui, quand il parle, s'adresse uniquement aux jurés ; il se tourne vers eux, et il s'occupe à faire passer dans ces âmes attentives la conviction dont il est animé lui-même. Cette plaidoirie, ou pour mieux dire cette causerie à voix basse, a quelque chose d'étrange et qui nous frappe, par sa nouveauté même. Et les juges, et l'avocat, et l'accusé, chacun semble s'entendre, afin d'arriver plus vite, et par les meilleurs sentiers, à une conclusion digne de la justice d'un peuple libre. Rien de trop dans l'accusation, et rien de trop dans la défense. On s'explique, on cause, on cherche à gagner cette voix unanime qui ressemble

à la voix d'en haut. Ce spectacle-là vaut mieux, croyez-moi, que toutes les parodies malsaines des baladins dans leurs cavernes. Mais à quoi bon démontrer la clarté du jour; *de quâ non ità longâ disputatione opus esse videtur !*

Le jour de mes assises d'Old Bailey, il s'agissait d'un billet argué de faux, et la somme était d'une mince importance ! Un des accusés était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une physionomie avenante et d'une voix très douce. Il expliquait sa triste affaire, avec un sang-froid digne d'une meilleure cause, et l'on voyait que s'il était condamné à la déportation il en prendrait facilement son parti. Je n'ai pas eu la patience d'attendre le résultat définitif de ce procès, qui paraissait tourner assez mal pour les accusés.

Vous parlez de procès ! Il y a trois jours, un jeune officier, que dis-je ? un capitaine de la garde, tout brillant de son nom, de sa jeunesse, de ses alliances, le propre neveu du duc de Beaufort, un des meilleurs gentilshommes de l'Angleterre, comme il s'obstinait à passer par un sentier défendu aux voitures, le policeman l'arrête, et, l'imprudent jeune homme ! il frappe le policeman au visage ! Aussitôt on s'empare de notre capitaine, on le traîne devant le juge, et il est condamné, séance tenante, à dix jours de *réclusion !* Or la réclusion est ici, comme chez nous, une peine afflictive et infamante, une dégradation morale. En vain le jeune officier appelait à son aide tous les dieux propices...les dieux sont restés sourds ! — Plus vous êtes un gentilhomme, disait le juge-orateur de la loi criminelle, et plus sera salutaire l'exemple que nous allons tirer de vous ! — Il a été condamné, il a été emprisonné, il a été *rasé* et le voilà

dégradé : — *Et nunc erudimini !*... Instruisez-vous maintenant, Français, mes frères, à ne pas insulter les policemen !

J'aime assez cette justice ; il faut pourtant convenir que l'anecdote que voici mérite une mention, ne fût-ce que pour confirmer ce que nous avons dit de l'obéissance de chacun et de tous, pour cette loi dont chaque homme, vivant dans les trois royaumes, est naturellement, de droit et de fait, le protecteur et le gardien. Un des exposans de cette année, un artisan célèbre, un des capitaines de l'industrie, était, l'autre jour, à voir passer les voitures de la reine ; il avait un pied hors du trottoir ! Passe le policeman, qui ordonne à notre ami de poser son pied sur le trottoir ! Alors,—oh ! la chose incroyable à qui connaît le vif amour pour l'ordre établi, dont cet homme est animé ! — voilà notre homme qui résiste, et qui déclare qu'il restera comme il est en ce moment, un pied dans la rue et l'autre pied sur le trottoir...Bon ! le policeman fait sa tournée, il revient, et il fait un nouveau signe : Ou marchez dans la rue, ou stationnez sur le trottoir ! Il fait plus : comme il voit ce Français, déterminé à ne pas obéir, il tire son bâton de sa poche et il menace de le frapper d'un coup qui tuerait un bœuf ! Le danger était grand ; mais, comme je vous l'ai dit, notre homme était butté à la résistance ; on le regardait, et il se serait fait tuer sur place, un pied hors du trottoir, si le policeman ne l'eût pris en pitié ! — Il remit son bâton dans sa poche, et il s'adressa à deux ou trois jeunes gens, leur demandant aide et protection contre cet obstiné.

Aussitôt, ces jeunes gens, fidèles à ce respect de la loi, qui est une des gloires de leur nation, s'approchent de notre récalcitrant,

et d'une voix sévère : — Monsieur, disent-ils, vous n'êtes pas ici en France, où chacun fait ce qui lui plaît ; vous êtes dans un pays où l'on s'honore d'obéir à la loi ; vous ferez comme nous, Monsieur, vous obéirez. Et bon gré, mal gré, il fallut remonter sur le trottoir !

Que dites-vous de cette main forte, ainsi prêtée à un agent subalterne de la paix publique ? A peine, chez nous, si l'on voudrait barrer le chemin à un voleur !

De la prison de Newgate à *Lincoln's-inn-fields*, il n'y a pas loin. *Lincoln's-inn-fields*, c'est le séjour de tous les hommes qui de près ou de loin, tiennent à l'administration de la justice. On respire, en ce lieu, une odeur de vieux procès et de vieille chicane qui ferait la joie du *praticien françois*. La place est vaste, les maisons sont antiques, l'écho est silencieux, le jardin est morne, le passage est désert ; on voit, appliqués aux fenêtres, en guise de rideaux, des rouleaux de procédure ; un clerc ou deux, traversent ce désert, du pas d'un chat, en quête de sa chasse matinale. Au premier abord et du premier coup d'œil, vous reconnaissez cette place à l'aspect solennel, pour en avoir rencontré la description dans tous les romans où le romancier fait agir tantôt un praticien célèbre, entouré de la considération et des respects de son peuple, tantôt quelque bandit obscur de la robe subalterne, caché dans ses antres, ou le plus souvent un jeune avocat sans pain et sans cause, en lutte avec la misère et l'obscurité ! Voilà bien la place, en effet, où se sont passés tant de drames si divers, la place chère aux romanciers et à leurs victimes ! Voilà l'étude et voici la maison, et voici, dans le jardin, le banc où vient s'asseoir la jeune miss, aux yeux bleus,

aux cheveux blonds ! Ces sortes de découvertes, à travers des villes remplies de romanciers et de poëtes, ont un grand charme et ne sauraient se comparer à la joie fébrile d'un voyageur imprudent qui s'en va chercher, à ses risques et périls, au fond des antres, des émotions dont il n'a que faire, et des récits qu'on ne lui demande pas.

Tournez à gauche, traversez deux ou trois rues, et vous voilà transporté de l'atmosphère des procès, des longs procès, dans l'atmosphère savante de la Grèce et de Rome, aux temps de leurs splendeurs. Ce monument posé sur des colonnes antiques, ou peu s'en faut, c'est le *Museum britannique !*

En ces murs se sont rencontrés le Louvre, la Bibliothèque royale et les cabinets du Jardin-des-Plantes ; un Louvre en raccourci, une Bibliothèque en abrégé, un Jardin-des-Plantes en miniature ! On ne voit pas le Louvre, en deux endroits différens ; on ne voit pas la Bibliothèque royale, des deux côtés du détroit ! Il faut dire aussi que ce musée est la fondation de quelques hommes d'élite : le Louvre est l'œuvre de tout un peuple ! A quoi bon d'ailleurs la comparaison ? Elle est malhabile souvent ; elle est malséante plus souvent encore ; elle ne mène à rien, elle ne conclut à rien ! Elle est odieuse, à coup sûr, à l'un des points comparés l'un à l'autre ; la plupart du temps elle est injuste pour tous les deux !

Dans un très vaste rez-de-chaussée, élevé de douze à quinze marches, le Musée des antiques se présente à vous tout d'abord ! Je sais bien ce que cherche en ce moment votre regard ému et attentif ! Vous cherchez le Parthénon et la Grèce ! vous cherchez les marbres fameux qui ont donné le signal à tous les arts

de la Renaissance ; vous cherchez les fragmens de cet autel glorieux où s'inclinait la poésie homérique ; on vous salue et l'on vous appelle, ô dieux et déesses de l'Ida, berceau de Jupiter : Thésée, Iris, Proserpine, Minerve, Latone, et le Cécrops, et l'Apollon, et les Centaures, heurtant les Lapithes ; on vous invoque aussi, métopes, frises, bas-reliefs, colonnes, fragmens du Parthénon antique, souvenirs vivans de l'Achaïe, marbres généreux où respirent encore les héros d'Athènes et de Sparte, et toi Hymen ! Hercule aux pieds d'Hébé ! et l'Ariane éplorée ! et la bacchante succombant sous l'ivresse, et Thalie et Mnémosyne, et Vénus, et l'Amour !

Nous les avons saluées, ces merveilles d'un art qui n'a pas eu son égal sous le soleil ! Malheureusement les salles qui portent le nom de lord Elgin sont en pleine réparation, les métopes et les frises du Parthénon sont couvertes d'un voile. Il faut encore un mois pour que ces chefs-d'œuvre apparaissent enfin dans le plus beau jour que puisse leur promettre l'Angleterre. Au nom seul de lord Elgin, c'est un usage consacré de hurler toutes sortes de malédictions. L'exemple en vient de son confrère lord Byron, qui ne les lui a pas épargnées, et même en très beaux vers. Nous sommes ainsi faits, nous autres déclamateurs : nous arrivons, nous trouvons sur notre passage les monumens les plus rares et les plus exquis de l'art athénien, et, pour peu que nous soyons intelligens, nous nous prosternons à ces autels. Oui, mais à peine relevés, notre premier soin est de maudire l'homme hardi qui nous a fait ces loisirs. Le malheureux ! il a sauvé de l'ignorance des Turcs, les restes du temple que fit sauter la poudrière de Venise ; et parmi les pauvres déshérités de

ce bas monde, parmi ceux qui n'avaient aucune chance de voir jamais les ruines d'Athènes, c'est à qui jettera la pierre à lord Elgin ! A quoi ce lord répondait (quand il s'amusait à répondre) qu'il s'était servi, pour enlever les frises du Parthénon, des mêmes instrumens et des instrumens mêmes, qu'avait apportés M. le duc de Choiseul-Gouffier pour le compte de la France. Au moment où les ouvriers français se mettaient à l'œuvre était venue la révolution française, et les hommes les plus amoureux de cette Grèce, à ce point belle et touchante en ses ruines, avaient désespéré d'en rapporter les fragmens dans cette patrie où tant de furieux brisaient toutes choses, et même les tombeaux !

Le Musée égyptien du *Museum britannique* a été aussi, un instant, l'une de nos conquêtes, et les Anglais l'ont rapporté d'Alexandrie. Eh ! je donnerais tout le Musée égyptien pour une simple nymphe à la belle ceinture. Je donnerais toute la famille d'Aménophis IIe ou IIIe (on n'est pas sûr du titre) pour un des bras de la belle Hélène ; à qui veut me donner le talon ailé du Mercure, j'offre volontiers le tombeau de Memnon, le sépulcre de Thothmes III ou IV, les ruines de Thèbes, si l'on veut, et par dessus le marché, les ruines de Memphis. Cet art égyptien ressemble aux rêves d'un géant malade ; il est triste, il est sombre, il est massif ; il se compose de sarcophages, de momies, de cercueils, de cerémonies funèbres ; les dieux sont horribles, les hommes sont hideux ; les rois sont semblables à des tigres, les prêtres à des loups ! Le marbre de ce monde à part est purement et simplement du granit noir. On respire, à travers ces ruines béantes, l'odeur nauséabonde de générations tombées en poussière.—Un profond silence s'est fait, depuis trois

mille années dans ces hiéroglyphes qui ne valent pas la peine que l'on se donne pour les déchiffrer. On les interroge, ils répondent à peine quelques noms sans vertu. Frappez le vide, rien n'en sort, à peine un son plaintif.

Au contraire, et l'art des Grecs et l'art des Romains vivent encore et vivront jusqu'à la barbarie nouvelle qui nous menace ; alors les Grecs et les Romains disparaîtront à leur tour. En attendant, ne vous lassez pas d'admirer, dans les salles romaines du *British Museum*, l'Hercule romain et l'Hercule grec, le Vulcain et le Néron, la Junon et le Satyre, le Jules César en bronze et la Diane en marbre de Paros. Ils possèdent, en ces deux ou trois salles d'antiquités, de très belles choses et très grandes, et plus séantes à voir que les mystères de la Cité ou du *quartier des Juifs*. On ne vous vole pas votre mouchoir, c'est vrai, et vous n'avez pas la joie de pénétrer dans le *palais du gin ;* mais, par la contemplation de ces reliques augustes du passé, vous vous élevez, vous-même, à un ordre d'idées inespérées, et vous êtes content de vous être accordé cette sainte journée de contemplation et de repos.

Chemin faisant, vous pouvez admirer plusieurs beaux portraits des hommes importans de l'Angleterre : Henri VIII, Cromwell, Mme Henriette, une des têtes de mort les plus éloquentes de Bossuet ; le duc de Montmouth (on voit aussi la lettre qu'il a écrite pour demander sa grâce.—*Perditur, inter hæc, misero lux*) ; — Louis XII, le chancelier Bacon, Newton, — Buchanan, poëte en latin, Milton écrivait en latin mieux que lui ; —Shakspeare,—le grand duc Cosme de Médicis,— Locke,— Robert Walpole, qui eût été encore le premier homme de

l'Angleterre, même quand il n'eût pas été son premier ministre. On n'a pas oublié dans cette liste illustre, Jean-Jacques Rousseau, conduit en laisse par M. Hume, — et Voltaire, aimé des Anglais comme un héraut à leur gloire !

Jeune homme, il fut reçu à Londres, avec toutes les sympathies des plus hautes sphères. C'était à la fin de 1726 (et non pas 1722 comme l'a dit lord Brougham), l'esprit anglais était en pleine réaction contre l'esprit français. Ce fut donc, entre le poëte parisien et la ville de Londres, un vif succès de sympahie ! Elle aimait à être admirée, il aimait à admirer tout ce qui sentait l'opposition aux lois, aux mœurs, aux coutumes de la France, et ils s'entendirent, lui et la ville, à merveille. On faisait cercle autour du poëte nouveau, on répétait ses bons mots et ses saillies ; c'était à qui inscrirait son nom sur les listes de souscription à ce poëme de *la Ligue*, qu'il dédiait à une princesse anglaise, cette princesse de Galles qui fut bientôt la reine Caroline. En ce moment, rien ne manquait à la gloire de Voltaire jeune homme ! Il aimait, il admirait de bonne foi, même Shakspeare, qui depuis ..... Mais alors Voltaire ne pensait pas que cette admiration pour le *sauvage ivre* serait prise chez nous au sérieux. Congrève l'appelait son élève, Pope l'appelait son ami ; il apprit l'anglais de la façon la plus douce, *dans les yeux et par les lèvres d'une jeune beauté*, en vrai don Juan ; et enfin, quand il revint en France, sa fortune bien commencée et entourée d'amitiés illustres, il eut la joie, ô comble de bonheur ! de voir son livre (*Lettres sur les Anglais*, 1734) brûlé par la main du bourreau.

Il avait donc tous les droits du monde aux honneurs du

Museum britannique, entre Saint-Evremont et Rubens, un bel esprit et un peintre de sa famille !—Il faudrait bien du temps pour vous raconter la bibliothèque ; elle se compose de plusieurs fonds anciens, de tous les livres recueillis depuis Henri VII. Au reste, l'exemple de ces livres, recherchés avec passion, fut donné à l'Angleterre par un de ses premiers rois, *Henri-Beau-Clerc*, et ce noble exemple de ce prince ami des poëmes, l'Angleterre l'a suivi avec une grande constance.—Ah ! les beaux Aldes sur peau de vélin ! ah ! le merveilleux Horace de 1551 sur vélin ! Il est ouvert à cette page de *l'Art poétique* où il est écrit : *Mortalia facta peribunt !* Les œuvres de la main de l'homme n'ont qu'un temps ; ce qui vivra, c'est la grâce vivace du discours ! *L'Art poétique* ouvert à cette page, au seuil du palais de cristal, quel étrange hasard ... et quelles consolations pour nous, écrivains jaseurs, qui n'avons rien inventé, pas même l'horloge qui vous réveille, qui allume votre feu, et qui vous fait la barbe tous les matins !

Quant aux *galeries zoologiques*..... écoutez ceci pour finir. Dans ces galeries du règne minéral, végétal, animal, on vous montre un aérolithe, une grosse pierre tombée du ciel, et la plus lourde tuile qui ait menacé le genre humain !

O vanité de l'aérolithe ! En voilà un qui est bien fier de sa taille cyclopéenne, et qui n'a fait de mal à personne ! Eh bien, je connais, moi qui vous parle, et j'en ai même un petit morceau dans mon musée, une pierre,—enfant bâtard des tempêtes et de l'orage,—qui a écrasé dans sa chute imprévue un des plus grands peuples qui aient honoré l'esprit humain !

VIII.

*Adieux à la ville !—L'*Orenoque—*Les toasts—M. Disraeli et le marquis de Clanricarde — Le banquet des commissaires anglais à Richmond — Les chants pacifiques ! — Lord Ashburton—Les courses d'Epsom—Coriolan—La Gipsy !— Le retour des courses.*

22 Mai.

L'heure avance, et j'entends déjà le signal du retour. A peine arrivé, il faut partir ; il faut prendre congé de toutes ces grandes choses, entrevues en courant, et sortir de cette ville immense, à peu près comme on sort d'un rêve ! Ah ! c'est dommage, et je commençais à m'habituer à cette grâce hospitalière ! *Inveni portum !* disait lord Byron ; seulement il traduisait, en son ironie insatiable : *J'ai trouvé du vin de Porto !* Grand bien lui fasse ! je préfère un peu d'amitié et de bienveillance à tous les vins de l'univers.

Donc, puisque je n'ai plus le temps de m'abandonner à la joie et à la consolation d'écrire, et puisqu'il faut se hâter absolument, laissez-moi vous raconter mes trois ou quatre dernières journées, vous verrez si j'ai le droit de m'écrier, moi aussi : "Une fois

dans Alep, je vis un Vénitien!" Un Vénitien! J'ai vu Venise et ses splendeurs, samedi passé,—en pleine Tamise, au moment où le fleuve va ressembler à l'Océan; (l'Océan n'est pas loin, dont le flot monte et descend sous la pression des astres d'en haut!) J'ai assisté à un grand spectacle! On devait lancer le plus grand bateau à vapeur qui fût sorti jusqu'alors des chantiers de l'Angleterre! On voyait, d'en bas, la merveilleuse machine dont les drapeaux,—Angleterre et France, par courtoisie,—agitaient leurs flammes amies, au-dessus des deux tourelles gothiques (ouvrage d'hier) qui servent d'entrée à ces chantiers! Tout était joie et fête, sur ces hauteurs complaisantes et sur ces ondes dociles; fête calme et silencieuse, d'abord parce que le silence est ici une des conditions de certaines joies rêveuses, et parce qu'ensuite il est impossible de ne pas rester frappé de stupeur à l'aspect de cette imposante machine, à peine créée et mise au monde, qui s'en va tout à l'heure affronter, pour la première fois, l'abîme des flots et les quatre vents du ciel! On ne saurait avoir une juste idée d'une si vaste contruction, qu'en se figurant quelque maison formidable, arrachée soudain de ses fondations, et posée sur un amphithéâtre au penchant de la colline, afin que chacun puisse voir le travail souterrain de l'architecte, et se rendre compte de l'édifice, de la cave au grenier, du faîte à la base. Ainsi nous apparaissait *l'Orénoque*, avant d'aller rejoindre ses amis et ses ennemis, les flots, qui tantôt le berceront comme une mère son enfant revêche, et tantôt le voudront briser contre l'écueil, comme un enfant le jouet dont il est las! Cette masse énorme de bois taillé, courbé, obéissant; les trois étages de cette maison flottante, ce pont—grand comme le pont des Arts—cette

force et cette grandeur au repos, tout vous étonne, et vous attendez, avec une inquiétude sincère, le moment où le nouveau-né de l'Océan, délivré des liens qui le retiennent à la terre, fera ses premiers pas dans ses domaines légitimes ! Telles étaient l'attitude et l'agitation de l'assistance entière, et lorsque enfin nous avons vu cette masse énorme, emportée à l'eau par son propre poids, et la Tamise elle-même reculer, en gémissant, sous ce faix qui la frappe, alors enfin, de toutes ces poitrines oppressées, s'est échappé le hurrah universel.

Notez bien que ce même spectacle, qui était pour moi une grande fête, a passé inaperçu à Londres même, dans l'histoire de chaque jour. Une maison entière s'était écroulée le matin même, emportant dans sa chute une quantité de malheureux : à peine savait-on cet accident terrible ! Un bateau de plus dans ces flots si chargés, une maison de moins dans ces rues si remplies, est-ce la peine qu'on s'en inquiète ? On construit en ce moment, dans ce même chantier, trois bateaux semblables à *l'Orénoque*, et chacun de ces bateaux, quand enfin rien ne manquera à cette force, aura coûté 92,000 liv. st. (2 millions 300,000 fr.) ! La belle affaire ! Et vous verrez que c'est moi qui leur apprendrai que la chose vaut la peine qu'on l'admire ! Il est bien entendu que ces quatre léviathans à vapeur appartiennent à de simples commerçans ; seulement, *l'Orénoque*, en attendant ses trois camarades, sera commandé par un capitaine de la marine royale, qui a présidé à ces vastes constructions.

L'instant d'après, un immense salon, dans un vaste hôtel, accueillait le capitaine, les ingénieurs, les actionnaires, le parrain et la marraine de l'œuvre nouvelle, et je vous assure que

l'Orénoque pourrait chanter la chanson que chante le petit page à sa marraine :

J'avais une marraine !

Si *l'Orénoque* n'a pas chanté, ce n'est pas faute que l'on ait bu à sa naissance, à sa fortune, et qu'on t'ait voué, mon beau navire, *alcyon Albionis*, à tous les sourires du soleil, à tous les astres favorables du Midi !

La cordialité anglaise n'est comparable à nulle autre ; elle est entière ; elle est complète. Vous arrivez au milieu de cette joie, et tout d'abord personne ne semble vous apercevoir ; vous êtes un des leurs ? tant mieux, placez-vous là ; puis, tout d'un coup, au moment où vous vous croyez bien caché, bien oublié, voici qu'un orateur, le verre en main, se met à vous saluer au nom de la bande joyeuse, et il se trouve que chacun des convives vous connaît, vous salue et vous dit, d'un geste amical ; *Soyez le bienvenu !* Alors, c'est une nécessité de répondre au toast amical ; et, qui que vous soyez, répondez ; moins sera apprêté votre discours, et plus il sera applaudi ! J'ai remarqué déjà que ce ne sont pas les plus grands mots et les phrases les plus sonores qui produisent le plus d'effet ; au contraire, un mot gai, une repartie piquante, une allusion d'un bon sel soulèvent l'enthousiasme, et le *speech* qui fait rire, emporte la palme du discours. On a, du reste, toute liberté de maintien, d'attitude, de geste ; on peut chercher ses mots, tant qu'on veut ; on peut parler en bon français ou en mauvais anglais ; on peut même rester court en parlant, pourvu que l'on parle avec une certaine conscience de ce que l'on dit, et que votre front témoigne de la sincérité de vos paroles ! Enfin, ce n'est pas un médiocre contentement de

s'entendre applaudir, par tant de voix amies, de se sentir salué par tant de regards bienveillans !

Nous parlons de toasts ; j'en ai entendu qui étaient frappés au meilleur coin de l'ironie et du bon goût, celui-ci, par exemple, dans une maison charmante, au milieu des arbres et des lilas qui commencent à fleurir, enfin ! Un des chefs de l'Opposition, un écrivain célèbre, qui est devenu, chose assez rare en tout pays, un orateur formidable, M. Disraeli, à la fin d'un repas où l'on avait beaucoup plus parlé de Mlle Cruvelli et de Carlotta Grisi, les deux étoiles de la saison, que du Portugal ou de lord Palmerston, se levant le verre en main :—" C'est l'usage chez nous, dit-il en français, d'aborder de front, même au milieu d'un repas, les grandes difficultés de la politique ; c'est l'usage aussi de boire au gouvernement, quel qu'il soit ; et comme je vois ici un de nos hommes d'Etat, aussi distingué par l'esprit que par l'éloquence, je propose que nous buvions à sa santé." La phrase était mieux faite que je ne puis la faire, le tour en était ingénieux et vif, et la réponse semblait difficile. Le marquis de Clanricarde, ministre des postes, a répondu avec cette bonne grâce qui est en lui : " ...Enfin, dit-il, ce que j'admire en tout ceci, c'est la sincérité du talent et de l'esprit de notre illustre adversaire !" On ne pouvait certes se tirer d'affaire avec plus de verve et d'àpropos.

C'est ainsi que M. Paxton, au banquet donné avant-hier, le 20 mai, à Richmond, par les membres de la commission royale aux commissaires de toutes les nations, représentées à Londres en ce moment par leurs ambassadeurs, comme M. Paxton (l'architecte du palais de cristal) ne voulait pas accepter certains reproches de

mauvais vouloir qu'un précédent orateur avait adressés aux belles dames et aux jeunes gens à la mode qui avaient fait une grande opposition au Louvre de Hyde-Park, s'est mis à raconter, le sourire sur les lèvres, qu'entre autres inventions il y en avait une qui lui avait donné beaucoup de peine,—et qu'il regrettait toutes les peines qu'il s'était données. "J'avais imaginé, dit-il, un moyen excellent de faire disparaître la poussière de nos galeries, sans la rejeter sur les chefs-d'œuvre qui les décorent, mais voici que ces jeunes gens et ces belles dames arrivent, sous nos voûtes, en si bel équipage et si bien parés, que je n'ai pas trouvé un grain de poussière sur nos parquets !" Mettez-y l'accent, le regard, l'intelligence, la bonté, et vous jugerez de l'effet de ce discours.

Ce dîner à Richmond est digne d'être raconté. Depuis l'introduction de *la Marseillaise* brûlante et du veau froid dans nos banquets, depuis qu'un banquet est devenu chez nous, le prétexte et le signal d'une si funeste révolution, on n'ose plus parler de ces réunions de plaisir, devenues les festins des Centaures et des Lapithes qui se battent, comme des Thraces, avec la coupe enivrante des festins. Richmond, c'est tout dire. Une grande cité possède Richmond, quand elle n'a pas Saint-Germain. L'auberge, ou, pour mieux dire, le *château* de Richmond est situé sur la Tamise ; le gazon s'arrête au flot bleu, et tout chargé de barques légères faites pour la joute, et véritablement, quand je disais, tout à l'heure : "J'ai vu un Vénitien," je ne pouvais pas mieux dire du spectacle de ces barques, de ces joutes, de ces guitares, de ces chansons. La ville entière de Richmond était pavoisée aux couleurs de toutes ces nations, dont

la bannière heureuse flotte en ce moment, aux mâts du palais de cristal ! Dans le jardin se faisaient entendre les musiques militaires ; sur le gazon se promenaient les dames qui venaient prendre leur part de ce beau jour. Chaque convive arrivait à l'heure indiquée, et, quand la réunion a été complète, les citoyens notables de Richmond, représentés par leurs meilleurs magistrats, sont venus lire, aux étrangers conviés à cette fête, une Adresse de félicitations et de bienvenue. On ne saurait croire à quel point cette courtoisie était touchante, avec quelle ferveur toutes les têtes se sont découvertes, chacun cherchant à comprendre dans les yeux de l'orateur ce qui lui échappait de son langage. Une citation très heureuse de l'illustre Pope, une des gloires de ce paysage qu'il a chanté (la *forêt de Windsor* est si proche !) a été la bien accueillie et la bien venue, en effet, par les quelques invités qui n'avaient aucun droit à se trouver dans cette réunion des représentans de l'industrie universelle du genre humain. Les vers du poëte semblaient leur dire : Entrez ! il y a place, ici, pour l'imagination, pour la rêverie, et nous ne reconnaissons pas seulement pour nos hôtes les métiers, les forges et les charrues !—A six heures sonnantes, les cent soixante invités à ce banquet, présidé par lord Ashburton, se mettaient chacun à sa place, désignée à l'avance. A la table du président étaient assis les ambassadeurs ou les ministres de France, de Belgique, de Sardaigne, de Saxe, de Portugal, d'Amérique ; une place avait été réservée à lord Stanley, à lord Palmerston, à lord Granville, à M. le baron Charles Dupin. Le dîner a commencé par une prière prononcée à haute voix, et la prière a été écoutée avec recueillement par l'assemblée. En

ce moment les enfans même de Voltaire étaient forcés de s'incliner, et comme disait Saint-Evremont à Mme de Mancini :— "Rappelez-vous, Madame, qu'une femme bien élevée et de bonne compagnie est forcée de faire son salut, si elle ne veut pas être confondue, en ce monde et dans l'autre, avec des femmes de rien !"

Je vous fais grâce du détail ; il n'y a que les cuisiniers qui publient le menu du dîner qu'ils offrent ou qu'ils servent à leurs hôtes, et il faut être l'hôte d'un cuisinier, pour compter, en effet, les turbots, les saumons, les potages, les suprêmes, les filets, les chapons, les bavaroises, et autres *harnois de gueule*, bons à tenir leur place dans *le Gargantua*. Ce qui fait l'étonnement et l'admiration d'une réunion de ce genre, c'est la bienveillance de chacun et de tous, c'est le sentiment unanime qui agit et qui parle, en tant de langages si divers ; voilà ce qu'il faut raconter, et non pas une carte de restaurateur.

Le dîner achevé, on a chanté *les grâces* au piano, en quatuor. Après *les grâces*, l'assemblée a chanté le *God save the Queen*, avec accompagnement de clairons et de trompettes. Heureuses les nations qui ont un chant national, appris dès le berceau ! Heureux les peuples qui, dans leur moment d'enthousiasme, s'adressent aux divinités pacifiques, et non pas aux furies des discordes civiles ! Autant l'hymne et le cantique ont de grâce et de charme dans la bouche d'un peuple, autant la menace et la violence nous inspirent d'éloignement et de pitié ! Laissez, laissez vos menaces de sang et de haine, et tout au plus gardez pour les jours de bataille, ces couplets vengeurs ; mais que du moins vos heures réjouissantes, vos heures hospitalières, vos

fêtes, se passent à chanter des refrains de contentement et d'espérance ; n'allez pas commander vos *Te Deum !* aux muses ivres de carnage, à la muse de Tyrtée, à la muse de Kœrner.

En ce moment les *toasts* ont commence ; ils étaient réglés à l'avance et proclamés par un maître des cérémonies à la voix de Stentor. Chacun a parlé à son tour, et, autant que j'ai pu comprendre ces paroles empreintes du goût et de l'accent anglais, chacun, dans ces discours improvisés, s'abandonnait à l'inspiration du moment. Rien ne ressemble moins à un discours et à ce que nous savons de l'éloquence, que cette libre parole où chaque convive, provoqué par un mot de louange, répond à son tour, par une provocation nouvelle. Un seul *discours* a été prononcé, dans le sens du mot employé chez nous : c'est le très bon et très solide discours de M. le baron Charles Dupin, le digne frère de ces deux grands orateurs qui ont tant brillé, celui-ci à la tribune et au barreau, celui-là au barreau, qui le pleure comme un des plus nobles fleurons de sa couronne éloquente. M. Charles Dupin a fait un résumé excellent des luttes et des triomphes de la commission royale, à commencer du premier jour où il fut question d'élever, à cette place illustre, un rendez-vous général de toutes les forces de l'univers.

Chaque discours était accueilli par un *toast* plus ou moins prolongé, et plus d'une fois le *hurrah !* s'est fait entendre : trois fois trois fois, par exemple, lorsque lord Ashburton a parlé, de sa voix douce et calme comme son visage. Vous savez qui est lord Ashburton, qu'il s'appelle, de son nom, M. Baring, et qu'après avoir été le premier négociant du monde, il a été créé pair d'Angleterre en récompense d'un traité qu'il a signé avec l'Amérique. A propos d'Amérique, il faut citer le discours

du ministre des Etats-Unis.—" Nous vous avons apporté, disait-il, entre autres produits, des vœux sincères et des louanges dévouées ; nous sommes nouveaux encore dans ces grands arts où vous êtes les maîtres, et nous venons les apprendre à votre école." A la place la plus honorable étaient assis, comme une augmentation de l'ordre excellent de cette fête, les éditeurs des principaux journaux de Londres : le *Times*, le *Morning Chronicle*, le *Daily News*, l'*Illustrated London News*. En général, l'habitude est celle-ci, c'est de donner à la presse, et en tout lieu, la place où l'on voit le plus, où l'on entend le mieux. A la Chambre des Lords, par exemple, les *rapporteurs* sont placés à cette tribune dorée que l'on croirait élevée là pour les ambassadeurs des nations.

Pour compléter le récit de ce festin, réglé comme une cérémonie publique au moyen-âge, nous devons signaler aussi tant d'intermèdes de musique ancienne, que chantaient entre deux toasts, les quatre voix au piano ! On a chanté, entre autres couplets, deux sonnets de Shakspeare, quand Shakspeare, amoureux et songeant à peine aux visions de son esprit, ne pensait qu'à chanter ses amours. Ces vieilles paroles sur ces vieux airs, qui ont inspiré à lord Byron cette douce élégie : *Lorsque le temps s'envole avec nos années*, nous ramenaient volontiers à ces fictions hardies dont l'ancienne Grèce a composé les chapitres de son histoire :

Quidquid Græcia mendax
Audit in historiâ.

Et je ne sache pas que pour un esprit peu habitué à ces surprises de la poésie et de la musique, en leur popularité naissante, quelque chose se soit rencontré de plus exquis et de mieux trouvé

que ces sonnets amoureux et ces élégances juvéniles, soudainement mêlés à ce concert de louanges et de prières, en faveur de ce qu'il y a de plus positif en ce bas monde, la sueur du front de l'homme et le travail de ses mains !

Et la fête achevée, nous sommes rentrés par ces doux sentiers où languit, sur le vert gazon, la lune de mai, dans les bruits, dans les clartés et dans les tumultes de cette ville infatigable qui recommence à vivre à minuit. Que de fois, dans les rues de Florence ou de Pise, à pareille heure, nous avons chanté (nous étions jeunes alors !) le *Lydia dormis?* au bord de l'Arno silencieux !

Après ce grave récit de l'hospitalité, *assise sur le trône éclatant de cette île fameuse,* il me faut raconter une de ces journées incroyables, même à celui qui en a partagé le délire pendant douze heures d'enivrement et de tapage—Et comment m'y prendre, et par où commencer ?

Deux mots suffiront pour vous mettre au courant de mon embarras et de mon impuissance : *les courses d'Epsom !* L'Angleterre en parle trois mois à l'avance ; elle en parle encore après trois mois d'admiration et d'enthousiasme. On se battrait sur les rives de l'Océan, elle serait à Epsom. Et jamais course de chars aux plaines de l'Elide, disputée par les rois ; et jamais les luttes glorieuses de Sophocle et d'Euripide, évoquant l'histoire en deuil ; ni les coursiers fameux que chante Pindare en ses vers, ni ces fêtes où se montrent les coéphores élégantes, des fleurs plein les corbeilles et des larmes plein les yeux ; lui-même, Aristophane, le censeur, lorsqu'il livrait à la risée immense des multitudes, leurs magistrats, leurs prêtres et leurs capitaines (joie incroyable du

petit, de rire à ses heures, et de se moquer des plus grands); aucune de ces fêtes où l'Attique entière était convoquée, à certains momens choisis dans le calendrier des âges, ne réunissait à un plus haut degré, l'enthousiasme, l'intérêt et la passion de tout un peuple. Un Anglais se rend aux courses d'Epsom comme un Athénien se rendrait au temple de la sibylle ; il y va avec le même recueillement, il en revient avec les mêmes transports, enivré qu'il est de la vapeur du trépied.

Dès la veille, on dirait que tout ce qui n'est pas Epsom est une chose d'hier,—et le prince Hamlet lui-même s'en viendrait pour démontrer à ces grands politiques *qu'il y a quelque chose de vicieux dans la situation du Danemark*,—où prenez-vous le Danemark ? S'il est situé dans les plaines d'Epsom, nous y serons demain au grand jour ! La nuit qui sépare l'Angleterre de ce grand jour, est une nuit d'insomnie ; on ne dort pas, on rêve ! Il n'est pas en ce moment d'homme ou de femme, d'enfant ou de vieillard, qui ne s'enivre, à l'avance, des promesses de cette minute heureuse entre toutes ; pas de mortel si méprisé du sort, qui n'invente un moyen de se faire présent, à soi-même, de cette journée.—A qui veut la prendre, *une livre de ma chair*, pour une place au sommet de l'omnibus ! Ainsi ils parlent ! Celui qui n'a pas de place en quelqu'un de ces véhicules de rencontre, s'en va, en maugréant, par le chemin de fer; qui n'a pas de quoi prendre le chemin, s'attache aux brancards des voitures ; on va à pied, on va comme on peut, pourvu qu'on aille !—On arrive enfin, et tout d'un coup voici la plaine qui s'étend, çà et là, et se perd dans l'horizon. Ce n'est pas le sol uni et sablé du Champ-de-Mars ; ce n'est pas la vaste pelouse de Chantilly que dominent

ces écuries semblables à un palais, les derniers vestiges de ces princes de Condé, illustres un instant, oubliés aujourd'hui.—Non, rien ne ressemble à ces plaines sans apprêt, tout au plus *la Croix de Berny*, quand c'était la mode chez nous d'arriver au grand galop, à ce ruisseau du chemin où tombaient, si souvent, le cavalier et le cheval ! Epsom n'est pas un carrousel, et ce n'est pas une embûche ! La plaine est remplie de ses accidens naturels, et tant mieux si l'obstacle se présente ; on ne cherche pas l'obstacle. Il s'agit de courir et d'arriver naturellement, que la pluie ait détrempé la terre, ou que le sol résiste à ce *quadrupedans sonitus* dont il est question dans Virgile.—Autant que le regard peut s'étendre, on découvre des tentes éparses, des maisons, des collines, chargées de peuples, des mondes pleins de regards ! A chaque instant, et de chaque côté, en haut, en bas, de la colline et de la plaine, de chaque village et de chaque comté, de la cabane et de la maison, du cabaret et de l'église on accourt, on vient, on arrive, on regarde, on tremble, on espère, on attend ! Shakspeare, qui connaissait bien son peuple, a décrit cette fête des yeux, dans son *Coriolan*, et la fête est restée aujourd'hui ce qu'elle était sous la reine Elisabeth : " Quel sera le vainqueur ? Où est-il ? Toutes les bouches s'entretiennent de ce rude jouteur ; les yeux affaiblis de la vieillesse empruntent le secours des lunettes pour le mieux voir ; la nourrice babillarde, tout occupée de jaser du héros, en oublie le boire et le manger...de son nourrisson ; la plus maussade cuisinière arrange son plus beau mouchoir sur sa gorge enfumée, et grimpe sur le mur.— Lui-même le grand Soyer oublie et néglige ses fourneaux et sa gloire. — On se presse sur les échoppes, aux fenêtres, aux

boutiques, sur les toits ; les maisons sont couvertes et chargées de spectateurs de toutes les classes...foule pittoresque et variée.— Les prêtres eux-mêmes ont quitté leurs retraites paisibles, et confondus avec la multitude, ils se hâtent, pour arriver essoufflés à une place vulgaire ; volontiers les plus belles dames de la vie élégante exposent aux injures de l'air les roses et les lis de leurs joues délicates, et livrent au soleil les charmes de leur visage. C'est un bruit, un mouvement, une rage, un délire autour de ce coureur des courses populaires ; on dirait qu'un dieu est caché sous cette enveloppe mortelle, et qu'il en va sortir !"

Pour ma part, je suis bien heureux qu'un si grand poëte ait décrit à l'avance, les sensations de ce jour des miracles, où l'on voit le peuple anglais, à la suite d'un cheval de course, se ruer soudain dans toutes les violences de l'enthousiasme. Tout d'un coup, au signal donné, au premier cheval qui entre dans l'arène olympique, on sent surgir de ce million et demi de têtes en démence, un murmure. Ah ! si jamais un poëte héroïque, ou si jamais un capitaine qui revient de l'armée, ou si quelque reine imposante, tenant par la main son fils aîné, et traversant les arcs de triomphe, arrivaient à soulever, ne fût-ce que le moindre de ces frémissemens, dans l'âme d'un peuple...Salut à toi, ô poëte, et te voilà immortel ! Gloire à vous, héros couvert du laurier populaire ! Honneur impérissable à cette majesté qui revient, accueillie et saluée par de pareils suffrages !—Etre salué comme est salué ce cheval, il y aurait certes de quoi mourir de joie et d'orgueil !

Ce même spectacle de l'arène ouverte, de la lutte entreprise, du beau cheval lancé à tout hasard, des prix proposés aux vainqueurs,

des paris gigantesques, des coupes d'or et des boucliers d'argent, ciselés par les maîtres, nous le connaissons à Paris même ; et, nous aussi, nous pouvons nous glorifier de nos coursiers olympiques...Ce qui manque à ces fêtes du printemps, chez nous, c'est l'enthousiasme universel qui fait d'un spectacle frivole, une passion générale ; c'est l'angoisse surexcitée de tant d'âmes souffrantes du même mal. Ici, le même feu brille dans tous les regards ; le même cri de défaite ou de triomphe s'exhale en hurlemens sauvages, de toutes les poitrines également oppressées ! Aux courses de Chantilly, par exemple, sous les yeux même des princes de la jeunesse française, le beau monde arrivait dans ses plus beaux atours : les dames, le sourire à la lèvre et l'ombrelle à la main ; les messieurs, pareils à ces jolis danseurs qui donnent le bras aux marquises pour danser un menuet ! De peuple, guère ; à peine quelques villageois, attirés par la beauté du spectacle ; on demandait, par hasard, le nom des coureurs, on l'écoutait d'une oreille inattentive, et vous ne saviez guère en quoi le turf de Chantilly différait, par la curiosité ou le plaisir, des soirées équestres de M. Franconi ! affaire de mode et de parade, et rien de plus.

A Epsom, affaire d'enivrement et de violence ! Oh ! l'étrange chose ! Il n'est pas un seul de ces milliers d'hommes, du petit au grand, du lord au valet d'écurie, et de celui-ci au mendiant, et du mendiant au bohémien, enfant perdu de l'Espagne basanée, qui ne sache l'âge, et la taille, et la robe, et le nom des chevaux qui vont courir ! Interrogez le premier venu, il vous dira, d'un air de mépris : voici *Hernandez*, *Constellation*, *Thésée*, *Hippolyte*, *Arioste*, *Midas* : ils ont des chances : voici *Lamartine* et *Louis Napoléon* :

je parie contre eux, vingt contre cinq ! C'est une science, cette science des jockeys, des livrées, des cochers, des diverses écuries, et pas un Anglais qui ne se retrouve très facilement dans cet océan de voyantes et changeantes couleurs, de la manche droite à la manche gauche, du gilet à la cravate, de la casquette à la jaquette ; vous y mettriez les plus habiles coquettes de Paris, elles se perdraient dans cette confusion de nuances, agencées avec toute l'imagination du kaléidoscope : et le noir, et le vert, et le blanc, et le bleu, et le jaune, et le lilas, et l'orange, et le tartan ; le pourpre et le rose, l'ambre et le gris, le jaune clair, et le bleu foncé, et le bleu sombre.—On sait aussi le nom des éleveurs, des propriétaires, des entraîneurs de chaque cheval, et le nom des jockeys et la filiation de ces nobles produits des plus nobles races et des plus illustres parens, destinés à agrandir l'illustration de leur maison.....c'est un tumulte ! Et puis, au fond de l'âme, et dans ce tumulte, chacun est occupé à étudier, à admirer, à saluer le cheval qui gagnera à coup sûr, l'enjeu de cette journée, et ce cheval chacun le nomme et le proclame en son par dedans : c'est *Teddington !*

A la fin donc, et quand toutes ces passions sont à ce point soulevées, au moment où chaque pari est accepté dans les proportions les plus diverses et les plus capricieuses ; quand ces vingt-neuf chevaux, semblables à *Handel*, fils de *Godolphin*, lequel *Godolphin* était fils de *l'Eclair*, ce furieux cheval que son maître abreuvait d'eau rougie avec du sang humain, se mettent à courir, légers comme ces chevaux, enfans de la bise ; et quand ces milliers et ces milliers d'hommes retiennent leur souffle, de peur de faire tomber le jockey de leur choix, appuyé

sur le *fulcrum* de l'étrier luisant...il est impossible de donner une idée approchante de ce drame. On dirait les peuples attendant la fin du monde, et prêtant une oreille épouvantée aux cris de la trompette du dernier jugement !

Cinq fois de suite se renouvelle, au même lieu, et le même jour, ce jeu délirant du cheval et du hasard ; chaque fois grandit la passion, augmente le délire, et chaque fois des sommes immenses passent de main en main...des fortunes entières...qui vont et viennent à chaque pas de ce cheval ... Nous avons cependant chez nous, un proverbe qui dit : Un bel écu de Dieu ne se trouve guère sous les pas d'un cheval !

Et pendant ces trois jours, où toute chose est suspendue en ces trois royaumes ! et d'un bout à l'autre de ces royaumes, et cinq fois par jour, avec autant de coursiers nouveaux, le drame recommence avec la même furie, et la foule, à la fin, s'en va lassée et non pas assouvie...*Et non satiata recessit.*

Dans l'entr'acte...il faut le dire aussi, l'entr'acte est digne du drame représenté. La course achevée, aussitôt toutes ces âmes se débandent, et chacun s'en va dans l'espace, cherchant à boire et à rire. On va au hasard, à travers ces rues et ces carrefours de voitures de tout genre et de toute espèce : landaus et landaulets, calèches et berlines, omnibus et tapissières, brouettes et cabs, chariots et charrettes ! Tout est pris de ce qui roule, et même les chars funèbres sont remplis de cette vie animée et joyeuse ! On se ferait porter dans son cercueil, plutôt que de ne pas venir ! J'ai vu de petits chevaux, grands comme de petits chiens de Terre-Neuve, attelés à des voitures d'enfant ; j'ai vu des tombereaux du temps de la reine Anne, où vingt

personnes se tenaient debout, comme autrefois au parterre du Théâtre-Français ; j'ai vu des carrosses dorés et dédorés, tirés par des ânes ; j'ai vu des chevaux montés à cru par des gens qui avaient trouvé le cheval et pas de selle, et je me suis rappelé le nom du cheval de Goldsmith : *Fiddle-back*, à savoir *manche de violon*. Le gentilhomme qui montait ce nouveau Fiddle-back, n'avait pas l'air humilié le moins du monde ; il allait dans cette foule, aussi fier que le soleil de Louis XIV : *Nec pluribus impar !*

Dans l'intervalle, on boit et l'on mange. Du fond de chaque voiture on voit passer des paniers remplis de la multiplication abondante des pains frais, des jambons, des poissons, des pâtés, du vin de France, et l'on se demande, au bruit de ces bouchons délivrés de l'entrave, au pétillement de cette écume champenoise, à l'aspect doré de ces longs verres, aussitôt vidés que remplis, si vraiment le vin d'Aï peut suffire à une seule journée des courses d'Epsom ?—Il faut voir tout ce monde affamé dévorer, à belles dents, ces viandes arrosées de vin de Champagne ! il faut entendre ces cris et ces rires ! Que le bourgeois anglais soit venu en ce lieu de délices, avec sa femme légitime et les cinq ou six enfans issus de ses justes noces, sous l'autorisation préalable du lord-évêque de Londres, ou que le jeune homme amoureux ne soit attaché à la belle dame de ses pensées, que par les liens plus fragiles d'un mariage d'Ecosse : et l'honnête femme, et la femme légère, s'abandonnent également à la fête universelle, en causant, en riant, en buvant, en trinquant.—Femmes au visage un peu fardé, à la voix un peu rude, celle-ci vêtue comme une duchesse de Milan, celle-là comme une princesse de Mytilène...les unes et

les autres, semblables aux armes d'Angleterre : des roses en peinture, des lions en action !

Dans l'intervalle encore, au moment de ce repas en plein air, entre les belles conversations et les poésies fugitives, et quand le plus pauvre diable est tenté de se dire, comme le prince Henri, dans une pièce de Shakspeare (*Henry IV) : Cela me rabaisse considérablement, cette envie que j'ai de boire de la petite bière,* on voit circuler des fantômes...des femmes et des enfans qui tendent la main *à ces viandes refroidies sur la table de Jules César !* Pauvres gens, logés au château de la misère ! ils connaissent à peine le seuil du *club de la Tranche-de-Bœuf :* ce jour-là, du moins, ils ne sont pas exposés à dîner à la table impitoyable du duc Homfroy.

Dans cette foule d'ombres errantes se promène aussi la Gipsy, la Bohémienne, qui traîne avec elle, à la façon des Scythes, sa maison roulante à travers les genêts fleuris et les ronces incultes. Elle est de grande taille, elle est belle et fière, elle a des cheveux noirs, digne parure à ses yeux noirs ; elle porte sur son visage clair, le hâle frais de la jeunesse. Evidemment cette créature éloquente appartient à d'autres cieux ; elle a vu d'autres soleils. Dieu, qui n'a rien donné à la Gipsy, lui a fait le don de prophétie, et son sourire même est déjà une annonce de bonheur ou d'infortune.—Elle a pris ma main, et dans une langue sauvage, dont je n'entendais pas le premier mot, heureusement pour ma tranquillité et mon repos, elle m'a prédit je ne sais quelle histoire lamentable, quelle aventure horrible dont elle-même elle était troublée ! Ainsi Cassandre a prédit la chute de Troie, ignorante de son sort. Ma Cassandre rustique, me voyant

si tranquille, à l'annonce de cette fin prochaine du monde croulant, a dû se dire à elle-même : Voilà un héros !

Hélas ! notre héroïsme à nous tous, sur le bord de ces abîmes, c'est, en effet, de ne pas savoir aujourd'hui dans quel abîme nous tomberons demain.

Et puis, et enfin, quand le dernier vainqueur a remporté la dernière palme, aussitôt,—nouvelle et plus étrange furie,—on entend le remue-ménage de tout ce peuple, aussi avide de repartir qu'il était avide d'arriver. Allons ! laissez vos corbeilles et vos bouteilles à demi pleines aux affamés qui vous tendent la main ! Allons ! remettez le timon à la voiture et le collier au cheval, et fouette cocher ! A présent c'est notre tour à courir, à effleurer d'une roue impatiente la borne glissante, à nous couvrir de la poussière glorieuse ! Allons, çà ! et puisque ce retour d'Epsom à la ville est une fête consacrée, et puisque ceci est un peu le mardi-gras de la nation anglaise, et la descente hurlante des Courtilles, agissons à l'anglaise, et ruons-nous dans cette joie, afin d'apporter, des premiers, la nouvelle ardente de ces courses mystérieuses...Insensés que nous sommes ! à peine gagnée, on a su la course et le vainqueur ! Vous n'avez donc pas vu, au-dessous des nuages, ces messagers ailés qui cherchaient leur voie à travers les airs ? Les uns partent d'un trait, les autres hésitent et se troublent ; celui-ci cherche à découvrir, d'un vol léger, le chemin qui conduit au colombier natal ; il plane encore dans les airs, pendant que là-bas, à trente lieues d'ici, tant d'âmes impatientes attendent le volatile qui porte un peu plus que la fortune de César !

Si donc ce monde et ces chars se mettent soudain à brûler

l'espace, c'est uniquement, croyez-le bien, pour le bonheur d'aller vite, et de passer à travers le danger, sans y tomber. En ce moment, dans cette foule éprise du mouvement et de l'imprévu, c'est à qui s'abandonnera à sa verve fescennine, à qui débitera d'une voix plus animée, une plus grande quantité de quolibets et de saillies, à qui chantera, sur un ton plus haut, la chanson chère à Falstaff, à savoir : "Le centième psaume, sur l'air des *Jupons verts!*" Bénédiction sur tes poumons ! bon chevalier, tu devais en avoir grand besoin au milieu de ces bruits, de ces tumultes, de ces chansons, dans cette bagarre acariâtre de joyeux Bretons arrivés si tôt, sans peine et sans remords, *au troisième degré de la boisson !*

Comment nous avons regagné la ville, à travers cette émeute, ce fouillis, ce choc, ce heurtement, ces cris, ces rires, ces chansons, ce *centième psaume*, cette *falstafferie* et cette soifferie, en plein *hurrah !* en pleine clameur, entre ce char brisé et ce chariot renversé, par les villages accourus pour nous voir, par les campagnes rugissantes, par les tavernes éclairées, par les jardins où la danse, où le ballon même s'arrêtent, afin de saluer cette bacchanale ; — par quel miracle nous avons évité ces dangers, ces obstacles, ces chevaux effrayés, ces chevaux épuisés, ces coups de foudre de l'apoplexie, en plein chemin foudroyante ; ces cochers, ivres comme leurs maîtres, ces orateurs en plein vent, postés sur la pointe du pied, à la pointe du timon, je vous jure que je n'en sais rien, et qu'en ce moment où l'extase s'arrête enfin, et fait place à quelque sang-froid, je me demande à quel songe, à quelle furie, à quel charme, à quel délire étrange, incroyable, inouï, anglais, nous avons appartenu tout un jour !

Il faut me pardonner ces tumultes de l'idée et du style ; ils se sont emparés de mon esprit malgré moi ; j'écris d'ailleurs en pleine Angleterre, et, comme disait ce savant praticien d'Italie, Lancini, devenu Romain à Rome : *Scribo in agro romano !*

IX.

Le Tunnel sous la Tamise—La Tour—Shakspeare !—Les ombres — La chambre des armures — La reine Elisabeth — Les diamans de la Couronne—Les poëtes sont les vrais guides—Le château de Windsor—Van-Dick—Les écuries de la reine—Charles II et la Restauration anglaise—Le bal déguisé—M. Eugène Lami—Les Etoiles : Madame Sontag, Carlotta Grisi, Sophie et Marie Cruvelli—Régnier, Mario et Massol —Conclusion.

26 Mai.

Aujourd'hui ma dernière lettre, et demain, ma lettre et moi, nous *franchirons la plaine azurée et sa blanche écume !* Me voilà donc, tout pareil à ces provinciaux d'autrefois qui se croyaient quittes avec la ville de Londres, quand ils avaient vu " le roi, la reine, les lions, Bedlam et Westminster ! " A quoi les badauds de ce siècle ajoutent : *la Tour* et *le tunnel* sous la Tamise !—Je l'ai vu, ce fameux tunnel, et j'y suis descendu, par hasard. On peut appeler cela une merveille, une merveille inutile, à coup sûr, inutile et maussade, et vraiment fallait-il que la ville eût beaucoup d'argent à perdre en folies, lorsqu'elle se mettait à

creuser, de chaque côté de la Tamise, ces deux grands puits, que relie un passage souterrain. Il vous faut descendre, et longtemps, par un escalier à pic ;—à la dernière marche, vous apercevez une vaste galerie, éclairée à l'aide de quelques becs de gaz, et vous avez, pour toute satisfaction, le plaisir de vous dire à vous-même, que vous marchez à pied sec, ou peu s'en faut, au-dessous d'un fleuve habile à porter des navires, accourus des extrémités de l'Océan ! Ce n'est que cela ! et si—par malheur—ce passage eût été, durant des siècles, la seule façon de traverser le fleuve, et qu'après bien des années on eût trouvé le moyen de passer la Tamise, non pas *sous* un pont, mais *sur* un pont, ou tout simplement sur une de ces barques légères qui unissent, sans tant de bruit et de dépense, une rive à l'autre, aussitôt figurez-vous l'enthousiasme et l'émotion universelle !—On eût crié au miracle ! on eût béni le batelier qui affranchissait tant de passagers de ce grand ennui : descendre au fond d'une cave, et respirer, pendant vingt minutes, un peu de mauvais air, par ces deux grands trous, ouverts à chaque extrémité de l'abîme ! Alors, de toutes parts, se fût élevée une bénédiction solennelle, et l'heure eût été louée à tout jamais, qui remplaçait, par une simple barque, ce fameux tunnel de douze cents pieds. Et pourquoi faire, un jouet de quinze millions de francs ?

Qui que vous soyez, méfiez-vous du tunnel sous la Tamise, et s'il vous plaît de passer l'eau, choisissez parmi tant de bateaux qui passent à toute vapeur ! On aura beau faire, on ne fera jamais un plaisir de l'abîme, de la nuit, du silence et de l'écho des profondeurs, à jamais séparées du soleil ! Le grand jour est déjà une grande fête, et quand je me vois à mille pieds

au-dessous du fleuve qui mugit, il me semble que je descends malgré moi, dans quelqu'une de ces cavernes politiques où se prêtent, sur des poignards ridicules, toutes sortes de sermens abominables, arrosés d'un joli petit vin bleu, couleur du temps... " Voilà du romarin, c'est pour la mémoire."

Non loin du tunnel est ouverte une autre curiosité officielle de la ville de Londres, et vous savez, Monsieur, si je me méfie des curiosités officielles. Le *Guide* est un traître ; il vous pousse à toutes sortes de vieux chapitres qu'il épèle en ânonnant, et vous restez, bouche béante, à écouter cet imbécile de livre mal fait, qui vous force à regarder on ne sait quels joujoux gothiques, à travers une lorgnette d'opéra. Mais on a beau faire et se défendre contre les choses acceptées, il se rencontre parfois de mauvais jours où vous êtes accablés, en dépit de votre prudence, des restes, des loques, des vanités, des ferrailles que les faiseurs de *Guides* et de catalogues exhument, avec tant d'audace et d'impudence, de la garde-robe, de la hotte et du cercueil des nations.—Ainsi est arrangé ce très vulgaire spectacle de la tour de Londres, ouvrage informe de quelque antiquaire maladroit qui dispense au gré de sa fantaisie un nom héroïque à ces cuirasses rouillées, à ces casques éteints, à ces lances inutiles ! On joue aux portes de la tour, un jeu guerrier qui consiste à ouvrir, chaque matin, avec toutes les précautions de la guerre, ces portes vénales, et jamais du temps de Guillaume-*le-Conquérant*, qui fit bâtir ces tourelles sur l'emplacement d'une forteresse romaine, on ne vit une aurore plus guerrière ! A peine ouvertes, comme aux jours d'un siége, les portes de la tour sont en effet assiégées par toutes sortes de curieux au rabais, que le train de plaisir a portés

sur ce rocher poétique, enchâssé dans un cristal d'argent.—Vous êtes reçu, sur ce théâtre de tant d'abominations et de douleurs, par des comparses, habillés à l'ancien costume des Tudors : le pourpoint rouge aux armes de la reine, la toque de velours et... que diras-tu, metteur en scène de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté ? La toque et la houppelande sont complétées par un pantalon noir, et une paire de bottes cirées, comme si tous les chamois étaient morts ! En vérité, voilà une grave infraction aux habitudes conservatrices de ce grand peuple ! Il est le conservateur par excellence ! Avec lui, il suffit d'avoir été pour être encore.—Tu as vécu...donc tu vivras ! Tu as été le passé ...tu seras l'avenir ! Tu as été la couronne d'Elisabeth...tu seras la couronne de Victoria ! Ni le temps qui dévore toutes choses, ni les révolutions qui renversent, ni les émeutes qui brisent ne sauraient changer une loi, une habitude, un usage de cette nation !—A peine la mode, obéie en tout lieu, vient-elle à bout des habits de chaque jour...Les vieux temps garderont leurs vieux costumes ; les antiques maisons, leurs meubles antiques. Les courtisans de Jean-sans-Terre passaient sous cette voûte, et c'est le droit de la voûte respectée, de voir passer, encore à cette heure, les courtisans de la nouvelle monarchie. Ici l'on n'efface rien, ici l'on respecte toutes choses, et même la violence a ses respects : Charles Ier, sur l'échafaud, portait encore tous les insignes de la majesté royale ! Avec peu de soins et de peines, cherchez bien, vous retrouverez certaines mœurs, et certains hommes de *l'un et l'autre intérêt* au temps de Cromwell !

Il faut donc s'étonner, et grandement, du pantalon et des

bottes vernies de ces messieurs, et je les dénonce comme des révolutionnaires qui porteront, si l'on n'y prend garde, un grand trouble dans ce drame monotone d'une prison d'Etat, devenue un lieu de rafraîchissement et de repos. Au plus vite, si vous voulez ne pas manquer de spectateurs, rétablissez au grand complet, le costume primitif des hallebardiers de la Tour.

D'un spectacle manqué, l'homme sage prend ce qu'il peut en prendre. Il écoute, à travers les murailles, le bruit des siècles écoulés ! Il cherche à reconnaître, à ces meurtrières, le visage de tant d'hommes emportés par la mort ! On lui a raconté des histoires, on lui a montré des tableaux, on a représenté, sous ses yeux des drames sanglans, et le drame et l'histoire, et le tableau, il revoit tous ces reflets vivans des siècles passés, et pour une heure, il redevient l'historien, le peintre et le poëte de ces images funèbres ! — Autant de tours en cette prison d'Etat, autant de noms, empreints de sang et de terreur ; à moins que la dérision ne vienne ajouter à l'horreur de ces bastilles ; par exemple, la *Tour de la Liberté*, à la grande Bastille, modèle de toutes les autres, et qui les a toutes écrasées dans sa ruine. Interrogez, et l'on vous dira quelles étaient ces prisons, ou plutôt ces tombeaux ! Prenez une torche, et cherchez à l'intérieur de la muraille où suintent les larmes, le nom de ces divers captifs, voués à la hache royale, au couteau populaire, et vous trouverez, ô douleur ! parmi les noms de tant de bandits, les noms les plus glorieux et les plus charmans. Ici des poëtes sont morts ! ici des héros ! ici des beautés ! ici des martyrs ! Dans ces murs abominables, la libre parole fut captive ; le libre évangile fut chargé de fers, l'épée loyale fut brisée, et l'on vit des reines de vingt ans, trans-

portées, en deux tronçons, dans ce cimetière, la tête détachée du corps, la couronne arrachée à ce front royal !—Sous ces voûtes sombres, le grand Shakspeare a rencontré, ombres errantes, plus d'une tragédie à peine vêtue de son linceul, et il s'est écrié,—âme ferme et généreux esprit !—voyant ces ombres décapitées, ces reines détruites, ces rois massacrés, ces enfans égorgés : *Que des ombres n'effraient pas l'âme de Richard !* Voilà un guide à la Tour de Londres, ce Shakspeare ! Je n'en veux pas d'autre, quand je devrais lui montrer, chemin faisant, les héros, les tyrans et les douleurs échappés à son génie : Essex, la fleur et le miroir de la jeunesse d'Angleterre ; Warwick, Dudley, Thomas Morus, l'auteur d'un rêve aussi beau que le *Télémaque ;* et vous aussi, comtesse de Salisbury, Jane Grey, Catherine Howard, Anne de Boleyn ! Seul, abandonné à soi-même, à ses rêves, on retrouverait son compte, à tout prendre, de la *Tour ensanglantée* à la *Porte des Traîtres ;* mais le *Guide* en chair et en bottes, en os et en toque de velours, s'empare de vous et vous parque, *volens nolens*, dans une troupe de visiteurs. Dès ce moment vous ne vous appartenez plus à vous-même, vous êtes la proie et la chose du cicérone gothique ; il vous tient, et pour commencer, il vous pousse dans la chambre des armures, pareille au magasin de l'Opéra le matin du soir où va se jouer *Robert-le-Diable* ou tout autre poëme de chevalerie. A bon entendeur, salut ! Il s'agit d'écouter ce bavard qui vous montre une centaine de vieilles armures dont notre musée d'artillerie ne voudrait pas. A ces armures il y a des noms : Edouard Ier, Henri VI, Henri VIII, Thomas Howard, et les autres ; et ces noms-là sauvent quelque peu ces hauberts vermoulus, ces cottes de mailles

démaillées, ces brassards, ces jambards, ces cuissards, tous ces vieux bagages des batailles anciennes,—c'est triste à voir et lamentable, ces armures où rien ne bat plus, ces casques vides, ce néant des forces anéanties et des gloires épuisées! Passe encore si la beauté de l'arme et de l'armure, l'éclat des cuirasses, le fil des épées, la richesse de l'ensemble ajoutaient au souvenir la grâce exquise d'un art oublié; mais ici (ôtez la belle et riche armure milanaise de Charles Ier) tout est sombre, et triste, et sans éclat, et la rose rouge, et la rose blanche, et le lis de France, fleurs oubliées, ne suffisent plus à relever de leur grâce idéale, cet acier terni par le temps.—Un Bonaparte a laissé en ce lieu, parmi ces reliques guerrières, une armure de joûte et de tournoi, une des parures courtoises d'Eglington!—Humble trophée, et qui nuit à l'ensemble de ce moyen-âge guerrier.

Une image affreuse et qui fait peur, en effet, c'est la reine Elisabeth en ses friperies, harnachée de perles fausses, et accroupie en ces hardes mal lavées, sur un vieux cheval que tient un vieux page, par sa vieille bride. On ne saurait rien voir de plus hideux, et j'imagine qu'elle se fût cruellement inquiétée de son image ainsi faite, cette reine superbe, si on lui eût raconté qu'un jour viendrait où, dans cette même tour qui lui servit de prison et de rempart, dans cette enceinte si longtemps obéissante à ses châtimens et à ses vengeances, elle serait représentée en haillons, elle-même, *cette vestale assise au trône d'Occident*,—tête immense et cœur perverti,—la vipère et l'or dans un vase d'argile!...Et de tous les courtisans de cette majesté flétrie, parmi ces fortunes et ces noms qu'elle a créés, personne qui prenne la défense du *chevalier-vierge;* personne qui dise avec Hamlet: "Que celui-là

qui joue les rois soit le bien-venu !" Etre reine absolue et femme adorée, et se montrer, après tant de gloire, sous ces vils haillons, au bénéfice des hallebardiers de sa tour !

Eh bien ! ces armures, ces gantelets, ces rapières, ces armes, ces billots, où la tête tombée a laissé son empreinte, ces haches, ces canons, ces mousquets, ces machines de guerre empruntées aux Turcs et aux Maltais, et toutes ces façons de tuer un homme : francisques, pertuisanes, espontons, épieux, martelines, tridens, javelots...c'est bien ennuyeux à voir, tout ce résidu des passions d'autrefois...je le préfère pourtant à la contemplation extatique, au pied d'un escalier, des joyaux de la couronne d'Angleterre. Voilà un piètre spectacle ! et l'on ferait bien de cacher ces choses-là sous le tunnel, deux spectacles qui se compléteraient l'un par l'autre ! On vous montre donc, à travers une double cage, le bonnet du roi, si c'est un roi qui règne, et le bonnet de la reine, si c'est une reine. Ici se cache la sainte-ampoule des rois du peuple anglais, entre le sceptre et l'éperon ; en ce lieu reposent le globe et la salière, la cuiller et le bâton, les fonts baptismaux des enfans de la reine, et le bandeau du prince de Galles ; diamans, épées, housses, chardons, trèfles, croix, bracelets, fontaines, plus un certain diamant bleu, corbleu ! emprunté aux roues du char d'Apollon. Ce beau diamant brillait naguère d'un éclat sans pareil ; il était sans rival ; il a été détrôné par ce diamant de barbare et de sauvage, le *Koh-i-nor, la Montagne de lumière;* et c'est ainsi que passe la gloire du monde, ô ciel ! *Sic transit gloria mundi !*

Croyez-moi, cette visite à la Tour vous comptera pour une journée assez mal employée, et d'autant plus mal qu'elle entraîne

une visite au tunnel. Il n'y a d'ailleurs que les poëtes qui aient le droit de vous montrer les vieux âges; les vieux âges entendent la voix du poëte; ils respirent de son souffle; ils revivent de sa passion; il leur rend à son gré la forme, la force, la toute-puissance, la pitié, la terreur. "La mort a passé dans ces murs, mais le souvenir de ces douleurs s'est apaisé et tourné en mélancolie, tant nous sommes loin de ces douleurs*."

Reste le château de Windsor. A la bonne heure, il est vivant de sa propre vie; il peut dire, à son tour: *Moi et mon roi*, comme disait le cardinal Wolsey: *Ego et rex meus*. Il règne seul au milieu de cette enceinte de verdure, au milieu de ce parc enchanté, à l'abri de cette forêt célèbre qui vaut seule un long poëme! Windsor se passerait de roi, plutôt que le roi de Windsor. Faute d'un roi est tombé Versailles, favori sans mérite; et la plus grande entreprise de notre roi Louis-Philippe, aidé de toutes les gloires de la France, ç'a été de faire revivre un instant le palais de Louis XIV.—Le château de Windsor, placé là, aux premiers jours de la conquête, avec le génie particulier aux rois normands, les plus grands architectes et les meilleurs législateurs de leur siècle, a été grandissant et s'embellissant toujours, et maintenant il est à son apogée...On ne décrit pas cet ensemble de hauts faits, de hautes murailles, de grands noms, de passions illustres, de croyances, de victoires, de familles, de tombeaux, de souvenirs; avec la simple chapelle où brillent, en un vif relief, les écussons des chevaliers du très noble Ordre de la Jarretière, un homme habile écrirait un gros tome! Le vitrail, les panneaux,

* Walter Scott, *Old Mortality*.

les armes, les chapelles, la voûte aérienne et les sombres voûtes, les stalles, les dais, les rideaux, les autels, les bannières, les tombeaux, les niches, les piliers, le marbre, et les bronzes, et la pierre, et la brique, et la terrasse, élevée au-dessus de ce paysage qu'elle domine de sa hauteur (la terrasse de Saint-Germain au printemps !) tout parle, en ces lieux solennels, de l'antique histoire de cette maison, aussi vieille que l'Angleterre elle-même, et qui résume, en ce vaste ensemble, et sa gloire et ses splendeurs.

Vous entrez, et tout habitué que vous êtes, dès la jeunesse, aux grandeurs ressuscitées de Fontainebleau ou de Versailles, ou même, en vous rappelant les anciennes élégances du château d'Anet et le paysage du château d'Eu, tout rempli de l'armée errante des ducs de Guise et de leur suite, et ces maisons vaillantes des bords de la Loire, où notre roi avait fini par porter sa truelle inspirée ; et enfin, quelle que soit la merveille, restée au fond de vos souvenirs, de l'art gothique à la Renaissance, du château des Tancarville, au manoir des archevêques de Rouen, à Gaillon, vous restez étonné de cette magnificence et de cette grandeur, car vous avez sous les yeux, toutes les passions et tous les âges.—Dans la *salle des Gardes*, se rencontrent François Ier et Nelson ; dans la *salle de saint George*, éclatent et brillent cinq cents années de chevalerie et de batailles. La *salle de Bal* inspire la fête, et l'on dirait que S. H. Mme de Montespan va venir, menant en laisse de sa beauté, le roi de France et sa fortune.—A la *salle du Trône* appartient le lion britannique, entre saint George et le dragon...Voici, dans ce coin du palais, la *salle de Waterloo !* A ce seuil funeste, un jour qu'il habitait

le palais de Windsor, s'est arrêté le roi Louis-Philippe, et il est revenu sur ses pas, refusant, en roi français qu'il était, de traverser le plus douloureux souvenir de la France moderne. Ah! que tu nous as fait de mal, horrible bataille de Waterloo! Que de douleurs légitimes et que de haines, sont sorties de ces sillons engraissés de notre sang! Notre roi eut raison de dédaigner les images de tous ces rois accourus à la curée de la France! Il fit bien de détourner sa tête affligée du spectacle inhospitalier de ces désastres, féconds en discordes!—Allons vite, et quand nous serons dans le grand vestibule et dans le grand escalier, entre les guirlandes et les étoiles, entre les fleurs et les armures, alors nous irons d'un pas plus calme, et loin de Waterloo, nous regarderons à loisir cette suite infinie d'appartemens superbes, tout remplis de chefs-d'œuvre : argent, bronze, et tableaux, et statues, et reliefs, et plafonds, et draperies, et candélabres, et enfin, ô merveille! l'œuvre de Van Dyck, un des plus grands historiens de ce monde! Il a ressuscité, dans une résurrection admirable, les grandeurs emportées par les âges! Il a rendu la vie aux beautés éteintes! Il a sauvé la gloire! Il a replacé les héros sur son piédestal. Il a ranimé les royautés abolies! Il a racheté toutes les fautes! Il a excusé toutes les faiblesses! Il a pardonné tous les crimes! Il a replacé tous les voiles! Il a déchiré tous les linceuls!...“ Salut, Rome victorieuse, dans tes robes de deuil!”

On se perd dans ces cabinets, dans ces salons, dans ces vestibules, dans ces chambres *de la présence de la reine*, comme on dit au château d'Hampton-Court! On se perd aussi à vouloir raconter *la tour d'York*, de *Clarence*, de *Chester*, de *Lancastre*, du

prince Noir; et puis tâchez de suivre, au long de ce rivage, à travers ces verdures, au-dessus de ces vieux arbres, le vaste panorama de Londres à Windsor ; et puis, lorsque vous êtes descendu de ces hauteurs, essayez de vous retrouver dans ces allées du petit parc et du grand parc, *dans ces jardins d'esprit et de courtoisie où les joyeuses commères* donnaient leurs rendez-vous à sir John Falstaff, lorsqu'il s'amuse *à mener la vie des dieux sylvains.*

Ce qu'il faut admirer surtout, dans cet ensemble de magnificence et de grandeur, c'est la parfaite sécurité de ces palais, plus forts et plus respectés dans leur enceinte de verdure, que nos Tuileries entourées de gardes, de canons et de grilles de fer. C'est beau, certes, ce château de Windsor ; mais ce qui le rend comparable aux plus illustres monumens, sortis de la main et du respect des nations, c'est de savoir qu'un peuple furieux ne viendra pas, demain sans doute, aujourd'hui peut-être, porter ses mains ignorantes, impitoyables, furieuses, sur ces chefs-d'œuvre, l'ornement du trône, et contre ces murailles où s'abrite la majesté des rois ! On ne verra pas, non certes, cette maison royale insultée par une multitude déchaînée ; on ne verra pas ce trône éclatant livré aux flammes sur les places publiques, pendant que le pillage s'empare de ces chambres dorées, et que toutes les immondices de la cité se ruent, en blasphémant, sur le lit même de la reine, tremblante pour son mari, pour ses enfans, pour les enfans de ses enfans ! Non, le palais de Windsor n'a pas à redouter les destinées brutales du palais de Versailles et du palais des Tuileries ; il est protégé par la nation anglaise tout entière ; il fait partie de la fortune et de la gloire de ce grand peuple ;

et chaque palais, et chaque maison, et chaque boutique, et la voile errante sur les mers, et le flot de l'Océan, et le flot de la Tamise, les fleurs des jardins, et les étoiles du ciel, la voix de l'orateur, et la plume de l'écrivain, le lord en son manoir, et le paysan sous son chaume : toutes les volontés, toutes les forces, toutes les intelligences de ce peuple, sont consentantes à respecter, à défendre, à protéger le trône et le palais, la tombe et le berceau de leurs rois. — Rois et peuples ils sont réservés aux mêmes destinées ; ils comprennent que leurs fortunes sont inséparables, et qu'ils marchent au même but, protégés par les mêmes lois ! Voilà ce qui fait aujourd'hui la grande et sincère beauté des maisons royales : c'est le respect qui les entoure ! En vain vous admirez les plus rares chefs-d'œuvre de la pierre taillée et des marbres apportés à grands frais, si l'idée importune de ces beautés passagères, si la trace récente des violences passées, si la menace furieuse qui monte jusqu'à ces voûtes superbes, viennent à chaque pas troubler votre admiration et gêner votre plaisir. Cet abandon vous blesse, et ce silence vous fait peur ! Où se tient donc la majesté qui naguère remplissait ces demeures ? Où sont les enfans dont les cris joyeux animaient ces jardins ? Qu'a-t-on fait du père de famille, du vieillard couronné, l'âme et la protection de ces murailles ? Qui nous rendra cette reine entourée de cette jeunesse dont la présence animait ces salons silencieux, dont le travail honorait ces tables superbes ? — On n'entend plus, dans ces appartemens déserts, que les pas du gardien, l'unique habitant de ce palais des absents ou des morts ! Pas un bruit au dedans, pas un bruit au dehors ! Ce n'est pas un palais que nous visitons à cette heure funeste, c'est un tombeau !

J'ai visité, à Londres même, les écuries de la reine ; elles sont

remplies des plus beaux chevaux de l'Angleterre ; on y voit, entre autres merveilles, un attelage de huit chevaux-isabelle, appeles les *chevaux du sacre*, et véritablement ils ne servent qu'à certaines heures choisies, où la royauté anglaise se montre dans toute sa fortune. Un cheval mort, on le remplace par un autre tout semblable, et cet attelage de fête et d'apparat se perpétue ainsi, depuis l'année 1761, où fut construite *la voiture de cérémonie*, qui sert encore à la reine, aux grands jours. Comprenez-vous cela, une voiture royale ornée et entourée de tous les attributs de la royauté : *la religion*, *la justice*, *la force*, *l'abondance*, *le commerce ;* une voiture ornée de lauriers et d'emblèmes, et surmontée de la couronne ; un chef-d'œuvre suspendu à des courroies de maroquin rouge, ornées de boucles d'or ; tant de chiffres et d'emblèmes, des roues triomphales, une poignée de lances pour timon, et pour devise : *Dieu et mon droit !* bref, un merveilleux trophée à la fureur populaire, un monument royal, si facile à fouler aux pieds, à insulter, à mettre en pièces, à brûler au coin des bornes ; un meuble de haine et d'envie, qui, chez un peuple intelligent, ne vivrait pas dix années sans que les Catinats de l'émeute, les Lamoignons des barricades s'y fussent promenés en triomphe, eux et mesdames leurs épouses ; eh bien ! depuis l'an de grâce 1761, quarante-six ans après Louis XIV, cette même voiture a servi à combien de fêtes, à combien de couronnemens et d'ovations !

La reine habite, à Windsor, un vaste carré (*le quadrangule*), et de ses fenêtres elle peut voir chaque matin la statue équestre de Charles II. Le souvenir de ce roi des licences françaises est resté vivant à Windsor, le reste de l'Angleterre en a honte et s'en indigne encore comme d'une insulte à ses mœurs puritaines.

Huit jours avant qu'il disparût tout à fait de ce monde, ce roi éphémère et charmant, que l'exil avait dégradé, et qui du milieu des grandeurs de Versailles naissant n'avait rapporté que des vices, il donnait une fête, et cette fête a été racontée avec une rage et une indignation toutes bibliques par un écrivain contemporain :

" Je n'oublierai jamais la luxure, la profanation, le jeu, le mépris de Dieu (c'était un dimanche !) dont je fus le témoin, il y a sept jours. Le roi folâtrait avec ses filles de joie : la Portsmouth, la Cleveland, la Mazarin, et deux ou trois autres à peine vêtues ; un jeune rimailleur venu de France, le luth en main, chantait de galantes paroles dans la salle adjacente ; quelques favoris du prince, assis, ou plutôt vautrés autour d'une table chargée d'or, se disputaient, les cartes à la main, un rouleau de 3,000 livres.....Six jours après, chansons, maîtresses, argent, favoris, faveur, tout était dit. Le roi Charles II n'était plus qu'une vaine poussière dans un cercueil."

Que disons-nous ? Ce même roi Charles II, entouré de ses parasites, de ses bouffons, de ses traîtres, *prêts à vendre la patrie à qui les paie*, il va reparaître avant peu, le 13 du mois de juin, dans tout l'éclat de sa grandeur éclipsée ! Elle-même, la reine d'Angleterre, dans ce grand bal costumé qu'elle donne à sa cour et à ses hôtes, elle a choisi, pour texte à ces déguisemens, l'époque, le règne et la cour de Charles II.—Vous serez vêtus et habillés à l'ancienne mode de la cour de Charles II, tel est l'ordre, on n'en peut pas sortir, et depuis tantôt huit jours, on ne parle plus dans la ville entière, que de ce bal à la cour du dernier Stuart ! On s'épuise en recherches, on se rue en dépenses ; un

artiste français, ingénieux s'il en fut oncques, Eugène Lami, fera sa fortune à composer des dessins pour toutes les belles dames et pour tous les gentilshommes de l'Angleterre. Ainsi le veut la reine; elle commande, on obéit, parce que *tel est son plaisir*, et qu'il serait de mauvais goût de la chagriner pour tout ce qui regarde la fête et la joie de sa jeunesse. Aussi que de supplications et de prières chez notre artiste! On lui écrit les lettres les plus charmantes; on se rappelle à son souvenir; on le prie, on le supplie de composer un beau costume, exact, original, riche, *unique*, et qui convienne à la beauté de la dame, à la taille du monsieur. Les femmes les plus revenues des vanités de ce bas monde, et les hommes les plus considérables par la dignité et par le caractère, ont accepté sérieusement cette corvée, et j'ai eu l'honneur, moi qui vous parle, de présenter un ministre d'Etat à M. Eugène Lami! — "O monsieur l'artiste! arrangez-vous de façon à ce que j'aie quelque plaisir *à caresser du regard un miroir amoureux!*—Et moi, dit l'autre, il faut trouver un moyen de sauver les *favoris* épais où s'encadre mon visage; j'aurais si mauvaise grâce, le lendemain de la fête, avec mes deux joues *pareilles à un champ de chaume après la moisson!*" Ainsi ils parlent les uns et les autres. Par les soucis de ces messieurs vous pouvez juger des inquiétudes de ces dames jusqu'à l'heure où elles répandront, dans ces salles éclatantes, les dons brillans de leur beauté!

Voilà donc à quoi ils s'occupent! voilà leur vie à cette heure, qui se passe entre l'industrie et le bal, entre la fête et le triomphe, le matin au palais de cristal, à midi dans ces parcs et dans ces jardins où se cultive la douce violette intitulée : *l'amour dans l'oisiveté*, et le soir, dans ces salons splendides où la reine donne le signal à ces

quadrilles des quatre nations, frétillantes d'or, de soie et de plaisir! Le printemps de Windsor ou l'été de Richmond n'auront jamais vu de fêtes pareilles : ils n'auront jamais tiré de leurs serres et de leurs parterres plus de fleurs et plus de couronnes; ils n'auront jamais entendu plus de refrains heureux et plus de louanges à leurs oreilles charmées, ils n'auront jamais assisté à une comédie plus galante : *l'Epilogue habillé en lady, le Prologue en habit de lord.* Ajoutez toutes ces fêtes entassées sur ces fêtes...deux opéras si vastes et si remplis! Ici la Grisi et Mario, et là, chez M. Lumley, cette admirable et ravissante Sontag, le génie de la musique, allemande et italienne tout ensemble, et ces belles voix qui l'entourent : Lablache, les deux Cruvelli, et Massol, habile et dramatique chanteur, renouvelé par son grand succès de *l'Enfant prodigue*, et cette charmante Carlotta, une des fêtes les plus aimées et les plus applaudies de cette ville heureuse! Cependant, au Théâtre-Français de Londres, sous le règne intelligent de M. Mitchell, la comédie et le vaudeville, enfant gâté de la gaîté peu vêtue, dispensent à la foule attentive leurs drames et leurs flonflons : tantôt Régnier et tantôt Levassor; aujourd'hui Mlle Judith et le lendemain Mlle Scriwaneck, M. Scribe toujours! —en même temps, la comédie bourgeoise, faite et jouée par des poëtes au bénéfice des gens de lettres de l'Angleterre, aussi pauvres que leurs confrères les gens de lettres français; Molière traduit en anglais, malgré l'anathème de Voltaire contre ce pauvre Wicherley que protège la duchesse de Cleveland; disons encore les émotions du turf, la curiosité des régates, ces festins où chaque corporation déploie à l'envi ses magnificences, son eloquence et ses bannières; et ce tumulte à chaque instant grandissant, et ces

merveilles chaque matin renouvelées, et cette Europe jalouse de ce rendez-vous universel des intelligences et des forces, auquel elle accourt malgré elle, poussée qu'elle est par une volonté plus forte que sa propre volonté, tel est le spectacle incroyable d'une prospérité, d'une fortune et d'une grandeur auxquelles on ne pouvait rien ajouter, sinon par comparaison et par contraste. Alors quelle nation fera les frais de ces contrastes? Quel peuple, en ce monde, assez malheureux pour ajouter par sa misère, à l'éclat de cette fortune; par son esclavage, à ces libertés; par son désespoir, à ces espérances? Et faut-il donc nécessairement que l'esprit de ténèbres exhale en effet ses vapeurs mortelles, pour nous faire mieux apprécier les grâces, les fleurs et les beautés du mois de mai?

Courbons la tête et résignons-nous! L'heure approche qui nous dira où nous en sommes. "Et, en fin de compte, comme dit Cassio, le ciel est au-dessus de tout!"

FIN

Londres:
Imprimerie de W. J. Golbourn, 6, Princes Street, Leicester Square.

5050

BOUND BY
BONE & SON
76, FLEET STREET,
LONDON.